

Estocade sanglante

Jacques Garay

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



*... Dimanche de septembre,
Toros à Bayonne,
les arènes frémissent au
son des bandas. Il n'y a pas
que dans l'arène que ça saigne.
On tremble et craint une ...*

Estocade sanglante

Jacques Garay

DU NOIR
éditions
CAIRN
AU SUD

JACQUES GARAY

ESTOCADE SANGLANTE

ISBN : 978-2-35068-35165
© Cairn. 2014

DU NOIR AU SUD
EST UNE COLLECTION DES ÉDITIONS CAIRN
DIRIGÉE PAR SYLVIE MARQUEZ

Du Noir au Sud est une collection de polars qui nous transporte dans le Sud, ses villes, ses villages, à la découverte des habitants, de leurs traditions, leurs secrets.

Son ambition : dessiner, au fil des ouvrages, un portrait d'ensemble de la région, noirci à coups de plumes tantôt historiques, ou humanistes, parfois teintées d'humour, mais où crimes et intrigues ont toujours le rôle principal.

DANS LA MÊME COLLECTION

Alarme en Béarn, Thomas Aden, 2013

Coup tordu à Sokoburu, Jacques Garay, 2013

Trou noir à Chantaco, Jacques Garay, 2013

Gaz in Marciac, G.D. Noguès, 2014

L'assassin était en rouge et blanc, Poms, 2014

Ultime dédicace, Thomas Aden, 2014

Ville rose sang, Stéphane Furlan, 2014

Illustration de la couverture : © Djebel

Premier tercio RÉCEPTION

CHAPITRE I

Samedi matin et après-midi

La capitale du monde

Ah, prêt j'étais, oui ! Après mes ablutions matinales et marines à la plage du Fort et ma balade iodée au bout de la digue de Socoa, j'avais petit-déjeuné d'une oreille distraite sur France Musique et d'un œil furtif sur la presse locale. La seule chose qui m'importait en ce premier samedi de septembre, c'était Bayonne et sa corrida aux arènes de Lachepaillet. Geneviève, ma Geneviève, y serait aussi, en barrera sol y sombra, tandis qu'un cran plus bas, j'y assisterai au milieu d'autres comme moi, au callejon, le collier de l'arène, corridor macho réservé aux cuadrillas, aux areneros les hommes de piste, au service médical, aux organisateurs, à la presse et à quelques privilégiés dont j'avais la chance de faire partie, et qui ceinture le ruedo, la piste ronde où se déroule la corrida.

J'avais déjà choisi les cigares.

Pour la fin du déjeuner, un Salomon de Cuba, un havane avec du corps sans être trop nerveux, que l'on fumait dans les grandes occasions. Et c'en était une, cette corrida avec des toros de Fuente Ymbro pour Francisco Goya, Jésulin de Cacique et César Bogota. Elle commencerait pour moi par un repas de catégorie au patio de caballos, dans les entrailles des arènes. Je ne connaissais pas le menu mais je savais que l'on terminerait, sur le café, par une Folle Blanche, cette eau-de-vie mise en bouteille au sortir de l'alambic et qui ne vieillit donc pas en fut comme l'Armagnac dont elle est un délicieux et redoutable avatar, d'où son nom. C'est le Gersois Jean Fitte, l'ami Vicois et tauromache à la grande aficion et au grand cœur, qui était arrivé un matin de corrida avec ses bouteilles de « blanche ». Depuis, elles aussi faisaient partie du rite bayonnais qui nourrit les corridas. À moins que ce ne soit le contraire.

Pour l'après corrida, j'avais opté pour un Aramits Navarre, robuste agréable fait à Navarrenx en Béarn. Cigare à la puissance limitée et

aux arômes légers, idéal à l'apéritif et pour attaquer la soirée en pente douce.

Je téléphonai à Geneviève. Elle mit un moment à répondre.

— Xanti (prononcez Chanti), j'ai du monde plein la pharmacie, je te rappelle.

Ce qu'elle fit quelques minutes plus tard.

— Salut, Madame L'Oréal.

— Salut, Rouletabille.

— Tout va bien ?

— Pas aussi bien que pour toi, mais je maîtrise. Je vais quitter la pharmacie vers 15 h et monter me préparer chez moi. Maïté et Laurence viennent me prendre à 16 h 30. Ce qui devrait nous faire arriver à Lachepaillet vers 17 h, 17 h 15 ; nous aurons donc tout le temps pour nous installer. Pour ce soir au Palais, tu t'habilles ?

— Non. Un costume mille raies et une chemise blanche, sans cravate...

— Tu n'as pas peur de te tâcher ?

— Non, car pour le repas au patio et la corrida, je mettrai une Lacoste marine. Tu me connais, mais je me connais aussi.

— Bon, comme toi je m'adapterai.

— Je sais, et tu seras splendide comme toujours.

— Xanti Sopuerta, il te tarde de partir à Bayonne, mais avant, récapitulons. À la fin de la corrida on se retrouve au patio de caballos, puis on s'arrête à la tonnelle du Cercle Taurin et on file à Biarritz dans ta voiture...

— Que j'ai nettoyée et où tu pourras poser tes jolies fesses sans crainte de salir tes fringues ; j'ai aussi dégagé la banquette et rangé tout l'arrière. Et il y aura même un chiffon pour épousseter tes escarpins.

— Hou la la ! Il va s'en passer des trucs aujourd'hui, alors !

— Bon je te laisse, il faut que je me prépare. Je t'embrasse. Tu sais où ?

— Oui.

Et elle raccrocha.

Maïté et Laurence étaient les amies de Geneviève et ses complices culturelles. À longueur d'exposition, de concert, de théâtre ou de ballet, on les voyait sillonner le Pays basque et même des contrées plus lointaines. Il était donc normal de les voir aussi associées pour

aller aux corridas.

Cette journée s'annonçait sous les meilleurs auspices. Sorteo, le tirage au sort des toros définissant leur ordre de sortie en piste, apartado, leur séparation et leur mise en chiqueros stalles cadenassées et obscures où ils attendront leur tour, repas au patio, corrida et ensuite soirée tauromachique et mondaine à l'Hôtel du Palais à Biarritz. Nous étions invités, Geneviève et moi, à la remise des prix de la San Isidro qui récompensaient le meilleur torero et le meilleur élevage des corridas de mai à Madrid.

Je finis de m'habiller pour entamer cette longue journée. Car la corrida ce n'est pas seulement de 18 h à 20 h 30. Une corrida ça se prépare dès le matin, et même avant. Choix des amis d'abord, élection de l'endroit où l'on va déjeuner en compagnie choisie, choix des cigares, revue de presse du mundillo, ce petit monde de la tauromachie, pour être au fait des dernières corridas, des prestations des élevages que l'on va voir combattre, des toreros que l'on va applaudir, et des anecdotes multiples qui enjolivent la planète des toros. Pour être a gusto à 18 h, l'heure du paseo, il faut savoir le maximum de choses pour apprécier la corrida à sa juste valeur : pépins physiques, tracas sentimentaux, soucis économiques, ambiance dans la cuadrilla... tout ce qui peut influencer sur le comportement du maestro dans l'arène. Les toros, c'est autre chose. Ils sont comme les melons, ce n'est qu'une fois ouverts que l'on voit s'ils sont bons. Arriver à l'heure à la corrida, c'est être en retard. Il faut accoster à ses rivages particuliers à l'avance, bien à l'avance, pour saluer les amis, apprendre les dernières nouvelles ou les potins les plus minimes et s'installer à sa place sans se presser et être pressé. Coups d'œil circulaires, pour voir qui est là, qui est avec qui, qui n'est pas avec qui, s'il y a de nouvelles têtes, qui est au palco présidentiel, la loge où les hôtes de marque sont invités, qui est en barrera, le premier rang, juste au-dessus du callejon. Ce n'est qu'après avoir collationné toutes ces informations (des jumelles de théâtre sont des outils précieux en la circonstance) que l'on regarde vers la grande porte où commence à s'organiser le paseo.

Il était 11 h, je montai dans mon vieux 4x4 anglais, posai la veste de mon costume et la chemise blanche sur la banquette arrière et pris la direction de Bayonne. Je me garai dans l'une des petites rues qui entourent les arènes et je me retrouvai rapidement à la porte du patio de caballos où le cerbère de service s'effaça sur présentation de mon laissez-passer. L'agitation habituelle régnait dans le saint des saints : hommes de piste, staff des arènes, représentants des toreros, présidents des sociétés taurines et aficionados de catégorie se croisaient dans un ballet bon enfant ou discutaient d'importance. Tous

attendaient l'heure de monter dans les galeries surplombant les corrales où étaient parqués les toros, pour, dans un silence religieux en se déplaçant le moins possible et à pas comptés, assister à la composition des lots de deux toros, la plus homogène possible. Par exemple : un lourd et un léger, deux moyens, un bien armé et un mal armé (pas Stéphane... j'ai un peu honte de celle-là, même s'il va s'agir de l'après-midi d'un fauve). La constitution de ces trois lots de deux toros, un par maestro, est l'objet d'âpres discussions entre les organisateurs de la corrida et les représentants des toreros qui veulent servir au mieux les intérêts de leur patron qui, au même moment, se repose à l'hôtel. Dans chaque élevage, les toros sont marqués au fer, d'un numéro sur leur flanc droit. On associe donc, par exemple, le 10 et le 49, le 3 et le 81 et le 12 et le 83. Ces paires de numéros sont notées chacune sur une feuille de papier à cigarette. Puis les papiers sont roulés en boule et mélangés au fond d'un chapeau. L'homme de confiance du maestro le plus ancien dans la profession tire la première boulette de papier, puis celui du deuxième torero tire la deuxième boulette, la dernière revenant au représentant du maestro le plus récent. Chacun des trois décide alors de l'ordre de sortie des toros échus à son patron. C'est le sorteo. Il est temps alors de séparer les toros et de les enfermer dans les chiqueros selon leur ordre d'entrée en piste, du 1 au 6 : c'est l'apartado. Le premier maestro toréera le 1^{er} et le 4^e, le deuxième aura le 2^e et le 5^e, enfin le troisième devra dominer le 3^e et le 6^e.

L'ancienneté du maestro se définit par la date à laquelle il a reçu l'alternative de ses pairs : à partir de ce moment il a le droit de tuer des bêtes de quatre ans d'âge, il devient matador de toros, celui qui tue. Avant il était novillero et tuait des bêtes plus jeunes, des novillos.

Discret comme une rosière, muet comme une carpe, j'assistai à ce rituel qui se termina dans le choc des vantaux en bois, le chuintement des portes métalliques à contrepoids et le claquement des verrous. Dès le sixième toro enfermé, l'ambiance se détendit, chacun avait fait son boulot. Les acteurs de cette dramaturgie matinale n'étaient plus les maîtres du destin. Leur contribution au bon déroulement de l'après-midi s'arrêtait là. Tout à l'heure seul le toro commanderait. Ses qualités ou ses défauts, parfois les deux, s'afficheraient au soleil du ruedo, la piste ronde où se déroule la corrida. Et le maestro les dominerait ou pas, transformant la confrontation en triomphe ou en fiasco. Le silence était la pire sanction pour le torero, qui se nourrit d'ovation ou de bronca, jamais d'indifférence.

Mais pour l'heure les toros allaient rester seuls dans le noir en attendant l'heure. Serait-elle leur heure ? Enjolivée de bravoure, de caste et de noblesse. Allez savoir, c'est comme les melons on vous dit !

Pour les hommes c'était autre chose.

Les garçons de piste et le personnel des arènes allaient une dernière fois vérifier chaque détail dans tous les recoins des arènes, puis se sustenter rapidement avant de regagner leurs postes.

Pour les huiles et les invités comme moi, il n'y avait pas de travail en vue. Que du plaisir, au milieu de personnes de qualité animées par la même passion. Le traiteur avait dressé les longues tables dans la cour du patio où l'aréopage totalement masculin s'empressait sans se presser. La table d'honneur présidée par le maire, recevait les invités de marque : politiques, officiels, donneurs d'ordre en tout genre. Les autres, dont j'étais, se répartissaient par affinité autour des tables. Pampi Lagun (prononcez Lagounn), chemise blanche pantalon mille raies, arriva, les cheveux encore mouillés. Il me glissa dans un abrazo qui nous était familier :

— J'arrive juste. Hier soir je chantais à Agen et j'ai entraîné les jeunes au fronton d'Hendaye ce matin. Le maire m'avait demandé de venir chanter pour un copain à lui, sénateur ou dépuré en Bretagne je crois, je ne pouvais pas refuser. Je ne te dis pas la nuit et la matinée ! Bon, on ne va pas se plaindre. À tout à l'heure, Xanti.

Il fendit largement la foule encore debout et accosta la table du maire. Ça allait commencer.

Jean Paulmy, le maire de Bayonne, se leva et entama un discours forcément de circonstance où il était question de passion, d'amitié et de moments de qualité à passer à Bayonne. Et il présenta Patrick Le Gourvenec, député des Côtes-d'Armor, membre d'honneur de l'association des parlementaires des villes taurines que présidait le maire de Bayonne. Pampi n'avait pas tout faux. Qui se leva en entonnant un Agur Jauna repris par l'assistance qui se leva aussi. Le Breton remercia les Basques et le repas commença.

À ma droite était assis Paul Chombier, membre émérite des Betisoak, club taurin de la rue Gosse, à un jet de glaçon du formidable Chai Grobis situé rue Poissonnerie qui vous mène, en pente, de la rue d'Espagne à la Nive et au pont Pannecau. Se tenait à ma gauche Jojo Heredia, Bayonnais grand teint, ancien rameur et joueur de rugby de l'Aviron Bayonnais, tauromache et pilier du Cercle Taurin Bayonnais.

Paul Chombier était un joyeux drille au faite de la chose taurine, de la vie bayonnaise et des potins de la Côte basque. Il pouvait débiter avec un aplomb granitique, des énormités agrémentées de détails sulfureux ou croquignolets, sur tous les sujets. Et il ne s'en privait pas, le bougre. Il en avait ouvert des fausses pistes et ciselé des canulars, Paul Chombier ! Son premier cercle le connaissait, mais les autres. Beaucoup d'autres qui ne se méfiaient pas de ce trublion impavide et

soupe au lait si l'on tentait de mettre ses dires en doute. Un dimanche à Saint-Sever, lors de la tertulia, cette discussion où l'on analyse entre aficionados la corrida que l'on vient de suivre, il avait fait respecter une minute de silence à la mémoire de Célestin Brejassou, président du Cercle Taurin de Rodez (y en a-t-il un ?) que l'on enterrait à Saint-Sernin à Toulouse le mardi suivant à 15 h 30. Il avait plombé l'ambiance quelques instants et ça avait suffi à son bonheur, et au mien aussi, il faut le dire. Le premier qui voyait l'autre s'écriait, « CHOOMBIER, CHOOMBIER » très Gabin/Grandgil et de Funès/Jambier dans « La traversée de Paris », et l'autre répliquait, « 45 rue Poliveau ». C'était notre plaisir de vieux potaches égarés dans un monde sérieux.

Il était déjà en train de raconter comment Jésuslin de Cacique avait eu un accident de 4x4 en allant au campo voir des toros, tout en caressant le genou de la fille du mayoral de l'élevage Cebada Gago qui l'accompagnait. Mais heureusement sans dommage pour le torero et la jeune fille, puisque ce n'était absolument pas vrai. Mais avec une telle profusion de détails, ceux que la presse espagnole avait été obligée de mettre sous le boisseau pour que la morale soit sauve, et qui lui venaient d'un ami toubib dans une clinique de Médina Sidonia qui avait recousu le joli bras de la jeune femme, qu'autour de la table fusèrent : « Il ne changera jamais ce Jésuslin ». Ce n'était pas pour rien qu'on l'appelait le Beau de Cadix. Et quand j'ajoutai que Jésuslin avait fait cadeau d'un cheval à la fille du mayoral pour réparer le préjudice, je le savais par un confrère journaliste au Diario Vasco à Saint-Sébastien, l'aura de Paul Chombier vira au rouge, la sympathique couleur des lanternes des maisons d'autrefois fermées pour cause d'ouverture.

Paul Chombier dut s'arrêter. On venait de servir des aumônières d'arachnéenne pâte brisée, remplies de miettes de joues de bœuf cuites dans un jus de cèpes. Nous changeâmes de monture, abandonnant le rosé de Navarre qui avait gentiment agacé nos papilles en ouverture avec le jambon et les guindillas, petits piments au vinaigre, pour enfourcher un Remelluri, Rioja sérieux.

Pampi Lagun se leva et entama « Mi viejo San Juan » en l'honneur de l'invité breton, puis entreprit d'improviser, sur l'air de « Eperra », une ode où les rochers bretons et la Corniche basque avaient été créés pour notre bonheur commun, à eux les Bretons têtus et à nous les Basques tenaces, qu'un moment hors du temps aux arènes de Bayonne ne pouvait que conforter. Applaudissements et salut du burladero, ce passage protégé qui permet d'accéder du callejon à la piste.

La noria de serveurs revint avec des pavés de merlu à l'espagnole déglacés au txakoli. Certains retournèrent au Navarre. Nous fûmes

plusieurs à nous appesantir sur le Remelluri. Qui alla aussi parfaitement avec le croquant au chocolat. Le café arriva escorté de la Folle Blanche. Je sortis mon Cuaba de l'étui de cuir fauve qui le préservait depuis le matin, l'entaillai délicatement et l'allumai dans une béatitude souple et légère. En face c'étaient Hoyo de Monterrey et Partagas, Monte Cristo à bâbord et Cohiba à tribord. De toutes les tables commençaient à monter des volutes bleues, transformant doucement le patio en Etna paisible et ronronnant.

Pampi se leva à nouveau, et blanche au poing il entonna un « Salut Bayoune » de catégorie, repris par les convives en osmose et a gusto. Ovation et salut au centre de la piste.

Quand il passa près de moi pour recueillir les félicitations de l'assistance, je lui glissai :

— Fais gaffe, au prochain chant c'est deux oreilles et la queue, et il n'est pas question que je te prête les miennes.

— Ah non ? fit-il dans un grand éclat de rire, alors tu n'es pas un ami.

Il était 16 h et il fallait laisser la place. En un tournemain le patio de caballos fut rendu à sa vocation d'origine. Les portes s'ouvrirent sur les camions transportant les chevaux. On habilla de caparaçon ceux des picadors ; ceux de l'arrastre, qui servent à traîner le toro mort hors du ruedo, passèrent sous le joug. Le patio se remplissait de curieux autorisés. Puis arrivèrent les fourgons des toreros d'où sortirent les cuadrillas. Les péons devisaient entre eux, au milieu d'abrazos en série. Les matadors filèrent à la chapelle. Les valets d'épée et leur matériel en malles, prirent place avec leurs aides, les ayudados, dans le callejon, sous la loge de la présidence.

Maintenant le patio grouillait d'aficionados, de groupies, de curieux. Les téléphones crépitaient de petits flashes indiscrets immortalisant des litanies d'instant plus ou moins authentiques. Il était temps de gagner ma place dans le callejon. Je coupai trois œillets dans une des vasques qui décoraient le patio et je sortis au soleil de l'arène. J'empruntai le callejon que je remontai par la droite pour passer sous la barrera où, fleurs du mâle, s'épanouissaient Geneviève, Laurence et Maïté. Un œillet aux dents, les mains dans le dos cachant les deux autres fleurs, je m'avançai vers elles. J'offris l'œillet à Geneviève.

— Et nous alors, râla Laurence, nous sommes transparentes ?

— Mais non, beautés du diable, voilà pour vous, dis-je en leur tendant les fleurs.

— Je le savais, ajouta Maïté en regardant Geneviève, ce mec, c'est

la grande classe !

— Mes mérites sont enfin reconnus, je vous aime, roucoulai-je les mains sur le cœur.

Et je les abandonnai splendides et fleuries, pour rejoindre ma place derrière l'un des abris de béton, aux côtés de Jean-Pierre Nera, moins splendide et moins fleuri, mais néanmoins journaliste et compagnon de qualité.

CHAPITRE II

Samedi après-midi

Mort dans l'après-midi

Les photographes envahissaient le ruedo et se positionnaient face à la grande porte pour mitrailler les cuadrillas s'apprêtant à entamer le paseo.

Les couleurs des costumes des maestros brillaient de mille feux : olive de Jaen et or pour Francisco Goya, torero de Fuendetodos, province de Saragosse ; fierté de Dijon et or pour Jésuslin de Cacique, torero de Cacique, province de Cadix ; chipiron à l'encre et or pour César Bogota, torero colombien, le plus récent des maestros, dont c'était la présentation à Bayonne. Il défila donc tête nue, montera à la main, au contraire de ses pairs. Dans les gradins, la musique attaqua « Pan y toros » qui rythmerait le paseo. Ça allait commencer. Je sortis mon petit carnet pupitre à spirales et mon minuscule crayon de golf. J'étais prêt à prendre des notes pour la reseña, le compte rendu de la corrida que je devais faire pour *La Gazette du Pays Basque*, journal auquel je collaborais, en plus de mon métier de critique gastronomique et de rédacteur de guides du même tonneau.

Les toros de Fuente Ymbro, bien présentés dans l'ensemble, permirent aux toreros de sortir leur épée du jeu : Francisco Goya, salut et oreille ; Jésuslin de Cacique, applaudissements et oreille ; César Bogota, oreille et oreille.

À égalité dans les récompenses, Francisco Goya et Jésuslin de Cacique sortirent de l'arène, avec leurs cuadrillas, l'un derrière l'autre. Le petit Colombien, triomphateur de l'après-midi avec deux oreilles, sortit a hombros, sur les épaules d'un robuste garçon de piste ébloui de bonheur. César Bogota, sourire Émail diamant de rigueur, traversa le ruedo une fleur d'hortensia à la main droite et un bouquet de roses rouges dans l'autre. C'est pour lui que groupies, public et photographes avaient les yeux de Chimène. Il tarda à quitter la piste, prisonnier aérien de son porteur aux anges. Quand il réintégra le patio de caballos avec cuadrilla et admirateurs aux basques, il ne fit qu'ajouter au désordre bon enfant qui régnait dans ce lieu à nouveau envahi de personnages en quête d'auteur. Car il semblait maintenant évident que la tauromachie venait d'en trouver un d'auteur, déjà

responsable de quelques best-sellers dans des arènes d'importance. Sa prestation à Bayonne ne venait que confirmer la tendance. Il faudrait compter désormais avec César Bogota.

Refaisant déjà la corrida avec un copain arenero ayant fini son service, je traînais dans le callejon quasiment désert, maintenant que tous ses occupants ou presque, se marchaient sur les pieds au patio de caballos. Geneviève, Maïté et Laurence avaient quitté leur place.

Quand j'arrivai au patio, le bonheur était dans le près. Embrassades, abrazos, poignées de main, tout le monde, à touche touche, était ravi de la corrida. Je remarquai que la porte de la chapelle, tout de suite à droite quand on entre au patio en venant du callejon ou du ruedo, était entrouverte. Emporté par la foule, je continuai mon court chemin vers Miguel Lamarque, Loulou Etchegoyen et Alexis Ducasse du Cercle Taurin. Nous nous réjouissions de cette après-midi réussie quand un cri de femme, rauque et apeuré retentit de la chapelle.

Un policier en faction à l'entrée du ruedo se précipita, suivi de Beñat Lebos le concierge des arènes, que tout le monde appelait Le Boss. La femme qui avait crié tituba en hurlant de plus belle. Elle hoqueta et tomba dans les pommes et sur le policier qui se retrouva avec une baveuse sur les bras. Pibale, le photographe de *La Gazette du Pays Basque*, qui était venu me rejoindre, Lucky Luke du pixel, dégaina plus vite que son ombre et shoota en rafale. Le Boss entra dans la chapelle et ressortit aussitôt :

— Prévenez la police et Jean-Michel Quirofan, Jésuslin a été poignardé.

La scène n'avait duré que quelques secondes. La foule plutôt massée à l'extérieur dans le patio ne s'était rendu compte de rien. Seuls ceux, dont j'étais, qui se trouvaient encore dans la partie du patio située sous les gradins à l'intérieur des arènes, avaient perçu quelque chose. Le Boss avait fait crépiter le Motorola et déjà d'autres policiers accouraient, ainsi que le staff des arènes. Jean-Michel Quirofan, le chirurgien des arènes arriva très vite, suivi de Jacques Seignosse, commissaire de police à Saint-Jean-de-Luz. Ce dernier devait être de permanence sur tout le secteur pour le week-end. Et c'était bon pour moi. Jacques Seignosse, Petit Poulet pour notre bande de copains, était mon ami et nous avions déjà travaillé de concert sur d'autres affaires^[1]. Il s'adressa à la foule :

— Je vais vous demander de ne pas utiliser vos téléphones, ni pour appeler, ni pour prendre des photos.

Je me mis sur son chemin puis m'écartai sans un mot. Il m'avait vu, c'était ce qui comptait. Il plaça des policiers pour barrer l'accès à

la chapelle dans laquelle il pénétra en compagnie de Jean-Michel Quirofan. Pibale qui mitraillait à tout va fut obligé de cesser le feu tandis que j'appelai quand même Roland Campan, le directeur de *La Gazette du Pays Basque*.

— Roland, bonjour, tu étais à la corrida ?

— Oui, mais je suis déjà en route pour le Palais. J'ai des gens à voir. Mais tu y es aussi, non ?

— Jésulín de Cacique s'est fait poignarder dans la chapelle après la corrida. Je n'en sais pas plus, mais il doit être mort car Quirofan est encore à l'intérieur et ça ne bouge pas. Côté Maison Poulaga, c'est Seignosse qui est aux commandes, un bon point pour nous. De toute façon, je fais la reseña pour lundi. Je reste là et je te tiens au courant tout à l'heure à Biarritz. Ça m'étonnerait que la corrida de demain soit annulée.

— D'accord, je garde une page en actu pour lundi, à tout à l'heure.

À Geneviève maintenant. Il me fallait avertir sans tarder la magicienne de Bordagain.

— Où es-tu ? Il y a du grabuge ici.

— Je suis coincée devant la porte, il y a un flic qui monte la garde en disant seulement que l'on ne peut pas passer.

— Jésulín s'est fait poignarder dans la chapelle. Il doit être mort. Motus. Attends-moi à la tonnelle du Cercle Taurin. Je te rappelle dès que j'en sais plus. C'est Petit Poulet qui est aux commandes.

On nous fit refluer vers la cour extérieure du patio où attendaient encore les fourgons, moteurs au ralenti et clim en action, remplis de maestros et de cuadrillas.

La piétaille au milieu de laquelle je me trouvais, était parquée de l'autre côté de la cour et faisait l'objet d'un contrôle d'identité de la part de la gent policière, assorti d'un examen sommaire des vêtements et des mains. Nous étions tous des témoins potentiels et nos noms, adresses et numéros de téléphone étaient notés par deux policiers se partageant la tâche : les aficionados de base d'un côté, le staff des arènes et les acteurs de la corrida de l'autre. Seignosse me fit signe de rejoindre ce second groupe, j'invitai Pibale à prendre ma roue.

Curieusement, mais ça n'allait pas durer, j'étais le seul membre des médias présent. Mon confrère Nera était rapidement rentré à son journal car il avait à faire son papier pour le lendemain, tandis qu'autour des arènes, les radios tendaient leurs micros au public ravi. Les télés avaient filmé la sortie a hombros puis étaient sorties du patio pour interviewer au soleil le président de la corrida et le directeur des arènes qui connaissait son monde taurin et tout le monde à Bayonne.

Malgré le tragique de la situation, le calme régnait dans le patio où les gens devisaient à voix basse, les contrôlés et ceux attendant leur tour. Pendant ce temps l'équipe de l'identité judiciaire s'affairait dans et autour de la chapelle. Quand le contrôle fut terminé, Seignosse qu'avait rejoint son adjoint Bruno Subelet, examina les listes avec l'aide d'Olivier Ortuart, le directeur des arènes. Il s'adressa ensuite à l'assistance :

— Je vais demander à tous ceux qui n'ont pas une fonction dans les arènes de quitter les lieux, mais de ne pas s'éloigner de Bayonne pour rester éventuellement à la disposition des enquêteurs. Ça ne posera pas de gros problème car je suppose que vous aviez prévu d'assister à la corrida de demain.

Un murmure d'approbation parcourut l'auditoire. Et l'évacuation commença en bon ordre.

On y voyait déjà plus clair. Une ambulance des pompiers entra dans le patio et le chef de bord se présenta à Seignosse. L'équipe se mit en action et quelques minutes plus tard, un brancard sortit de la chapelle transportant le corps de Jésuslin de Cacique dans une housse grise. L'ambulance avala son sinistre chargement et quitta le patio, pinpontant dans des éclats orange.

Les acteurs de la corrida composaient de petits groupes, résignés et peu prolixes. Seul Olivier Ortuart était agité. Seignosse avait décidé de ne pas laisser repartir les toreros, témoins privilégiés du drame : il fallait en avertir les organisateurs des corridas où devaient se produire les toreros le lendemain pour qu'ils leur trouvent un remplaçant. Internet avait déjà dû relayer l'info car, dans les fourgons des cuadrillas, les téléphones chauffaient. Ortuart était donc en train de téléphoner tous azimuts.

À Dax, où devait toréer César Bogota, il appela Christian Molia qui était déjà au courant. De même que Paco Alcaraz à Saragosse où était attendu Francisco Goya. Puis il téléphona à Robert Fleury à Béziers qui avait engagé Jésuslin.

— Oh, poulet ! Qu'est-ce qui t'amènes ?

— Robert, tu ne sais pas ?

— Je ne sais pas quoi ?

— Jésuslin vient de se faire assassiner dans la chapelle à la sortie de la course.

— Mille dieux, ils sont cabours ou quoi chez toi ?

— Je n'en sais trop rien, mais ce doit être un proche. Je n'ai pas eu le temps d'avertir Manolo Flamarique. Je te laisse, ici c'est le bazar le plus complet, une horreur ! Et la corrida de demain à mettre en place.

Bon courage à toi aussi.

— Adieu poulet.

Manolo Flamarique était l'apoderado de Jésuslin de Cacique, son imprésario en quelque sorte, et il allait devoir revoir ses plans pour la fin de la temporada en Espagne et en France, mais aussi pour la saison sud-américaine.

Pendant ce temps Seignosse et son équipe passaient les cuadrillas au peigne fin et relevaient les identités.

Ils commencèrent par la cuadrilla de Jésuslin de Cacique :

Diego de la Véga valet d'épée, Bernardo Mudo ayuda, Julio Iglesias péon de brega, Placido Domingo et Camaron de la Isla banderilleros, Antonio Banderas et Miguel Bosé picadors, Fernando Alonso chauffeur.

Puis ce fut au tour de la cuadrilla de Francisco Goya :

Joan Miro valet d'épée, El Greco ayuda, Diego Velasquez péon de brega. Ignacio Zuloaga et Francisco Zurbaran banderilleros, Bartolomé Esteban Murillo et Francisco Pacheco picadors. Pedro de la Rosa chauffeur.

Il termina par la cuadrilla de César Bogota :

Simon Bolivar valet d'épée, Emiliano Zapata ayuda, Hernan Cortès péon de brega, Francisco Pizarro et Diego de Almagro banderilleros, Cristobal Colon et Vasco Nuñez de Balboa picadors, Juan Pablo Montoya chauffeur.

Pibale, qui avait à travailler ses photos, eut l'autorisation de quitter les lieux. Je m'approchai de Seignosse :

— Alors ?

— Jésuslin a été poignardé par-derrière alors qu'il était agenouillé sur un prie-Dieu devant l'autel. Sur le coup, la victime est tombée du prie-Dieu et a glissé sur la droite. L'assassin a utilisé un poignard dont on se sert pour achever les toros.

— Une puntilla ?

— C'est ça. Il a frappé sous l'épaule gauche et il a laissé le poignard planté dans le dos de la victime. D'après Quirofan il est mort sur le coup.

— Et la femme ?

— Elle a vu la porte ouverte et elle est entrée, par curiosité.

— Je peux voir la chapelle ?

— Viens avec moi et ne touche à rien. Il y a du sang par terre.

La chapelle était une petite pièce de trois mètres sur trois environ, avec une porte gondée à droite. Donnant sur le patio de caballos, les murs du fond et de gauche étaient éclairés de deux petits vitraux chacun, dans les tons violets, autorisant une lumière de demi-deuil, ce qui seyait bien à cet endroit voué au recueillement. La Madone avait dû en entendre des supplications du genre : « Intercède en ma faveur, ou tu porteras mon deuil ». En face de la porte, l'autel minuscule supportait un bouquet de fleurs artificielles plantées dans un pot, et une Vierge blanche à l'air triste. C'est vrai qu'elle ne devait pas souvent avoir la visite de joyeux drilles. Ceux qui passaient habituellement la saluer avant de se jouer la peau, ne composaient pas une bande de joyeux fêtards qui se couchaient tard. Devant l'autel, une balustrade légère, sainte table fictive. Devant la balustrade, le prie-Dieu. À droite, appuyées au coin du mur et de la balustrade, une épée d'aluminium et une muleta. On pouvait se cacher derrière la porte.

J'en avais assez vu.

— Je te remercie. Petit Poulet. Je te rappelle. Mais on se voit demain, non ?

— Oui, je suis encore de permanence. Salut et bonne soirée, car je pense que monsieur est invité au Palais.

— Avec madame.

— Eh bien, bonne nuit aussi alors. À Bordagain, je me trompe ?

— Tu ne te trompes pas. Je peux téléphoner ?

— Maintenant, oui.

Dès que nous fûmes sortis, on mit les scellés sur la porte. J'étais un privilégié.

J'appelai la rédaction du *Parisien* à Paris. Il m'arrivait de travailler pour ce journal dont j'étais une sorte de correspondant sur la Côte basque. C'était d'accord pour un papier, mais pour lundi.

Les areneros et les préposés aux chevaux commençaient à quitter la place, remplacés par quelques journalistes en retard d'un coup. Je m'éclipsai et appelai Geneviève.

— Tu es à la tonnelle ?

— Oui. Et je commence à trouver le temps long.

— Je suis là, j'arrive.

Une ambiance de Fêtes de Bayonne régnait tout autour des arènes et particulièrement à la tonnelle du Cercle Taurin. Qui était en train de réaliser la recette de l'année, car on y avait soif d'information mais pas que. On y accueillait ceux qui venaient « de là-bas » avec

déférence et avidité. On m'entoura de prévention, on m'abreuva de questions, on me fit passer du champagne. Quoiqu'en mocassins, j'étais soumis à la question. Fidèle à mon habitude, je dis sans dire, le minimum syndical enveloppé du maximum d'imprécision. Heureusement Geneviève, Maïté et Laurence, les complices de la route fleurie, m'encerclèrent et me piquèrent agréablement de petits bisous en minaudant : « Pour notre petit fleuriste ». Je me laissai faire en riant, d'autant plus qu'elles avaient réussi à desserrer l'étreinte de mes tourmenteurs. Ah, les femmes ! Ah le charme !

— Il est 22 h, commença Geneviève, il faudrait peut-être y aller.

— Nous n'allons pas louper grand-chose ; Ortuart, Quirofan et consorts sont encore avec Seignosse. Mais tu as raison, on devrait y aller.

Nous saluâmes la compagnie, embrassâmes Maïté et Laurence et regagnâmes ma voiture.

À peine assis à nos places, Geneviève se pencha vers moi et me roula un mini patin auquel je répondis prestement.

— Tu sens encore le cigare, mais c'est pour les fleurs et la route. Tu peux y aller maintenant.

Et je démarrai. Je descendis vers l'Adour, les Allées Marines, puis Blancpignon, La Barre, les plages angloyes et Chiberta, la Chambre d'Amour et je montai au-dessus de la plage du VVF. Je m'arrêtai sur le petit parking surplombant la mer. Je sortis mon calepin et relus mes notes. Je n'y trouvai rien à ajouter.

Je descendis de voiture et j'ouvris le hayon pour y prendre un chiffon avec lequel j'époussetai mes chaussures. Puis j'ouvris la porte de Geneviève et fis de même avec ses escarpins. J'en profitais pour lui caresser les mollets.

— Je me disais aussi.

— Tout travail mérite salaire.

— C'est vrai, dit-elle en me chatouillant la nuque.

J'ôtai ma Lacoste, pris la chemise blanche sur la banquette arrière et m'apprêtai pour débarquer au Palais avec une tenue correcte.

Nous descendîmes l'avenue de l'Impératrice, entre le phare de Biarritz et l'Hôtel Regina. Thalasso Bobet, l'ancien Hôtel Miramar, à droite, dôme de l'Église Russe à gauche, en face l'ancien Hôtel Henri IV. Coup de volant à droite pour passer la grille de l'Hôtel du Palais, arrêt sur le parking au milieu des tamaris, nous y étions. Prompt comme un Usain Bolt au sortir des starting-block, j'ouvrais la porte de Geneviève et je pris sa main pour l'aider à descendre de ma voiture haut-perchée.

— Dis donc Rouletabille, le lieu t'inspire.

— C'est plutôt toi qui m'inspires.

Je la regardai enfin, car depuis tout à l'heure en barrera et après, je n'avais fait que la voir. Je sais, ce n'est pas bien. Mais le repas, les cigares, la farouche proximité dans le callejon, les toros, les bruits, les odeurs, n'avaient eu, je l'avoue, aucun mal à me faire basculer dans un monde mâle et égoïste. Où, il faut le dire, les femmes ne tenaient que peu de place. Même Geneviève.

Mais maintenant, elle était là Geneviève. Et un peu là ! Elle en avait de la gueule, la magicienne de Bordagain ! Escarpins bordeaux, jambes fuselées et dorées, jupe droite et tailleur milles raies bordeaux, chemisier blanc vaporeux à souhait, collier en or torsadé autour du cou, perles aux oreilles, peigne en écaille foncée en guise de catogan. Sans oublier à la main droite un rubis monté sur platine, et un jonc du même métal au poignet gauche. Et un sac Laffargue bordeaux bien sûr, elle affichait complet. Le nez en trompette du groom préposé à la porte à tambour en frémit d'aise. À l'entrée du salon Eugénie, je tendis le carton d'invitation à l'huissier de faction qui annonça : « Le Duc et la Duchesse de Gerolstein ! » Non je déconne, il n'annonça rien du tout, mais il loucha un peu, les yeux dans ceux de Geneviève. Nous fîmes une entrée remarquée. Surtout Geneviève.

CHAPITRE III

Samedi soir

Les clameurs se sont tues

Le salon Eugénie était parcouru d'un petit frisson canaille. Un meurtre aux arènes de Bayonne, et le jour de la remise des Prix de la San Isidro en plus. Il y avait de quoi picoter les lombaires des plus rigides et des plus frigides des participantes à la soirée. Pour un soir, à l'instar des belles plantes qui parsemaient l'assistance, elles se sentaient capables, elles aussi, de grimper avec grâce le long du tuteur et de s'épanouir à n'importe quel soleil. Chez les hommes, la tendance était à la décontraction et au mystère, chacun semblant détenir des secrets qu'il ne demandait qu'à divulguer. Et, malgré la Cuvée Grand Siècle de Mumm qui surfait sur tous les plateaux, personne n'était sur la réserve.

Roland Campan, l'un des premiers arrivés, circulait de groupe en groupe, lui aussi à la recherche d'infos. Je lui fis signe et il vint nous rejoindre. Il embrassa Geneviève.

— Xanti, quoi de neuf ?

— Pas grand-chose, je compte sur la soirée de ce soir pour trouver des pistes. Pibale a les photos de la femme qui a découvert le cadavre, ainsi que celles du concierge et du policier qui étaient les premiers dans la chapelle. De ce côté-là nous sommes tranquilles et nous avons même de l'avance puisque la chapelle est désormais sous scellés. Je t'envoie la reseña d'aujourd'hui demain matin. Je ferai la reseña de demain dans la foulée de la corrida. Pour le reste je vais y travailler demain matin car je ne suis pas invité au repas du patio. Cependant j'arriverai à la corrida de bonne heure. Avec cette histoire, c'est le lleno assuré, la corrida va faire le plein, c'est sûr. Et je verrais bien le CRAC^[2] profiter de la situation pour tenter quelque chose. Il faudra ouvrir les yeux et les oreilles. Le mieux que nous ayons à faire ce soir, c'est d'aller à la pêche chacun de notre côté et de nous appeler demain en fin de matinée.

— Tu as raison. J'aurai eu le temps de voir les photos et de prévoir la composition de la page. Allez, au boulot.

Et Roland se mit en chasse.

Dans le fond du salon, une estrade attendait ses bateleurs chics et

officiels pour décerner les prix devant des invités triés sur le double volet tauromachique et mondain. Cette année, c'était Geneviève qui était invitée par un adjoint au maire biarrot, pharmacien comme elle.

L'an dernier, c'était moi, à la suite d'un papier que j'avais écrit dans *La Gazette*.

Juan Pedro Perez Tabernero, propriétaire de l'élevage Fuente Ymbro qui avait brillé au printemps de Madrid et aux toros duquel on avait coupé quatre oreilles à Bayonne, lauréat du Prix de la San Isidro du meilleur élevage, décerné par la Ville de Biarritz, était là.

C'est à Francisco Goya que la Ville de Bayonne avait décerné son Prix de la San Isidro du meilleur torero, pour avoir peint devant le public madrilène des faenas de grand maître, coupant quatre oreilles en deux apparitions. Mais il n'était pas là. Il était sur le grill, interrogé par Seignosse et ses boys à l'Hôtel Amatcho, dans le quartier Lachepaillet, où, quand ils venaient à Bayonne, descendaient tous les toreros et leurs cuadrillas. Celles de Jésuslin de Cacique et de César Bogota n'avaient pas non plus échappé à la règle, subissant une fouille en règle, et de leurs chambres et de leurs bagages.

Francisco Goya allait-il pouvoir recevoir son prix ? La question était sur toutes les lèvres.

Olivier Ortuart déboula soudain dans le salon Eugénie. Il le traversa d'une traite, slalomant entre les groupes. Il arriva au pied de l'estrade où se tenaient les maires de Biarritz et de Bayonne, en compagnie des membres du jury. Ils composaient eux aussi une cuadrilla officielle, qui, comme une vraie, une fois la corrida terminée sans dommage, se détendit. Je regardai l'entrée du salon ; les doubles portes laissèrent passer Francisco Goya, Seignosse à ses basques qui resta au fond de la pièce, les bras croisés. Le maestro traversa la pièce sous les applaudissements de l'assistance et des officiels qui venaient de monter sur l'estrade.

Didier Jaulerry, maire de Biarritz, prit la parole :

— Chers amis, je me dois, même un peu tardivement, de vous souhaiter la bienvenue à l'Hôtel du Palais et à Biarritz. Mais, vous le savez tous, nous venons de vivre une journée particulièrement difficile. À cet égard, je voudrais remercier ici le commissaire Seignosse pour le travail qu'il a déjà fait et qu'il continuera à faire, et pour sa compréhension. Il a tenu à accompagner lui-même le maestro Francisco Goya pour qu'il puisse recevoir son prix.

Applaudissements bien sûr. Geneviève et moi fûmes les premiers à rejoindre le garde du corps de luxe.

— Petit Poulet, tu n'as pas d'habit mais tu as la lumière.

Félicitations !

— Moi, je ne te dis rien, mais je t'embrasse, fit Geneviève.

— Je préfère ça.

— Tu avances ?

— Pour moi c'est quelqu'un d'une cuadrilla, mais qui ? Ou un proche connaissant le milieu taurin et les habitudes de Jésuslin. Il savait qu'à la fin de chaque corrida Jésuslin se rend toujours à la chapelle. Mais pour le moment je n'ai rien.

— Les toreros, tu vas les coincer encore longtemps à Amatcho ?

— Jusqu'à dimanche soir. Après ? Je n'ai rien de précis, je ne vois pas comment je pourrai les bloquer à Bayonne. Pour le moment je n'y songe pas. Et pourtant c'est l'un d'eux qui a fait le coup, je le sens. Mais je ne me vois pas pour autant les mettre tous en garde à vue, ou les faire entendre comme témoins assistés. Ça me ferait une bonne pub dans le monde de la tauromachie. Ils seront demain à la corrida. Nous n'avons pas encore inspecté tout leur matériel. Et ils en ont du bazar ! Des malles, des mallettes, des étuis. Nous vérifions tout, mais l'assassin ne s'est pas servi d'un poignard utilisé habituellement par l'une des trois cuadrillas. D'ailleurs personne ne l'a reconnu. Cependant, il faut être dans le milieu pour s'en procurer un. On continue à fouiller par routine, mais ça ne donnera rien, j'en suis sûr.

— Tu vas être obligé d'aller en Espagne pour interroger l'épouse de Jésuslin, non ?

— C'est prévu bien sûr. Ça s'appelle une Commission Rogatoire Internationale. Je vais assister la police espagnole et l'officier de liaison d'Interpol pour l'Espagne va poser les questions pour moi. Mardi je vais en sa compagnie rencontrer l'épouse de Jésuslin à Séville, il y a un avion direct depuis Hondarribia.

Dans cette ambiance peuple, Pibale était comme un poisson dans l'eau et donnait du pixel à tout va.

Pendant ce temps, Jean Paulmy, maire de Bayonne avait pris la parole à son tour :

— C'est le cœur lourd que nous allons remettre les Prix de la San Isidro cette année. Un grand malheur vient de frapper l'aficion toute entière. Et c'est devant des représentants remarquables du monde taurin que j'exprime ici à la famille de Jésuslin de Cacique mes plus sincères condoléances et celles du jury du Prix de la San Isidro. J'invite maintenant Juan Pedro Perez Tabernero et Francisco Goya à nous rejoindre.

Les deux lauréats, costumes sombres et cravates noires, montèrent sur l'estrade. C'est sans un mot que Didier Jaulerry et Jean Paulmy

remirent les récompenses. Sans un mot, le ganadero et le maestro regardèrent le plafond, brandirent au ciel leurs récompenses, ultime brindis à Jésusin de Cacique, puis se recueillirent la tête basse. Les flashes de la presse crépitaient. L'assistance se recueillit aussi. L'ambiance était de circonstance, plombée comme un cercueil. Ce n'est que quand le jury et les lauréats descendirent de l'estrade que la vie reprit dans le salon Eugénie, à petites bulles, à petits fours.

Seignosse quitta le fond de la pièce et s'avança vers les deux maires. Tous les trois, ils s'isolèrent dans un coin du salon. Le commissaire faisait son rapport.

Il fallait profiter de cette conjuration de personnalités et de sommités du mundillo pour aller aux nouvelles.

— Il faut recueillir le maximum d'infos, même la plus insignifiante, dis-je à Geneviève. On va traîner chacun de notre côté. Va, trotline, va, butine, belle abeille ! En plus tu es chez toi ici.

— Effectivement, il y en a partout, au plafond, au sol, sur les boiseries, sur les rideaux. Ce n'est pas un palace, c'est une ruche.

Et nous prîmes notre envol, chacun de notre côté, tandis que Petit Poulet s'éclipsait discrètement avec Francisco Goya. Un peu plus tard, Juan Pedro Perez Tabernero en fit de même en compagnie de Didier Jaulerry. Jean Paulmy et Olivier Ortuart avaient conversé longuement, protégés des importuns par la vieille garde du Cercle Taurin Bayonnais, Jojo Heredia et Charly Laforge en tête. J'avais fait mes tours de piste et appris pas mal de choses. De son côté Geneviève ne chôma pas non plus, la hanche moelleuse et l'œillade de velours, elle avait jeté son dévolu sur les barbons multiples évoluant dans le mundillo, mais plutôt côté finances. Cependant certains jeunes en devenir n'avaient pas échappé à ses abordages soyeux. La magicienne de Bordagain, Mandrake coquin, devait en savoir plein la cape. Nous finîmes par nous croiser.

— T'as de beaux yeux, tu sais.

Elle ne me répondit pas comme Michèle Morgan à Gabin dans Quai des brumes : « Embrasse-moi », mais :

— Et je sais pleins de trucs, en plus.

— Moi aussi, je ne suis pas bredouille. On pourrait filer, il est presque 1 h.

— D'accord, Mike Hammer.

En sortant nous croisâmes Jean-Michel Quirofan. Il embrassa Geneviève. Moi, il me voyait depuis le matin.

— Sale affaire, nous dit-il. D'autant plus que c'est un proche qui a fait le coup. J'ai loupé le commissaire tout à l'heure, dommage j'avais

une remarque à lui faire.

— Sur l'assassinat ?

— Oui, il me manque une paire de gants à l'infirmierie. Je m'en suis rendu compte juste avant de venir ici. Je lui dirai demain.

— À demain aux arènes, Jean-Michel.

— À demain, les Cibouriens.

Et justement, il fallait rentrer à Ciboure.

Nous quittâmes l'Hôtel du Palais et ses sortilèges impériaux, porte à tambour battant et groom à l'œil frisé trompetant toujours du nez.

Je sortis du Palais, pris à droite vers la Grande Plage, montai vers Sainte-Eugénie, continuai vers la Rocher de la Vierge et le tunnel qui le précédait et dans lequel je klaxonnai comme je le faisais toujours depuis mon adolescence biarrotte, contournai le Port-Vieux, montai encore vers Hélianthe et Beau-Rivage et descendis vers Ilbarritz. La nuit était douce, la cuisse de Geneviève aussi. Je n'étais pas pressé, elle non plus, la caresse se prolongea jusqu'à Bidart. Ce n'est qu'à partir de là que nous commençâmes à parler.

— Commence, me dit-elle.

— Je crois que nous allons trouver l'explication au meurtre dans la crise qui frappe l'Espagne beaucoup plus durement que nous ne pouvons l'imaginer, nous autres, adossés au nord du pays qui résiste un peu mieux. Francisco Goya doit de l'argent à Jésuslin. Beaucoup. Des dettes de jeu. Il avait prévu de se renflouer et de rembourser en vendant son élevage de Salamanque, mais il ne trouve pas preneur. C'est Dolorès, l'épouse de Koldo Aguirre Ibarauri, l'un des pontes du Banco de Bilbao et de l'Athletic, que j'ai connu il y a quelques années lors d'une corrida de la presse à Vista Alegre, qui me l'a appris.

— Ils sont gonflés ces Bilbainos, d'appeler ainsi leurs arènes dans ce quartier pourri où tu ne vois que des toits et du béton. Le mari, ce n'est pas le brun gominé en blaser, pochette rouge et cravate de l'Athletic ? Beau mec, je l'avais déjà remarqué au fronton Biskaïa, l'an dernier lors d'une partie de pelote où tu m'avais amenée.

— C'est lui. Et j'ai appris également que Jésuslin était en affaire avec pas mal de monde dans le mundillo et ailleurs. Beaucoup de toreros qui ont mis leurs œufs dans le même panier sont au bord de la ruine. Ce que n'a pas fait Jésuslin, dont la femme, avocate, est une redoutable gestionnaire de son patrimoine.

— Eh bien moi, ce sont les hommes qui m'ont fait des confidences.

— C'est pour ça que nous faisons une si belle équipe.

— Oui, surtout moi. J'ai commencé par le consul d'Espagne à

Bayonne, Miguel Hernandez Villamarta. Il a remarqué au patio, après la corrida, Géraldine Arnaudin, l'architecte biarrote à qui Jésuslin a fait un enfant avant de se marier avec son avocate. Il a reconnu l'enfant officiellement et entretient des relations cordiales avec sa mère. J'ai continué sur cette piste, ça pouvait être intéressant et c'était surtout amusant. Et j'ai bien fait. Car il n'y a pas que le cul qui lie les deux anciens tourtereaux. Il y a le pognon des affaires. Lesquelles ? Je l'ignore. Ça, c'est Édouard Barrère qui me l'a dit.

— Le vénérable Édouard Barrère, du Groupe Barrère et de chez les francs-macs ?

— Oui Monsieur ! Il les a aperçus ensemble chez maître Etchemendy, son notaire à Saint-Jean-de-Luz.

— Oh la la, la nuit est de plus en plus belle.

— Conduis, au lieu de regarder les étoiles.

— Comment peux-tu dire ça ? Je n'ai d'yeux que pour tes yeux.

— C'est bien ce que je dis. Conduis !

Nous étions presque arrivés et nous traversons le pont De-Gaulle qui relie Saint-Jean-de-Luz à Ciboure.

— Tu dors avec moi ? demanda la Reine des Abeilles.

— Tu poses la question alors que j'ai l'esprit de plus en plus butineur ?

— Le reste aussi, non, ajouta-t-elle, la main posée depuis un moment sur ma cuisse.

— On ne peut rien te cacher.

— Ne cache rien, j'adore ça.

— Je vais d'abord passer chez moi pour prendre mon ordinateur, car il va falloir bosser un peu avant de retourner à Bayonne.

— Tu restes donc avec moi jusqu'à la corrida ?

— Bien sûr, mon petit toro furieux, nous avons du travail demain matin.

— Tu ne seras pas déçu, je vais suivre aveuglément ta muleta jusqu'à l'estocade finale.

— Tu verras, je tue très bien.

— Je le sais.

Au rond-point des Évadés qui marquait l'entrée de Ciboure, entre le quai Ravel et le port de plaisance de Larraldenia, je pris à gauche, puis encore à gauche pour rejoindre Marinela, le quartier anciennement voué aux pêcheurs où j'habitais. Je m'arrêtai en bas de

chez moi et montai récupérer mon ordinateur et quelques fringues pour le lendemain.

Je repris le volant et hop, direction Bordagain, la colline enchantée, le quartier huppé de Ciboure où vivait Geneviève ma magicienne.

Nous traversâmes la Croix Rouge, quartier populaire aux rues étroites et en pente qui annonçait Bordagain. Je serpentai lentement à flanc de colline avant de me garer sous l'arbre devant chez Geneviève. Son chien vint humer les pneus, aboya mollement et repartit au frais vers la piscine. Je fis le tour de la voiture pour ouvrir la porte de Geneviève et l'aider à descendre.

— Tu vois, je continue à être inspiré.

— Je vois, je vois.

Je récupérai mes affaires sur la banquette arrière et je suivis Geneviève. Elle ouvrit la porte, laissa ses clés et son sac sur un guéridon et descendit vers le salon.

— Je boirai bien un peu d'eau fraîche, pas toi ?

J'empruntai l'escalier à sa suite et posai mes affaires sur la table de la salle à manger avant d'entrer à la cuisine. Je sortis une bouteille de La Salvetat du frigo et Geneviève deux verres de l'armoire. Nous bûmes à grands traits.

Je pris Geneviève par les épaules pour l'embrasser.

— Tu sens encore le cigare, mais c'est bon quand même.

Je ne fis rien pour la décevoir, posant mes mains sur ses hanches, les pouces palpitant au creux de l'aine. Elle s'agrippa à mon cou, me roula un patin d'enfer, ondula puis se recula en soupirant :

— Ça commence à aller vite, il vaudrait mieux que l'on s'arrête au stand mettre les pneus pluie, il va y avoir de l'orage.

— Effectivement, nous perdons de l'adhérence et le carrelage n'est pas ce qu'il y a de mieux pour effectuer des dépassements.

— Je t'avoue que je ne vais pas tarder à être complètement dépassée.

— D'accord, je mets les pouces.

— Non, enlève-les, je commence à monter dans les tours et c'est beaucoup trop tôt.

— Si tu le dis. Moi je ne suis que le pilote, toi, c'est le moteur et le châssis. Il faut terminer la course pour avoir une chance de marquer des points, ne risquons pas la sortie de route. Allez, hop, au stand !

Je la pris par la main et nous remontâmes les escaliers au pas de

course. Je traversai la chambre, m'engouffrai dans la salle de bain où je me lavai les dents et me débarbouillai pour faire disparaître cette satanée odeur de cigare. Quand je retournai dans la chambre, le lit était ouvert et Geneviève débarrassée de tous ses bijoux, s'activait en culotte et soutien-gorge à tirer les rideaux de la fenêtre. Nous nous croisâmes en riant. Je me déshabillais, laissant mes vêtements par terre, vers la porte et je me glissai dans le lit. Nous agissions toujours dans cet ordre, car Geneviève mettait évidemment beaucoup plus de temps que moi pour se mettre en configuration nuit câline. Je l'attendais paisiblement allongé sur une couche voluptueuse, Sardanapale patient et sûr d'être comblé. Et je suivais la progression de sa préparation, qui n'avait rien de militaire, croyez-moi, en écoutant les bruits s'échappant de la salle de bain. Quand la porte de sa petite armoire à potions et lotions se fermait en couinant un peu, elle était prête. La porte couina, elle était prête. Moi aussi.

Elle apparut nue et parfumée, ses cheveux blonds cendrés libres sur ses épaules. S'approchant du lit, elle souleva le drap, me découvrit et m'interrogea, mi ravie, mi curieuse :

— Est-ce l'Espagne en toi qui pousse un peu sa corne ?

— Je ne suis pas sous ton balcon Marie-Christine, mais je t'en prie, encore une fois montre-toi magnanime.

Et l'église Saint-Sernin illumina le soir.

CHAPITRE IV

Dimanche matin et dimanche après-midi

Crac boum hue

Après une nuit torride, un saut dans la piscine s'imposait. J'y traînai Geneviève et nous nous mouillâmes en plongeant aux éclats. Le corps frais et les sens sans empire, nous reprîmes pied dans la vie, la tête libre et l'œil clair. Geneviève s'enfouit dans un peignoir immaculé, tandis que je sautai dans un bermuda avant d'enfiler une chemise. C'est ainsi que nous déjeunâmes de fort bon appétit : thé, miel, pain grillé, jus de fruits, un repas du guerrier comme un autre.

Je montai me doucher avant d'attaquer mes papiers pour le lendemain. Je m'installai sur la terrasse, dans un coin d'ombre évidemment propice. Calepin et ordinateur en batterie, j'étais prêt pour écrire la reseña de la corrida d'hier. Ce que je fis en une heure environ. J'envoyai mon papier à *La Gazette*. Ensuite, j'appelai Roland Campan. Il était 11 h.

— Quoi de neuf docteur ?

— Je n'ai pas appris grand-chose hier soir. Si ce n'est que Goya n'était pas au mieux financièrement et qu'il devait pas mal d'argent, notamment à Jésuslin. Mais avoir les finances en berne, c'est le cas de beaucoup de toreros qui sont touchés de plein fouet par la crise.

— J'ai les mêmes renseignements que toi et j'ai autre chose concernant l'ancienne compagne de Jésuslin, Géraldine Arnaudin, l'architecte biarrote. Mais, pour le moment je n'ai pas pu vérifier : elle continue à voir Jésuslin et ils font des affaires ensemble. Mais ça, j'attends avant d'en parler. Seignosse sera à Séville mardi pour rencontrer l'épouse de Jésuslin. Voilà, tu sais tout.

— Bien. Fais ton papier pour demain avec les éléments que tu as. Pibale a des photos superbes de la femme dans les bras du concierge et du flic. Et il a une photo d'archive de la chapelle. Nous avons de quoi faire une page. Tu peux écrire tout ce que tu veux qu'on sache. Je suis à la corrida tout à l'heure. On se voit au patio après.

— D'accord. À tout à l'heure. J'ai un papier à faire pour *Le Parisien*, je demande à Pibale de leur envoyer une photo.

Ce que je fis. Puis j'appelai Petit Poulet.

— Salut, vaillant enquêteur.

— Salut, baroudeur infatigable. Qu'avez-vous appris lors de vos tournées, des Grands Ducs pour Geneviève, des Grandes Duchesses pour toi ?

— C'est un comble ça, la police interroge la presse maintenant ! Que Goya a des problèmes financiers et qu'il doit de l'argent, notamment à Jésuslin. Mais ça, tu le sais déjà.

— Oui, et même que Goya est dans ses petits souliers car il sait qu'il est fortement soupçonné. Je peux te dire qu'il n'a pas le moral et qu'il est plus que coopératif. D'après les témoignages que nous avons recueillis, personne n'a vu Goya pénétrer dans la chapelle après la corrida. Mais ce n'est pas un alibi. Il a pu parfaitement se glisser dans la chapelle...

— Et attendre, dissimulé du côté droit dans l'encoignure derrière la porte. C'est là que l'assassin a attendu, c'est sûr.

— Bien vu ! Ce n'est que là qu'il a pu attendre. Et ta jolie équipière, elle n'en a pas appris des choses ? Difficile d'être muet avec elle quand elle t'attaque à la langoureuse.

— Tu as vu ça aussi.

— Chacun son métier.

— Elle en a appris, en effet. Mais je n'ai pas encore vérifié et je ne voudrais pas que ça se sache. Mais peut-être le sais-tu déjà. On a aperçu Géraldine Arnaudin au patio, qui continue à voir Jésuslin et qui fait des affaires avec lui. Voilà, tu en sais autant que moi.

— Garde-la ta pharmacienne, elle est très forte. Pour Géraldine Arnaudin et Jésuslin, je ne savais pas que ça continuait, mais je vais aller voir par là. À charge de revanche. À tout à l'heure à la corrida.

— Salut, Petit Poulet.

Je me remis au travail. D'abord mon papier pour *La Gazette du Pays Basque* que je titrai « Sang et lumières ». Pour *Le Parisien* ensuite qui eut droit à « Arènes sanglantes ».

Il n'était pas encore 14 h. Chemise et bermuda marines, tongs blanches, Geneviève avait servi l'apéritif, du txakoli de chez Txomin Etxaniz accompagné de gambas à la gabardina, décortiquées et passées à la pâte à frire : la vie était belle à Bordagain. Et les Beach Boys envoyaient « Goin'south ».

— Tu as fini tes papiers, tu en es content ?

— Oui et non. J'ai orienté le lecteur vers Goya, mais je ne le sens pas. J'ai écrit ces papiers à l'insu de mon plein gré, comme dirait l'autre. Cela dit, je ne peux pas embrayer sur la piste Arnaudin tant

que je n'ai pas de preuve. Et puis je veux avoir une alternative et un coup d'avance sur la concurrence. Mais je ne vois pas l'ancienne compagne de Jésuslin assassiner le père de son fils. Bien sûr on dit toujours « Cherchez la femme ». Cela dit, un peu de cul dans les enquêtes, ça fait vendre les papiers.

— Moi je ne pense pas que ce soit Goya ou un autre torero. En sortant du ruedo, ils n'ont pas eu le temps de se cacher. Par contre un proche, oui. Voire un valet d'épée ou un ayuda.

— Tu as peut-être raison, bien que je n'aie pas un début de piste pour étayer ça. Mais c'est sûr, je vais fouiller de ce côté.

— Salade, merluza rebozada, ratatouille et du melon, ça te dit ?

— Et Vénus sortant de l'onde au dessert ?

— Uniquement si Botticelli a un joli coup de pinceau.

— Je te promets de m'appliquer.

C'est motivés que nous prîmes possession de la cuisine pour un duo culinaire qui en annonçait un autre.

Nous déjeunâmes distraitement sur la terrasse, nous demandant quelles affaires pouvaient bien faire Jésuslin de Cacique et Géraldine Arnaudin.

Comment savoir ce qu'ils faisaient ensemble chez maître Etchemendy ? Je le connaissais un peu, mais pas assez pour qu'il me divulgue les affaires de ses clients. Et je ne me voyais pas non plus, tirer les choses aux clercs. Maître Etchemendy s'était spécialisé dans les affaires immobilières, il fallait donc peut-être regarder vers les projets immobiliers, qui ne manquaient pas sur la Côte basque. Et aller à la pêche aux SCI, consulter le Registre du Commerce et le greffe du Tribunal du même métal. Il y avait donc du boulot.

Le café fut rapidement avalé.

— Botticelli ?

— Vénus ?

Ne pas faire attendre le modèle. Même si la peinture à l'huile c'est plus difficile, mais c'est bien plus beau que la peinture à l'eau. Le modèle prit facilement la pose et l'artiste n'eut qu'à jouer de sa palette : le tableau fut rapidement brossé. Quand Vénus sortit de l'onde, ce fut l'origine du monde.

Il était 16 h quand nous prîmes la route de Bayonne et des arènes de Lachepaillet. Vu les circonstances, la corrida allait afficher complet et le quartier serait passablement encombré. Aussi, j'avais téléphoné à Denys Etcheto, un copain toubib, rugbyman et tauromache, dont la demeure jouxtait les arènes, pour qu'il m'autorise à me garer chez lui.

J'avais bien fait. C'était le grand cirque autour des arènes. J'appelai Pibale.

— Salut, David Hamilton. Où es-tu ?

— Bonjour, Jack London. J'arrive, je suis en train de me garer.

— Tu devrais traîner un peu devant l'entrée des arènes avant de gagner le patio. J'ai comme l'intuition que le CRAC va tenter un coup, car il y aura du taurin, mais aussi du curieux, donc du moins réactif. Ça pourrait leur faire de la pub. Et, s'ils font quelque chose, nous serons là.

— OK. J'ai de chouettes photos d'hier, de quoi faire une belle page.

— Je sais, Roland m'en a parlé ce matin. Ouvre l'œil. Je préférerais que tu aies des photos de la manif du CRAC, s'il y en a une, qu'une litanie de photos du patio et du paseo. Reste devant les portes le plus tard possible. À tout à l'heure.

Pendant que je téléphonais à Pibale, nous étions arrivés, Geneviève et moi, à l'entrée des arènes par le côté opposé au petit bâtiment face aux portes d'entrée, qui faisait office de boutique et de taquilla, les guichets où l'on pouvait acheter les billets. À gauche du portail d'entrée la statue du toro blanc veillait sur l'aficion bayonnaise, et la tonnelle du Cercle Taurin connaissait une activité conséquente pour une avant corrida. Tout était pour le mieux, et surtout le public qui commençait à envahir l'esplanade au pied des arènes. Il était 17 h. Dès le portail franchi, nous retrouvâmes des connaissances et des amis que nous saluâmes : un seul sujet, Jésuslin. Maïté et Laurence étaient là, bien sûr, devisant avec le clan de tauromaches luziens. Embrassades multiples et mâles abrazos. Il y avait là Jacques Susperregui basse chantante du Chœur d'Hommes Arin, golfeur, fumeur (il pouvait, ça lui faisait travailler le « creux ») et inconditionnel des corridas de la Madeleine à Mont-de-Marsan, venu à Bayonne avec son épouse, son fils et sa belle-fille ; Michel Praslin, pharmacien, golfeur, guitariste possédant un joli brin de voix, présentement accompagné de son épouse ; Gégé Huerta, joyeux dentiste, guitariste également et musico inlassable, flanqué de sa fiancée. C'est lui qui ouvrit le feu :

— Il est là, nous allons enfin tout savoir.

— Pour tout savoir, lisez *La Gazette* demain. Vous y verrez de belles photos que les autres n'ont pas et vous aurez du grain à moudre.

— Et au Palais, continua Laurence ? C'était comment ?

— Geneviève était la plus belle. Et ça nous a facilité les choses.

— Garde-le ce mec, garde-le, lança Maïté à Geneviève. On parle d'un assassinat et que dit-il ? Que c'est toi la plus belle. Ah Xanti, tu

sais y faire !

— Ma Maïté, serais tu jalouse ?

— Non, elle t'a vu la première.

— On peut vous laisser, proposa Jacques Susperregui.

— Non, on va s'arranger. Pour revenir au Palais, c'était très spécial. Il y avait une ambiance bizarre : tendue et canaille à la fois, quand l'odeur du sang chatouille le nez de la gentry et que ce n'est ni celui d'un cerf, ni celui d'un sanglier. Goya est finalement venu recevoir son prix, accompagné d'un Seignosse grand seigneur et magnanime, vous lirez pourquoi demain...

— Tu es chiant, s'agaça Laurence.

— Mais je ne vais pas changer. Donc Jaulerry et Paulmy ont très peu parlé avant. Et ils ont remis les prix sans un mot. Sans un mot non plus, Perez Tabernero et Goya les ont brindé au ciel avant une minute de silence spontanée. Lourd et poignant. Ensuite la magicienne de Bordagain est allée faire son tout de piste, émoustillant quelques mâles de la finance et de la tauromachie...

— Pendant que tu faisais le charmant avec les héritières des holdings et de la banque bizkaïenne, me coupa Geneviève.

— Du travail d'équipe, quoi, conclut Gégé.

— Voilà. Ne rentrons pas trop tôt aux arènes. Montons à la tonnelle, nous serons bien placés. Je sens qu'il y aura de la rumba dans l'air. Je parie pour une action du CRAC.

Nous grimpâmes à la tonnelle, Solutré minuscule, mais tout plein de promesses aussi.

Nous attendîmes en bullant, Gégé et Michel ayant commandé du champagne. Nous n'attendîmes pas longtemps. Une houle parcourut la foule devant la taquilla et des slogans fusèrent. C'était mieux qu'à Solutré : les promesses étaient tenues.

— Je vous laisse. Je descends voir, à tout à l'heure.

Je reconnus Emma Bouffartigue, l'égérie du CRAC au Pays basque. Elle déployait un calicot « Honte à la corrida ». Soutenue par une quinzaine de militants résolus, bruyants et pugnaces, elle scandait sur l'air des lampions : « Après les to-ros, les to-re-ros. Tauro-machie pourrie, pourrie, pourrie ! » Pas mal pour une improvisation.

Les « hou » des aficionados fusèrent et des noms d'oiseaux volèrent. Le CRAC voulait interdire l'accès à la taquilla et ça commençait à chauffer. Pibale avait dégainé depuis longtemps et shootait tous azimuts. Les bleus, municipaux et nationaux, déboulèrent et tentèrent de faire le tampon, tout en en mettant

quelques-uns quand même. On n'a pas tous les jours l'occasion d'évoluer devant un public conquis. Emma Bouffartigue offrait son corps, non à la science, elle n'en aurait pas voulu, mais aux forces de l'ordre, qui n'en voulaient pas non plus : comme les gares avant l'opération Vigipirate, la police avait des consignes. Ne pas toucher un cheveu de la passionaria anti-taurine, sous peine de se faire tirer les oreilles. Quant au reste, elle aurait été trop contente.

Ça avoînait ferme devant la taquilla, qui comme la guinguette, avait fermé ses volets. Les spectateurs potentiels, en attente de billets, et pressés de rentrer dans l'arène, houspillaient les militants qui les morigénaient d'importance, récitant une leçon que personne n'avait envie d'écouter à las cinco de la tarde. Force resta à la loi.

Je criai à Pibale :

— Tu vois, on a bien fait de rester. Tu as de tout ?

— Oui, la banderole, les flics, tout.

— Allez au patio !

Et nous quittâmes la place.

Le CRAC, Comité Radicalement Anti Corrida depuis 2002, Comité Réformiste Anti Corrida dans son appellation d'origine, a été créé en 1991 par Jacques Dary et Aimé Tardieu. Présidé par Jean-Pierre Garrigues, docteur en écologie, son siège se trouve à Arles dans le Gard. Selon ses statuts, le CRAC est une structure de coordination et d'action entre toutes les personnes physiques ou morales qui militent pour l'abolition des spectacles de cruauté comportant la mort d'un animal. En font partie, Albert Jacquard généticien et écrivain, Patrick Pelloux, l'urgentiste bien connu, ou le journaliste Henri-Jean Servat. Le philosophe Jacques Derrida, décédé en 2004, était membre du CRAC. En 2007 s'est constitué un CRAC Europe. Parmi ses soutiens, le CRAC peut compter sur la FLAC, Fédération des Luites pour l'Abolition de la Corrida, qui a recueilli les signatures de 200 associations de la cause animale. Peu nombreux, mais bien structurés, les militants du CRAC ont le chic pour faire parler d'eux et saisir la moindre occasion propice pour faire passer leurs idées. Le CRAC était un peu le caillou dans les zapatillas de l'aficion.

Saluant le moins possible, je me précipitai vers le patio où Pibale m'avait précédé. Je fis contre-pieds sur contre-pieds pour accéder à la chapelle. Les scellés y étaient toujours. Une ambiance bizarre flottait sur les lieux. Le souvenir du drame d'hier pesait de tout son poids, mais la passion reprenait vie au fil des conversations qui s'arrêtaient en pleine emphase : on n'oubliait pas Jésuslin. Le verbe haut ne durait pas, mais remontait la pente à la première occasion, pour se dégonfler encore quand le souvenir revenait, cruel et proche. Au pied des

Pyrénées, les sons faisaient les montagnes russes, et c'était très curieux. Au milieu des aficionados en berne, je tombais sur Paul Chombier. Mais nous ne sacrifîâmes pas à notre rituel, c'eût été déplacé.

— Xanti, je t'ai filmé hier quand tu étais avec Miguel Lamarque, Loulou Etchegoyen et Alexis Ducasse, ça te fera un joli souvenir.

Il sortit son téléphone et me montra une vidéo dont je ne vis pas grand-chose, la faute à la luminosité instable et aux reflets de l'écran.

— Donne-moi ton numéro, je te le transfère tout de suite.

C'était sympa, je le lui donnai. Je vérifiai l'arrivée de la vidéo et je remerciai Paul Chombier.

— Tu sais quelque chose ? lui demandai-je.

— Oh tu sais, moi, à part les fausses nouvelles.

— Allez Paul, pas de modestie, tu dois en savoir des trucs. Toi tout seul, tu es le *Point de Vue et Images* de la Côte basque, de ses rendez-vous secrets, de ses enfants cachés, de ses pratiques sexuelles inavouables, de ses transferts en Suisse, de tous ses petits meurtres entre amis.

— Holà Monsieur, brisons là, voulez-vous ! Je suis un honnête citoyen d'une moralité irréprochable, et je goûte fort peu vos insinuations blessantes. Vous me voyez attendre sous la table des Grands, tendant l'écuelle pour quelques reliefs ?

— Certes, mais vous êtes aussi un déconneur patenté, qui voit loin et clair qui plus est.

— Je préfère ça, tu vois Xanti, tu m'as fait beaucoup de peine. Eh bien, j'ai vu un truc, comme tu dis. Avant l'été. Je suis allé rendre visite à mon cousin Patrice Moulinot qui habite derrière le fronton du Parc Mazon à Biarritz. J'étais dans ma voiture et j'allais partir quand un type est sorti d'une maison un peu plus loin dans la rue. C'était Jésuslin. Je te jure. Il s'est assis au volant d'une voiture. Je n'avais rien à faire, je l'ai suivi. Jusqu'à l'aéroport de Parme où il a laissé sa voiture sur une place réservée à une société de location de voitures au logo vert.

— Tu me racontes des bourres.

— Non Xanti, c'est vrai. Je me suis souvenu de sa relation avec Géraldine Arnaudin, l'architecte biarrote. Je suis revenu à Biarritz et j'ai vérifié la boîte aux lettres de la maison : « G. Arnaudin ».

— Tu déconnes, Paul ! C'était lui et tu l'as suivi ?

— Je te le dis, j'en suis sûr, je n'avais rien à faire.

— Et tu en as parlé à quelqu'un.

— Oui, à mon cousin. Je l'ai même engueulé. Comment ? Jésuslin vient visiter l'une de tes voisines et tu ne me dis rien ? Mais lui, à part son boulot, il s'en fout. Il a fait comme toi, il ne m'a pas cru.

— Sur ce coup, je te crois. Mais ne vas pas t'aviser à raconter ça partout. Tu me rends un gros service. Comment est la maison ?

— En pierre, style Années Folles avec un petit jardin devant, et des rosiers. De l'autre côté de l'avenue de la République, un peu plus loin que la maison de mon cousin.

— Je ne sais pas où il habite ton cousin.

— Tu as tort, c'est un garçon très bien qui mérite que l'on s'intéresse à lui.

— Je n'en doute pas.

— La maison de Géraldine Arnaudin est du côté droit dans le sens de la circulation, avant le tournant.

— Merci Paul, mais motus.

Il était temps de regagner ma place. Je passai sous la barrera où les trois grâces d'hier composaient encore aujourd'hui un joli podium. Je n'avais pas de fleur, je leur envoyai des baisers.

— Ne bouge pas, dis-je à Geneviève, je passe te voir dès la fin de la corrida. Il faut qu'on s'organise.

Et je retrouvai le journaliste Jean-Pierre Nera qui boudait :

— Putain, hier j'ai tout loupé ! Et toi ?

— J'ai même des photos. Et même du CRAC aujourd'hui.

— Il n'y a de la chance que pour la canaille.

— Du flair surtout !

J'adorais l'agacer.

Les portes du patio s'ouvrirent sur le ruedo. Le paseo allait commencer.

CHAPITRE V

Dimanche après-midi dimanche soir

Soleil et ombre

Apparurent au soleil bayonnais les toreros lumineux dans leurs costumes. Rafael Nadal à gauche, fruit des Hespérides et or, et Fernando Torres à droite, cobalt et or, entouraient Alberto Contador, plomb des Asturies et or. Du majeur de sa main droite, Rafael Nadal domestiqua une mèche de cheveux derrière son oreille droite, puis, toujours de la main droite, il tira sur le tissu de sa taleguilla, la culotte des toreros, juste au-dessous de sa fesse droite, dans un geste qui était familier à tout l'aficion. Il était prêt, on pouvait y aller. Il se tourna en arrière pour saluer matadors et cuadrillas, la musique attaqua « Valencia » et le paseo commença. Les combattants de l'après-midi auraient à affronter six exemplaires de l'élevage de Cebada Gago.

À Béziers, Sébastien Castillo avait remplacé Jésuslin ; à Dax, Pepito Nunez s'était substitué à César Bogota ; à Saragosse, Ernesto Bordon avait pris la place de Francisco Goya. Les organisateurs avaient sauvé leurs cartels. À Lachepaillet, les arènes étaient pleines hasta la bandera. Mais le cœur n'y était pas. Ni celui des toreros, ni celui du public. Les toros donnèrent du jeu mais l'on sentait que le duende, cet esprit qui anime les artistes de flamenco et les toreros parfois, ne soufflait pas. Malgré des faenas appliquées, les maestros ne transmettaient rien et le public était une éponge, absorbant tout sans émotion et ne restituant rien. « Bizarre mon cher cousin ? Vous avez dit bizarre ? »

Curieusement ce n'était pas ce qui se passait dans le ruedo qui avait les faveurs du public, mais la partie du callejon où avaient pris place Francisco Goya, César Bogota et leurs cuadrillas, sans oublier celle de Jésuslin de Cacique. Et j'avoue que moi aussi, je les regardais. L'assassin était peut-être là, revenu malgré lui sur les lieux de son crime. La corrida avait de moins en moins d'intérêt. Mais je me devais de la suivre avec attention pour en faire la reseña. J'étais de plus en plus distrait, le cerveau à marée haute de questions sans réponse, ressac lancinant, qui laissaient mes circonvolutions décérébrées. Quelques « Olé » fusaient, de ci, de là, mais cahin-caha. Pour chaque spectateur de cette curieuse corrida d'après meurtre, l'intérêt était ailleurs. Impalpable mais lourd. On regardait sans voir, les yeux

brouillés d'idées enchevêtrées.

Il fallait que je voie Roland pour le papier de demain, et puis Petit Poulet pour savoir ce qu'il faisait de ses toreros. Je l'avais repéré pas loin de ses protégés, et Pibale aussi, donc photo. Ce coup-ci, je n'allai pas traîner au callejon.

Dès le dernier toro accroché à l'arrastre, je filai sous la barrera de Geneviève.

— Je ne sais pas quand je pourrai te ramener. J'ai des trucs à vérifier et il me faudra traîner à Bayonne. Et puis j'ai Roland et Petit Poulet à voir impérativement, et la reseña à écrire. Il vaut mieux que tu te fasses raccompagner. Mais je sais que tu as déjà trouvé un chauffeur : grande blonde, avec de longues jambes.

— Comment, questionna Maïté, sais-tu que nous sommes venues, Laurence et moi, avec ma voiture ?

— Parce que tout à l'heure à la tonnelle tu avais tes clés à la main.

— Trop fort. Tu n'as pas un frère, me demanda-t-elle suppliante ?

— Non mais j'ai un copain psy car ça tourne à l'obsession. Maïté, sois forte, je t'embrasse bien plus profond que les deux autres qui, apparemment n'ont besoin de rien. Allez, ciao bella !

Je continuai vers la porte du patio où il me fallait absolument intercepter Seignosse avant qu'il ne rentre dans la fournaise. Ce que je parvins à faire.

— Alors ? Fis-je en montrant du menton les cuadrillas qu'attendait une populace vorace.

— Je les laisse partir, mais avec un fil à la patte : interdiction de quitter le territoire espagnol, car ils toréent tous là-bas cette semaine. La police espagnole prend le relais. Ça va être drivé depuis Madrid. Un type avec qui j'ai travaillé d'ailleurs sur un trafic de drogue.

— Ton sentiment ?

— Ce n'est pas Goya, ni un péon, ils n'ont pas eu le temps. Pour moi, c'est un proche et c'est lié au business.

— Merci, Petit Poulet. La concurrence sait que tu vas à Séville mardi ?

— Non, dit-il dans un grand sourire, je ne vois pas pourquoi je lui dirai si elle ne me le demande pas.

— Tu es la crème des poulets...

— De Bresse, oui je sais, tu me le dis toujours.

— Parce que c'est vrai, c'est tout. Je t'appelle demain.

Je m'enfonçai dans les entrailles de Lachepaillet à la recherche de

Roland. Au patio, c'était le lleno. Mon téléphone sonna. C'était Roland justement.

— Xanti, il y a trop de monde au patio, je suis à côté, devant le bureau du concierge. Je t'attends.

En effet, les fourgons des toreros de l'après-midi manœuvraient pour rejoindre l'hôtel et se changer avant de repartir pour d'autres villes et d'autres aventures. Les fourgons des toreros d'hier gavés de toreros en civil et de matériels, repartaient aussi vers d'autres arènes, d'autres toros. Seul, celui de Jésuslin, désormais sans patron et sans viatique, partait dans l'inconnu vers l'Andalousie où, avec Manolo Flamarique, l'apoderado de Jésuslin, ils verraient comment finir la saison.

Je retrouvai le directeur de *La Gazette* peu après.

— J'ai du neuf, Roland, pas étayé, donc silence encore. Seignosse ouvre la cage aux oiseaux, les laisse s'envoler c'est beau, mais sous surveillance : ça vaut un encadré de 300 signes et Pibale a une photo. Je n'ai rien à ajouter à ce que je t'ai envoyé ce matin. Tu as vu, j'avais senti pour la manif du CRAC ; nous y étions, Pibale et moi. Ça vaut 300 signes aussi, mais il y a les photos, à toi de voir. Pour la reseña, je vais faire un papier d'ambiance. Tu t'en es rendu compte, il n'y avait aucune profondeur, aucune tripe, aucune inspiration des toreros, ni aucune envie du public de s'enflammer.

— C'est exactement ça, fais un papier dans ce sens. Si les photos sont bonnes, on fait deux pages.

— Je vais tout de suite écrire la reseña dans ma bagnole et je te l'envoie tout de suite. Puis les deux encadrés sur le CRAC et les toreros libres de quitter Bayonne. Ensuite, je vais traîner dans les peñas taurines.

— D'accord Xanti, je file au journal, au moindre problème, on s'appelle.

Pour rejoindre ma voiture je passai à la tonnelle du Cercle Taurin où je savais pouvoir trouver Geneviève et ses girls. Un bécot à Geneviève, un ersatz de suçon dans le cou de Maïté (il fallait entretenir le mythe), un baiser léger aux joues de Laurence, j'étais à jour, je pouvais partir travailler.

Sous la pergola de Denys Etcheto, une joyeuse troupe s'activait autour d'un buffet. J'allai remercier et saluer le maître et la maîtresse de maison, et m'enfermai dans ma voiture. Je fis démarrer mon ordinateur. À 21 h 30, *La Gazette* était servie.

Quand je revins sous la pergola de mon hôte, les rangs étaient clairsemés, mais on parlait toujours toros et assassinat.

— Pour moi, expliquait Jean-François Lartigue, ce ne peut pas être un torero ou un péon. À la limite, un picador, un valet d'épée ou un ayuda. À moins que ce ne soit un proche ou quelqu'un connaissant les habitudes de Jésuslin en tout cas.

— Christian Daranatz a aperçu Géraldine Arnaudin au patio, puis elle a disparu, ajouta Gérard Lachique.

— Et toi, Xanti, tu en penses quoi, tu as des infos ? me demanda Denys.

— Je suis comme vous. Ce ne peut être ni un matador, ni un péon. Et on a remarqué brièvement Géraldine Arnaudin. Le commissaire laisse partir les matadors et les cuadrillas ce soir, vous le lirez dans *La Gazette du Pays Basque* demain. Et vous y verrez de belles photos aussi. Avec Emma Bouffartigue du CRAC en vedette américaine.

— Elle a mangé chaud ? s'enquit Gérard Lachique.

— Non, les bleus ont la consigne de ne pas la secouer. Mais dans la mêlée, ils l'ont pelotée sévère, et ça a dû lui faire plaisir quand même.

— C'est vrai qu'il y a de quoi, souligna Denys Etcheto.

— On dit qu'elle n'aime pas la corrida car elle est obligée de payer deux places, ajouta Jean-François Lartigue.

— Vous êtes vaches ! lâcha Marie-Claude, l'épouse de Denys Etcheto.

— À la corrida, c'est un peu normal, non ? Conclus-je. Merci, je vous laisse, à bientôt.

Je montai dans ma voiture, passai devant l'entrée proche de la tonnelle où il n'y avait plus personne. Je descendis vers la Nive et je me garai à côté du siège de l'Aviron Bayonnais. De là il m'était facile de rejoindre le Cercle Taurin, puis le Club Betisoak où je comptais bien pêcher quelques infos.

Je commençai par le Cercle Taurin, au Petit Bayonne. La tertulia touchait à sa fin, animée par Ramon Jamon. Comme je l'avais senti pendant la corrida, il n'y avait pas eu beaucoup d'émotion dans le ruedo, émotion taurine s'entend. Le contexte avait pris le pas sur le texte, malgré de beaux chapitres, mais vus à la va vite.

Dans un coin, Bérangère Salzedo et Jean-Michel Quirofan étaient en grande discussion. Ils s'interrogeaient sur le fait qu'El Greco, ayuda chez Francisco Goya, ne travaillait pas plutôt pour son cousin, le maestro de Badajoz Pablo Escobar. N'entendant rien à ces histoires de famille, je les laissai à leurs interrogations. Plus loin, Alexis Ducasse était en train d'expliquer et de mimer pourquoi Fernando Torres n'avait pas eu l'oreille que méritait sa faena, car il avait mal tué, ne s'engageant pas et enfonçant une lame basse. Il ferma le ban d'un

catégorique : « On n'est pas à Dax ici ».

Eh oui, la corrida, ce n'était pas qu'une grand-messe servie au soleil de l'après-midi. C'était aussi un rassemblement de ses servants les plus discrets, mais pas les moins savants, ni les moins passionnés, le frais venu, à l'ombre des peñas ou clubs taurins, qui sacrifient après la course, au rite de l'analyse et de l'explication.

Je quittai les lieux, traversai le pont Panecau, remontai la rue Poissonnerie et après Chai Grobis, pris à gauche la rue Gosse où les Betisoak composaient un beau troupeau, agglutinés au comptoir, sur un fond de palmas, de tacones et de guitare flamenca.

Les bouteilles de fino, ce coup de trique forgé et vinifié en raideur au soleil de l'Andalousie, bougies pâles et fraîches, éclairaient un apéro qui s'étirait en longueur mais pas en langueur, la faute à cette corrida qui s'était déroulée en demi-teinte, en clair-obscur, mi-figue mi-raisin, entre chien et loup, même si c'étaient des toros et des chevaux qui avaient foulé le sable du ruedo.

Claude Louvetier, observateur froid et clinique de cet art chaud et lumineux, s'emportait, comme souvent d'ailleurs, pour enlever son auditoire :

— Je vous répète qu'il y avait de quoi s'enflammer. Ces passes de la gauche de Nadal au 4^e, le long de la ligne de tercio. Le rythme, la puissance, la précision, tout y était. Et pourtant non. Personne n'a bougé, même pas vous ! Et ne me dites pas que vous n'avez pas vu la dernière série de Torres au 2^e ? Quand il claque la muleta au mufle du toro comme un coup-franc en pleine lucarne et qui le laisse figé. Et même Contador, quand il a cessé de toréer les mains en haut du guidon, au 3^e, et qu'il a mis le petit braquet, pour tirer son toro en souplesse, de lacets en lacets jusqu'au sommet de la faena. Personne ne l'a vu ou quoi ?

— Mais si, Claude, le rassura Titus, un grand échalas au regard clair. On a vu mais on n'a pas imprimé. On avait tous la tête à hier.

— Mais on est aujourd'hui ! Il ne fallait pas y aller à la corrida, si tu avais la tête à hier, comme tu dis !

Il était comme ça, Claude Louvetier, sans concession, clairvoyant, et indomptable. Aficionado de catégorie, avec des convictions, des visions et des fulgurances. Il savait. Et voir, et raconter, et entraîner. Et c'était pour cela qu'on l'aimait.

J'abandonnai le forum, partageant les deux avis.

— Hep, Xanti !

Zézé Hirigoyen, coiffeur malicieux de la rue Poissonnerie, wagnérien, tauromache, avironnard et pilotari, me faisait signe. Il ne

sortait pas de Polytechnique, mais de l'ordinaire, ce qui était nettement plus difficile. Voilà pourquoi il était mon ami. À ses côtés. Odile, une brune appétissante dont le beau et blond Juan Antonio Ruiz Espartaco avait illuminé la prime jeunesse et ses débuts dans l'aficion, d'où son surnom « Espartaca ». Je les retrouvai avec plaisir.

— Alors Xanti, sur la brèche ? commença Zézé.

— En plein cirage, plutôt. Je ne sais pas par quel bout commencer. J'ai des pistes, mais je ne sais pas encore les suivre. Les toreros ont eu l'autorisation de quitter Bayonne. L'œil du cyclone se déplace et ça ne va pas me faciliter la tâche.

— Si ça s'est passé juste à la sortie du ruedo, enchaîna Odile, ça ne peut pas être ceux qui étaient en piste. Un proche oui, par contre.

— C'est ce que je pense aussi. Mais j'aurai besoin de renseignements sur l'entourage des toreros, les valets d'épée, les ayudados, les affaires qu'ils font et avec qui.

— Xanti, ne cherche pas, embraya Zézé, je ne vois que Marc Larry. Il est passionné, plus du mundillo lui-même que de la corrida seule peut-être. Il sait tout et il se rend n'importe quand en Espagne. Tu n'y as pas pensé ?

— J'avoue que non, alors que c'est l'évidence même.

Marc Larry était le deus ex machina de la revue taurine hebdomadaire *Toro Grande* qu'il diffusait par abonnement. Et *Toro Grande* était une mine de renseignements, alternant reseñas et noticias, ces petites nouvelles multidirectionnelles qui font tout le suc du mundillo.

— Et puis il y a Olivier, il va être un peu plus tranquille, maintenant qu'a eu lieu la dernière corrida à Lachepaillet.

— Bon sang, mais c'est bien sûr, fis-je, imitant le commissaire Bourrel dans « Les cinq dernières minutes », j'ai du mou de veau dans la tête avec toutes ces histoires.

Nous sirotions un fino agrémenté de calamares fritos, tandis que Claude Louvetier, infatigable, continuait à décortiquer la corrida devant un auditoire subjugué et inquiet à la fois. Qu'allait-il encore lui reprocher de n'avoir pas vu ou de ne pas avoir compris ?

Yves Ugarte, mèche blanche à la Antoñete, vint nous rejoindre. Aficionado d'importance, homme de médias et de communication, il baignait dans la bayonnitude comme un fœtus dans le liquide amniotique. Il s'en nourrissait, mais il la nourrissait aussi, tant il était impliqué dans cette vie bayonnaise qui, pour lui, n'avait pas d'égal. Digne descendant des « Batsarrous », des habitués du Jockey Club de Jacques Simonet ou du Club des Clubs de Jean Danger, il incarnait

pour moi l'esprit bayonnais. Son avis m'importait donc.

Il embrassa Odile et nous salua, Zézé et moi.

— Je suppose que vous ne parlez pas rugby. Sale affaire. Pour moi ce n'est pas taurin. C'est du côté de la crise en Espagne qu'il faut chercher. Jésulin, via son épouse, était dans le business le plus varié. Du golf à l'immobilier en passant par les entreprises de service, l'hôtellerie et la restauration. Mais c'est un paysan, donc très attaché au foncier. La terre, c'est sa valeur refuge. Pas pour y élever des toros, ça il s'en fout. Non, juste pour en avoir, et si en plus il peut faire de l'argent avec ce qui pousse dessus, ou avec ce qu'il peut y construire, c'est encore mieux. Il est torero pour gagner du fric, payer une belle maison à sa mère, mettre sa famille à l'abri et être un « señor » plutôt qu'un « maestro ». Mais comme il est torero, il lui arrive d'être en affaire avec d'autres toreros. Lesquels ? Je ne suis pas assez au fait de ce nouveau volet du mundillo pour le savoir. Mais je suis sûr que ça lui aurait plu qu'on l'appelle plus tard « Don Jésulin ». D'après ce que je sais, la majorité de ses affaires étaient cornaquées par son épouse, mais il se réservait un petit jardin secret dans lequel il cultivait le mystère mais aussi le frisson. Il mettait sa famille de côté pour, seul, se faire plaisir et peur aussi, aux côtés de jolies femmes si possible. Il était dans la vie comme il était dans l'arène.

— Eh bien, mon cher Yves, tu m'ouvres des horizons que je ne vais pas manquer d'aller découvrir. Comme on dit maintenant, je vais en faire une hypothèse de travail.

J'avais un petit creux et j'avais commandé une assiette de calamares frits qui nous aidèrent à finir le fino. Il était près de minuit, je saluai la compagnie et sortis dans la nuit qui commençait à frémir. Je descendis vers la Nive que je remontai jusqu'au pont du Génie. S'avancait vers moi une silhouette familière.

— Chombier ! Chombier !

— 45 rue Poliveau !

Nous ne l'avions pas fait tout à l'beure aux arènes, alors maintenant que nous étions seuls sur le pont, nous n'allions pas nous gêner, d'autant que la nuit et la rivière amplifiaient joliment nos retrouvailles.

— Je viens du Cercle, commença-t-il. Je t'ai loupé de peu. Alors ?

— Alors rien, les flics ont laissé partir les toreros et je patine. Mais j'attaque dès demain la piste Jésulin/Arnaudin. J'espère que c'est du sûr. Ne m'enduis pas avec de l'erreur, Paul !

— Tu me connais.

— C'est justement. Tu n'en as parlé à personne, depuis tout à

l'heure.

— Je te le jure. C'est un bon tuyau. Tu viens des Betisoak ?

— Claude continue encore la tertulia, tu vas y trouver du monde. Allez, je te laisse, je rentre au sud.

— Le sud, le sud, c'est bien joli, mais ne perds pas le nord. Enfin, ce que j'en dis, c'est pour toi.

Je commençai en avoir ma claque des toros et des toreros. Une bonne bière sur la place Louis XIV me ferait le plus grand bien.

Deuxième tercio BANDERILLES

CHAPITRE VI

Lundi matin

Le brave et la belle

Je me réveillai en pleine forme et mon bain matinal me délaya le bulbe. Je parcourus la digue de Socoa, frais comme un gardon et léger comme un danseur de chez Malandin. Au retour je m'arrêtai sur le quai Ravel acheter la presse. Chez moi, je commençai par *Le Parisien*. Mon papier y était en bonne place. La une de *La Gazette du Pays Basque* demandait : « Qui a tué Jésuslin ? » au-dessus d'une photo où l'on voyait Le Boss et la femme qui avait découvert le crime, évanouie dans les bras du policier. Les pages 2 et 3 étaient consacrées à l'affaire avec des photos de Pibale : Jésuslin sortant du ruedo bayonnais, « sans doute la dernière photo de Jésuslin de Cacique vivant » annonçait la légende ; une photo d'archive de la chapelle ; Le Boss et le policier autour de la femme ; Ortuart téléphonant aux autres arènes ; Francisco Goya et Juan Pedro Perez Tabernero brandissant leur trophée au ciel ; Emma Bouffartigue banderole aux poings ; le CRAC, les taurins et les forces de l'ordre ; Seignosse et les toreros dans le callejon ; la litanie de fourgons quittant le patio de caballos. Nous n'avions pas loupé grand-chose. Mes reseñas étaient à leur place habituelle, à la fin des pages sport.

J'appelai le secrétariat de rédaction du *Parisien*. Il était preneur si j'avais vraiment du nouveau. Le téléphone sonna, c'était Roland.

— Bonjour Xanti. Nous nous sommes pas mal débrouillés sur le coup, non ?

— On peut le dire, mais je n'ai pas vu la concurrence.

— Nous sommes mieux, c'est sûr.

— Si tu le dis, Roland. Pour demain, je vais essayer de trouver des éléments qui expliquent le pourquoi de l'assassinat. Je sais quelles sonnettes tirer. Et puis je vais m'engager sur une piste dont je ne sais quasiment rien. Va-t-elle me mener quelque part ? De toute façon, s'il y a un résultat, il faudra que je passe le ballon à Seignosse, car je ne

pourrai aller au bout tout seul. Mais ça, ce sera plutôt pour demain. Et demain, Seignosse s'envole pour Séville où il a rendez-vous avec l'épouse de Jésuslin. À chaque jour suffira sa peine.

— Bon, une demi-page me paraît suffisante. Nous avons assez de photos pour illustrer la semaine entière. Bonne journée.

J'envoyai un SMS à Marc Larry le prévenant que j'aurai besoin de ses lumières au sujet de Jésuslin, de son valet d'épée, de son ayuda et de son chauffeur, ainsi que ceux de Goya et Bogota. Puis j'appelai Geneviève. Ça sonnait dans le vide. Je ne laissai pas de message.

Mon téléphone tinta. C'était un SMS de Marc Larry : « Appelle-moi vers midi ».

J'appelai Olivier Ortuart dans la foulée. Il devait être hyper speedé à son habitude, mais je tentai le coup. Il décrocha.

— Salut Olivier.

— Salut Xanti. Je sais pourquoi tu m'appelles. Je n'ai pas une seconde. Viens plutôt prendre le café chez Le Boss, je serai aux arènes à 14 h. J'ai vu *La Gazette*. Les photos de cette pauvre Bouffartigue m'ont fait beaucoup rire. Quelle horreur, cette femme. Ciao.

J'allai avoir une journée copieuse.

J'allumai mon ordinateur pour dépoussiérer la toile.

Je tapai « Jésuslin de Cacique ». Mes papiers étaient en ligne. À « Jésuslin de Cacique golf » correspondaient plusieurs entrées. Il avait racheté un golf du côté de Marbella, il y a cinq ans, en compagnie d'hommes d'affaires espagnols. Je continuai avec « Jésuslin de Cacique hôtel » et j'appris qu'il avait ouvert un hôtel en bordure de l'estuaire du Guadalquivir, une sorte de lounge écolo et chic d'où l'on pouvait visiter la région à cheval. Son associé : Arturo Fuentes, un torero de la Marisma, né à Sanlucar de Barrameda. En allant au bout des pages, je découvris qu'il était également à la tête d'une chaîne de restaurants, « Caciq's », plus particulièrement destinés aux filles et aux femmes à la recherche du light en salades et en cocktails fruités, et autres succédanés de la cuisine (?) basses calories, avec lesquels l'on pouvait se régaler sans se distendre le tour de taille. Se régaler ! Je n'y croyais pas une seconde, mais il n'y a que la foi qui sauve. Et les cohortes d'admiratrices du Petit Jésus, si elles avaient un problème avec leur foie, n'en avaient pas avec la foi qu'elles plaçaient en leur idole. Il y en avait partout des Caciq's, à Madrid, à Barcelone, à Valence, à Marbella, à Ibiza, à Séville, à Cadix. Pour cette opération, il avait mis ses casseroles au feu avec Oleg Planturov, au nom peu en adéquation avec le produit qu'il vendait, mais qui semblait être une référence pour les businessmen de la Costa Brava. Il les aimait gracieuses, les

biches aux abois, Jésuslin, il ne fallait donc pas qu'elles se gavent en attendant leur tour.

Puis je tentai le coup avec son nom de l'état civil : Jésus Baeza. Rien. Je continuai avec Arnaudin/Baeza. Bingo ! Je trouvai une SCI A&B Arnaudin/Baeza, répertoriée à Bayonne et domiciliée à Ciboure, 140 rue Sopitenia. Cette adresse me disait quelque chose. Je n'eus pas le temps d'approfondir ma trouvaille. Le téléphone sonna. C'était Geneviève.

— Bonjour, Rouletabille.

— Salut, Madame L'Oréal.

— Je viens de voir que tu m'as appelée tout à l'heure...

— Et comme tu étais en train de marcher dans la mer à Hendaye, tu ne m'as pas répondu. Je sais, tu n'es pas à la pharmacie ce matin, et tu t'aères car hier avec tes demoiselles d'honneur vous êtes allées grignoter au Casino de Biarritz tout en caressant le manche de quelques bandits. Me trompé-je ?

— Ma foi non ! Que c'est bon de savoir que l'être que l'on aime sait tout de vous car il lit dans votre vie à livre ouvert. C'est frustrant aussi, quand on ne peut pas le surprendre.

— Mais si, mais si, tu me surprends encore et tu me surprendras.

— Et toi, hier soir ?

— Tournée des Petits Ducs. Denys Etcheto, récupérer ma bagnole. Cercle Taurin et Betisoak. Où j'ai passé un bon moment avec Zézé, Odile...

— Odile ?

— Oui, Odile, « Espartaca ».

— Comme ça je vois. Tu sais, je suis Cibourienne, je marche plus au surnom qu'au nom ou au prénom.

— Il y avait Yves Ugarte aussi, qui m'a fait un topo très instructif sur Jésuslin. J'ai fini au Majestic en buvant une bière. Pour rincer le cochon et m'enlever l'odeur du toro. Il n'y avait personne d'intéressant. Que Bobby au bar, qui faisait la fermeture et qui m'a dit ne rien connaître aux toros. Ah si, il y avait une belle brune en terrasse. Style gitane, une Esméralda lisant, annotant, notant sur un petit cahier, et qui avait l'air d'être copine avec les garçons. Moi je préfère quand on est copain avec les patrons. À 1 h, j'étais à la maison. J'ai relu mes notes, et hop, dodo.

— Et aujourd'hui ?

— À midi Marc Larry de *Toro Grande* au téléphone, puis Olivier Ortuart aux arènes à 14 h. Papier pour *La Gazette* et pour *Le Parisien* si

j'ai quelque chose d'intéressant.

— Si ça te dit, ce soir Pénélope attendra Ulysse à Bordagain.

— Ça me dit forcément.

— Pas avant 20 h 30.

— Je t'embrasse. Tu sais où ?

— Oui.

Et elle raccrocha.

Il était presque midi. Je m'assis à mon bureau, sortis un bloc et un crayon. J'étais prêt à appeler Marc Larry.

— Salut, Marc.

— Tu vas bien, Xanti ?

— Ça va. Je te remercie pour ta célérité et pour m'accorder de ton temps précieux. Voilà. Pourrais-tu m'éclairer sur Jésuslin et son business hors corridas. Et sur les cuadrillas, mais plutôt les valets d'épée et les ayudas de Goya, Jésuslin et Bogota.

— Jésuslin, c'est une holding. Il s'étend partout et ne prend pas, en général, des branquignols pour associés. Sa femme veille au grain. « Baeza Limited » a des parts chez Domec, les alcools, dans une chaîne de restaurants, « Caciq's », avec Planturov, un Russe qui fait florès sur la Costa Brava et à Ibiza dans les hôtels haut de gamme. Fort des conseils et de l'appui du Russe, il s'est associé à Arturo Fuentes pour ouvrir un hôtel à l'estuaire du Guadalquivir. Fuentes étant du coin, il lui a servi à gagner du temps et à faire sauter quelques verrous administratifs. Il a aussi un golf où il est associé avec un champion andalou comme lui.

— Miguel Angel Gomez ?

— C'est ça, et ça marche bien. Il y a aussi une bonne joueuse dans le coup. Jolie, tu as deviné, Amparo quelque chose...

— Amparo Elosegui ?

— C'est ça. Mais Jésuslin a sa part d'ombre, des affaires qu'il mène seul et avec quelquefois des partenaires particuliers, pas des pointures du business. Cette partie de son activité est en quelque sorte sa danseuse, sa femme s'en accommode. Ainsi il a acheté un restaurant avec un joueur de football du Betis Séville, Juan-Ma Galindo : ça n'a pas duré un an, le temps que le footballeur, qui confondait recette et bénéfice, coule l'affaire. Même résultat avec une artiste peintre, Incarnation Duarte, pour une galerie de tableaux à Marbella. Les couleurs se sont fanées très vite. Mais ses associés ne peuvent se plaindre de lui, à chaque fois, il a passé l'éponge et a fait contre mauvaise fortune bon cœur. Et il n'a pas toujours joué le mauvais

cheval. Il a ouvert deux magasins de chaussures qui marchent très bien, à Madrid et à Barcelone, dont s'occupe une de ses anciennes fiancées, Milagro Zapatero.

— C'est sûr, avec un nom pareil. Tu en sais des choses et tu te souviens même des noms.

— J'ai relu mes archives. « Zapacique », ça s'appelle les magasins de chaussures.

— Et il se contente d'affaires en Espagne ?

— À ma connaissance oui. Ah non, j'oubliais, il a aussi des terres au Maroc où il cultive des fruits et des légumes.

— Et pour ses opérations spéciales et en solo, il se cantonne en Espagne également ?

— Celles que je connais, oui.

— Merci pour ce survol de la planète Jésuslin. Passons aux hommes maintenant.

— Diego de la Vega, le valet d'épée de Jésuslin est un type sérieux. Curieusement, c'est un « cadeau » d'Isabel dont il est le frère, une ancienne fiancée de Jésuslin. Il a fait des études universitaires et c'est plus un intendant et un DRH de la cuadrilla, qu'un mozo de espada au sens classique du terme. Il planifie toute la saison de Jésuslin et fait l'interface avec Manolo Flamarique pour ce qui est des tournées en Espagne et en France aussi bien qu'en Amérique latine. Il gère aussi tout ce que fait Jésuslin en relation avec le monde taurin hors corrida : visites au campo, tientas, relations avec les éleveurs. Pour ce qui est des finances, c'est la femme de Jésuslin qui s'y colle. Et Diego de la Vega, il ne volait pas l'argent que lui donnait Jésuslin. Ça m'étonnerait qu'il reste longtemps sans travail. C'est le seul valet d'épée qui ne se sépare jamais de son ordinateur.

Pour ce qui est de Bernardo Mudo, l'ayuda, le vrai valet d'épée, c'est lui. Il est de Cacique, et c'est un copain d'enfance de Jésuslin qui l'a sorti de son trou et lui a permis de vivre une vie dont il ne soupçonnait pas l'existence. Brut de décoffrage, solide, fidèle et reconnaissant. Jésuslin l'amenait partout avec lui, c'était un peu son garde du corps. En public, on ne pouvait pas s'approcher de Jésuslin sans avoir le feu vert de Mudo.

C'est un peu pareil pour Fernando Alonso. C'était le compagnon privilégié des années novilleros et des vaches maigres. Ensemble ils ont écumé l'Andalousie, et couru les mêmes toros et les mêmes filles. Ça crée des liens, c'est sûr. Un soir, ils ont atterri dans un asador du côté de Ronda. Ils ont demandé à manger. Puis ils ont commencé à s'occuper des serveuses. Ils faisaient une bonne association : Jésuslin

grand, élané, un petit peu señorito, Don Quichotte souriant et à l'œil allumé, pas que l'œil d'ailleurs, et Fernando petit, rapide, marrant, Sancho Pansa toujours à 19 000 tours et les mains baladeuses. Ils ont voulu impressionner les filles et ont commandé un banquet avec café, copa y puros. Quand ils ont fini par chopper les serveuses par la taille et leur ont caressé chaudement les fesses, le patron a vu rouge. D'autant que l'une des deux était sa fille. Les deux peloteurs n'avaient d'autre issue que la fuite, de toute façon, avec 3 000 pesetas à eux deux, ils étaient loin du compte. Et le patron qui hurlait à leurs basques, ameutant le village et la Guardia Civil au passage. Une vieille Jeep était devant la porte, ils ont sauté dedans et vroom, plein pot, Fernando au volant. Ils ont traversé le village en trombe, fonçant sur un policier qui leur barrait la route. Après, ça a été Bullit, la Grande évasion et la Chevauchée fantastique, vu que la Guardia Civil les avait pris en chasse. Et Fernando a semé tout le monde. Jésuslin ne l'a jamais oublié. Quand il lui a fallu un chauffeur, il est allé le chercher dans un garage de Jaen où il faisait les vidanges.

— C'est une histoire comme les aiment les filles. On m'a dit que Goya devait de l'argent à Jésuslin, une dette de jeu.

— Oui, mais Goya a fait tout ce qu'il a pu pour rembourser. Il a mis son élevage en vente, mais n'a pas encore trouvé preneur. Goya fait partie de ces toreros frappés de plein fouet par la crise et qui ont tout perdu ou presque. Tout le mundillo est au courant de cette dette qui doit avoisiner les 300 000 €.

— Passons à Goya et à sa cuadrilla justement. Joan Miro ?

— C'est un Catalan qui aime la corrida, oui, ça existe encore. Il est avec Goya depuis trois ou quatre ans. C'est un ancien footballeur, Barça, Espanyol de Barcelone et puis une jambe cassée. Adieu dribbles, petits ponts et lucarnes. Bonjour capes, mulettes et habits de lumière à nettoyer : valet d'épée. C'est un type sans histoire.

On ne peut pas en dire autant d'El Greco l'ayuda. Mariano Godoy, El Greco, parce qu'il a étudié le grec et le latin chez les Jésuites de Merida. C'est un cousin du matador Pablo Escobar et il se prévaut de cette parenté pour faire le tour des cuadrillas dans lesquelles il ne reste jamais bien longtemps. C'est un boulet pour Escobar qui n'en peut plus de ce cousin merdique. Il le fuit comme la peste et je crois qu'ils sont fâchés. Quoiqu'excellent sur le plan purement taurin, El Greco finit toujours par faire une connerie. Piquer dans la caisse, vendre des photos des maestros qu'il sert et qu'il a lui-même dédicacées, faucher du matériel, capes, épées, costumes, pour le revendre. Mille petits trafics qui font qu'il est viré à chaque fois. Mais il est bougrement sympathique et il tirerait des larmes à un Grand Inquisiteur.

Pedro de la Rosa, le chauffeur, est un ancien novillero que Goya a pris sous sa protection. Il y a quelques années, il a pris une roustre monstre à Teruel, par un novillo de Sepulveda je crois et il n'a plus jamais voulu reprendre l'épée et la muleta.

— Si un jour tu te mets à l'Histoire, Alain Decaux a du souci à se faire. Je me régale.

— C'est gentil, Xanti, mais je m'intéresse et ça me passionne. Dans ce cas, c'est facile.

— Et pour Bogota ?

— Là, c'est autre chose, il a débarqué de Colombie avec sa cuadrilla au complet. Je ne les connais pas encore assez. Mais ça m'étonnerait que péons et picadors s'éternisent sur le sol espagnol. Le syndicat des banderilleros notamment va s'occuper de leur cas pour qu'ils retournent d'où ils viennent, concurrence déloyale, va-t-il prétexter. Simon Bolivar le valet d'épée, et Emiliano Zapata l'ayuda, je n'ai pas de renseignements sur eux, pour le moment. Mais ça m'étonnerait qu'ils viennent en Europe pour faire la révolution.

Quant au chauffeur, Juan Pablo Montoya, il est de là-bas aussi, ce serait un cousin du picador Cristobal Colon.

Voilà, tu sais tout. Au moins autant que moi.

— Dis donc, ça va rudement m'aider ton exposé. Marc, je te remercie beaucoup.

— À bientôt Xanti.

— Merci encore, Marc.

Je relus mes notes, les mis en ordre. J'en aurai besoin pour mon papier de demain.

Si j'avais bien compris, pour tout ce que faisait Jésuslin, il fallait toujours chercher « La femme sous l'horizon », comme l'avait écrit Yann Queffelec : Isabel et Diego de la Vega, miss Zapatero et ses godasses, « Caciq's » et ses menus light, son épouse et son pognon, Alonso et leur jeunesse queuetarde. Miguel Angel Gomez et la joueuse. Sans oublier Géraldine Arnaudin et son fils. Sacré Jésuslin !

Il n'était pas loin de 13 h et je devais être à Bayonne à 14 h : grignotage obligatoire. De l'oignon blanc, une ventrèche de thon autour d'un cogollo, ce cœur de salade croquant et goûteux, arrosés d'huile d'olive et de vinaigre de cidre, le tout saupoudré de gros sel de Guérande. Bon, léger et rapide, ce qu'en l'occurrence il me fallait. Dans le frigo, un fond de txakoli me tendait ses petites bulles ; il cascada dans mon verre, moussant un peu.

J'écoutais la radio. Pas grand-chose sur le meurtre. Juste que les

toreros avaient été autorisés à quitter Bayonne et que l'enquête continuait.

Je déjeunai en silence que seul peuplait le craquement de la salade qu'escorta gentiment le txakoli. Et maintenant, Bayonne !

Traverser Ciboure et Saint-Jean-de-Luz à scooter fut un jeu d'enfant, coursier rapide et habile au milieu d'un trafic quasiment inexistant. Septembre au Pays basque a les avantages du plein été sans en avoir les inconvénients.

J'enquillai la Nationale 10 avec gourmandise. Guéthary et ses belles maisons au bleu marine et violacé. Bidart et sa plage de l'Ouhabia, parenthèse océanique de mon itinéraire, Biarritz La Négresse et son viaduc, l'aérodrome de Parme, Saint-Jean d'Anglet, puis le centre commercial. Rien ne freinait ma progression, easy rider et lonesome cow-boy à la fois ; au milieu du soleil et de la route, j'avançais casqué mais non masqué, car je sentais que la bonne matinée que j'avais passée grâce aux infos de Marc Larry, allait se prolonger à Lachepaillet. Olivier Ortuart, pour peu qu'il soit débarrassé de son stress quasi permanent, était un bon client aux réflexions pertinentes et bien souvent impertinentes, qui faisait dans l'acidulé, voire l'acidité. Et l'on passait toujours de bons moments en sa compagnie. Et en plus. Le Boss faisait un bon café.

CHAPITRE VII

Lundi après-midi, lundi soir

Face au toril

J'entrai dans les arènes par le portail du toro blanc et je laissai mon scooter à droite de l'entrée, à l'ombre. Je ne me cuirai les fesses à feu fort quand je repartirai. Je m'avançai, non pas jusqu'à l'autel de Dieu, mais jusqu'au bureau du Boss. C'était une petite pièce sans fenêtre, sous les gradins. Un encierro de clés en tout genre et de toutes tailles courait le long des murs couverts de photos de toros et de toreros. Des étagères supportaient des boîtes alignées remplies de trésors : douilles électriques, boulons, écrous, clous, vis, fils électriques, rallonges... Des classeurs étaient aussi de la partie. Dans un coin, sur un guéridon, la cafetière fumait, Etna minuscule et docile, embaumant la pièce. Le Boss, assis à son bureau, image rare, lisait *La Gazette du Pays Basque*, au milieu de téléphones, de talkies walkies, de clés, encore, et de quelques paperasses.

— Le Boss va bien ?

— Pas aussi bien que vous, non. Vous avez mitraillé de partout. Vous au moins, vous ne faites pas les choses à moitié, on en a pour son argent aujourd'hui.

— Il fallait marquer le coup. Ce n'est pas tous les jours qu'on assassine quelqu'un chez toi.

— Heureusement, dis donc. Quel bordel. Il a fallu que j'en ouvre et que j'en referme des portes, que je réponde à des questions et encore à des questions. Sur la chapelle surtout. Si elle est ouverte, quand, comment, jusqu'à quand, qui peut y entrer.

— Salut la compagnie !

Olivier Ortuart venait d'arriver.

Le Boss prépara trois tasses de café.

— As-tu bien dormi Olivier ?

— Pas longtemps mais vite, mais je me suis refait la cerise. J'en avais bien besoin. Samedi après la remise des Prix de la San Isidro, je suis resté avec le maire jusqu'à pas d'heure. Nous avons décidé de ne pas faire d'annonce lors de la corrida du dimanche. On n'est pas une arène de plage. Eh oui, que veux-tu, le spectacle doit continuer. Et

puis nous étions sûrs que les toreros commenceraient le paseo par un brindis au ciel. L'émotion serait là...

Et le public aussi, non ?

— Tu peux le dire, on a refusé du monde. Et puis le sketch de cette pauvre Bouffartigue nous a fait du bien.

Elle a emmerdé le monde, mais des curieux, pas des aficionados. Ceux qui étaient à la taquilla se sont décidés au dernier moment, par l'odeur alléchés. Et c'est une bonne pub pour nous. Elle n'a reçu aucun soutien des gens qu'elle a dérangés, au contraire. Elle s'est fait secouer, plus par les spectateurs potentiels qu'elle importunait, que par la police. Et c'est très bien. Profiter de l'assassinat d'un torero pour en remettre une couche, c'est honteux.

— Je peux l'écrire, ça, Olivier ?

— Ah oui et plutôt deux fois qu'une. Je peux, à la limite, comprendre leur combat. C'est dans l'air du temps, ça fait écolo. Et ils doivent s'emmerder chez eux. Tu as vu la gueule qu'ils ont tous ? Ils sont gais comme des cuites au vinaigre. Ça, ne l'écris pas. Mais venir faire l'amalgame entre la corrida et l'assassinat, c'est minable. Parce que cet assassinat n'a rien à voir avec la corrida. C'est une histoire d'argent avec la crise derrière. En Espagne, près de 40 % des spectacles taurins sont passés à la trappe. Beaucoup de toreros, qui avaient spéculé ou mis leurs œufs dans le même mauvais panier, ont quasiment tout perdu. Les jeunes qui se faisaient les dents, justement sur ces 40 %, n'ont plus d'opportunité. Les organisateurs ne prennent plus de risque et préfèrent des valeurs sûres, même vieillissantes, déjà connues du public. Et ça tombe bien : ceux qui sont mal financièrement continuent, pour mettre du beurre dans les épinards, et les organisateurs les ont pour moins cher. Mais c'est dramatique. On n'a pas besoin des militants du CRAC pour aller mal, je te le dis. Alors quand ils font une connerie, on ne va pas se plaindre. J'ai beaucoup aimé vos photos, surtout celle où Bouffartigue est par terre empêtrée dans sa banderole. Ça m'a fait beaucoup rire, j'en avais bien besoin en plus.

— Tu es donc sûr que l'assassinat de Jésuslin est lié à la crise ? Ça ne peut pas être une histoire de cul, par exemple ?

— Je ne crois pas. Et je vais te dire pourquoi. Une paire de gants de caoutchouc a disparu de l'infirmerie où personne n'a eu à intervenir. Donc, pour moi, ces gants ont servi à l'assassinat. Je ne vois pas une ex de Jésuslin ou un cocu quelconque, arriver aux arènes et utiliser ces gants dont ils ne savaient absolument pas où ils pouvaient se trouver.

— Et Géraldine Arnaudin ? On l'a vu au patio, puis on a perdu sa

trace.

— Pareil. Même du temps où ils étaient ensemble, on ne l'a jamais vu traîner au patio. En barrera oui. Comment veux-tu qu'elle sache pour les gants ? Si c'étaient des gens extérieurs au mundillo, ils seraient venus avec leur matériel. Ce ne sont pas des péons non plus. Où veux-tu qu'ils cachent les gants après ? Les habits de lumière n'ont pas de poche.

— Si ce n'est pas une histoire de cul ou si ce ne sont pas des péons, c'est qui ?

— Soit c'est un proche qui connaît bien Jésuslin et les arènes de Bayonne. Et là, tout est possible. Soit c'est quelqu'un des cuadrillas.

— Justement, qui dans les cuadrillas ?

— Les péons, c'est exclu. Les picadors aussi. Avec leur botte en ferraille ils ne peuvent pas agir rapidement. Pour moi, ce ne peut être que quelqu'un en civil.

— Il reste les valets d'épée, les ayudados et les chauffeurs.

— À la fin de la corrida, les chauffeurs sont près de leurs voitures et ils aident la cuadrilla à charger le matériel. Car s'ils ne sont pas autour du fourgon, ça se remarque, puisque le fourgon, c'est leur domaine. Possible mais difficile.

— Alors, les autres ?

— Pour ceux de Jésuslin, ça me paraît compliqué : de la Vega est trop intelligent et il a un poste comme aucun autre valet d'épée n'en a. Le vrai patron de la cuadrilla c'est lui. Il a carte blanche et protège Jésuslin de tout. Et en plus, il est très bien payé.

— À propos, comment ça fonctionne le paiement des toreros ?

— Ce n'est pas compliqué. À Bayonne nous payons les matadors par virement. Chaque matador règle ensuite les membres de sa cuadrilla et différents frais de séjour et de déplacement. Pour les subalternes français, picadors, banderilleros, mozos de espada, nous les déclarons auprès de l'Urssaf et nous les réglons par chèque.

— D'accord. Revenons aux cuadrillas.

— L'ayuda de de la Vega, c'est Mudo. C'est en quelque sorte le « frère » de Jésuslin. Il se ferait tailler en pièces pour lui : il lui doit tout. Sans Jésuslin, il retourne au fin fond de l'Andalousie cueillir des olives.

— Et chez Goya ?

— Miro est un mec bien et il fait bien son boulot. Il est apprécié de tout le monde dans le mundillo. Par contre l'autre, Mariano Godoy El Greco, c'est une autre histoire. C'est un type charmant et agréable,

mais il empile les conneries et il se fait virer de partout. Il est sympa et attirant, mais méfiez-vous, c'est un truand, comme dirait la chanson. Enfin truand ? C'est le genre de type que tu rencontres un soir en bordée et qui te fait passer une excellente soirée car il connaît les gens et les endroits qu'il faut et les gens et les endroits qu'il ne faut pas. Et puis il te dégotte une frangine à la coule pour pas cher. Mais à la fin du cirque elle te fait les poches et elle partage avec lui. Un type charmant mais en qui tu ne peux pas avoir confiance.

— Il est cousin avec Pablo Escobar, ajouta Le Boss. Ils sont tous les deux de Badajoz ou de par là. Mais Escobar ne peut pas le voir.

— Et les Colombiens ?

— Aucune idée. Ils ne sont pas là depuis assez longtemps pour être mêlés à ça. Du moins, à mon avis.

— Ils vivent un peu à part des autres, continua Le Boss. Ils ne connaissent pas le milieu ici. Mais je peux te dire qu'ils apprennent vite. Ils sont discrets et efficaces.

— Je vous remercie pour toutes ces précisions. Est-ce-que je pourrais aller au patio et à l'infirmerie pour comprendre un peu mieux cette histoire de gants ?

— Le Boss va t'accompagner, je dois partir. À bientôt Xanti.

— Merci Olivier, si quelque chose te revient, appelle-moi.

Le téléphone d'Ortuart sonna et il s'éloigna. Le Boss saisit un trousseau de clés et m'accompagna. Nous traversâmes le ruedo et je m'arrêtai un instant face au toril. « Plutôt eux que moi », pensai-je en mon for intérieur. Nous continuâmes et je me retrouvai sur les lieux du crime. La chapelle était toujours sous scellés. Le Boss m'ouvrit la porte de l'infirmerie et alluma la lumière. C'était une pièce sans fenêtre, sous les gradins et qui faisait, à gauche en sortant du ruedo, le pendant de la chapelle. Mais sa double porte grise s'ouvrait, non sur le couloir donnant du patio au ruedo, mais sur le patio lui-même.

— La boîte avec les gants y est ? demandai-je au Boss.

— Non, les flics l'ont prise. Mais elle est là d'habitude, dit-il en montrant une table roulante portant des boîtes non ouvertes de pansements et de compresses.

— Lors des corridas, il y a une poubelle dans un coin du patio ?

— Oui, même quand il n'y a pas de corrida. Elle est de l'autre côté, vers les stalles des chevaux, près de l'évier et de la prise d'eau. Mais on n'y a pas trouvé de gants. Tu penses bien que les flics ont tout de suite fouillé.

— Il y a des toilettes aussi, non ?

— Bien sûr, à côté de l'évier. Viens voir.

Je le suivis de l'autre côté du patio. Les toilettes étaient fermées à clé.

— Elles sont ouvertes pour les corridas, m'expliqua Le Boss, du matin au soir. Quand c'est terminé, je les ferme à clé.

— Tu peux les ouvrir ?

— Oui, j'ai les clés ici. Les flics ont déjà regardé. Apparemment ils n'ont rien trouvé. Regarde.

Et il m'ouvrit la porte.

Effectivement l'endroit était nickel, tout carrelé de blanc, comportant une cuvette de water sans lunette, un récipient avec une balayette et un distributeur de papier.

— Je lave à grande eau, je désinfecte aussitôt et ensuite je ferme à clé. Ces toilettes ne servent que lors des corridas ou des spectacles aux arènes.

J'entrai et tirai la chasse.

— Qu'est-ce que tu fais, s'étonna Le Boss ?

— Je ne sais pas, je cherche.

— Tu cherches quoi ?

— Les gants, pardi ! C'est ici que l'assassin s'en est débarrassé. Ni vu, ni connu. Pas de trace, au revoir et à bientôt.

— Tu as peut-être raison.

— Tout à l'égout ou fosse septique ?

— Tout-à-l'égout, c'est un quartier chic ici.

— Alors bonsoir Clara. Au suivant, nada.

Le Boss referma la porte à clé et nous reprîmes le chemin inverse jusqu'à son bureau.

— Salut Le Boss. Merci, à bientôt.

— Au revoir Xanti. Tu reviens quand tu veux.

J'enfourchai mon scooter et fouette cocher, jusqu'à Ciboure.

Je revins au sud avec facilité, le soleil dans l'œil droit et la Rhune comme GPS. Et il n'était pas 16 h quand, assis à mon bureau, je commençai à relire mes notes et à les classer. Je fis ronfler Internet, trouvai les magasins de pompes à Madrid et Barcelone, les fameux « Zapacique » et refis un tour de la planète Jésuslin. J'avais de quoi faire deux jolis papiers, l'un sur la « Baeza Limited » et l'autre en guise de survol sociologique de la vie des cuadrillas. Je n'omis rien des informations croisées de Marc Larry et Olivier Ortuart. J'en fis deux

feuilletés pour chacun, auxquels j'ajoutai un encadré sur les gants. Avec les photos il y avait de quoi faire une demi-page. À 19 h, mes papiers étaient dans la boîte de *La Gazette*. J'avais titré « Le petit monde de Jésuslin », « Qui dans les fourgons ? » et « Main d'assassin dans un gant de latex ».

Je mis de l'ordre sur mon bureau et dans ma paperasse, puis j'appelai Roland.

— Salut Roland, je viens de t'envoyer mes papiers.

— Je suis en train de les lire. Ça me va bien. J'ai les photos qu'il faut. Mais tu m'avais parlé d'une piste, non ?

— Minute papillon. Je n'ai pas encore eu le temps de vérifier. Et demain Seignosse part à Séville rencontrer l'épouse de Jésuslin. Nous n'allons pas rester secs, je te le dis !

— Je te mets en page 3. Allez Xanti, je te laisse.

— À demain Roland.

J'avais une heure devant moi avant de monter chez la Magicienne de Bordagain. Je retournai sur Internet et mis le cap sur la SCI A&B Arnaudin et Baeza.

Je la retrouvai, immatriculée à Bayonne et domiciliée au 140 de l'avenue Sopitenia à Ciboure. Décidément, cette adresse ne m'était pas inconnue. Il fallait que je demande à Geneviève. Elle éclairerait ma lanterne, c'est sûr. Créée il y a trois ans, la SCI A&B au capital initial de 300 000 €, comptait deux associés : Géraldine Arnaudin (40 %) et Jésus Baeza (60 %). La gérante en était Géraldine Arnaudin. L'objet social était vague à souhait : « opérations immobilières ». Et son capital était variable, pouvant aller de 50 000 à 5 millions d'euros.

Je pris des notes, rangeai mon bureau et pris une douche. J'étais prêt pour embarquer vers Cythère.

En haut de Bordagain, l'arbre attendait mon scooter que le chien vint humer après un aboiement las et distant : il fallait faire le métier après tout. J'envoyais mon spécial à la sonnette et je descendis vers le salon désert qu'occupait harmonieusement J.J. Cale avec « Magnolia ». C'est sur la terrasse et à la cuisine que ça se passait. La table basse était dressée devant la balancelle dont les coussins n'attendaient plus que nos corps pas encore alanguis. Une salade de gambas décortiquées et des acras de morue peuplaient des cazuelas odorantes, escorte parfaite pour un txakoli, pensai-je. Je pensai bien. Dans la cuisine, chouchou marine dans les cheveux, une de mes chemises à pans bleu ciel sur des jambes dorées et fuselées, et tongs brésiliennes, s'activait Geneviève. Objet du délice : une bouteille de Txomin Etxaniz. Je la laissai plonger le txakoli dans un seau à glace avant de poser mes

maines sur ses épaules et la faire pivoter lentement. Notre baiser arrêta le temps un instant. Aucun ne volait l'autre et pourtant c'était un baiser à la dérobee, comme si l'on nous observait ou que l'on avait autre chose à faire tout de suite. Oui, nous avions autre chose à faire : nous regarder doucement, nous remplir l'un de l'autre et sentir à nouveau que nous étions deux. Nos chamades solitaires cessaient calmement de battre, remplacées par une harmonie fracassante. Nous n'avions plus à imaginer l'autre, il était devant soi, à s'en repaître.

— Bonsoir Circé.

— Bonsoir Mercure, quelles nouvelles ?

— J'en ai un plein tombereau.

Je pris le seau à glace et nous passâmes sur la terrasse où je servis le txakoli. J'annexai un coin de balancelle et Geneviève m'annexa aussitôt, lovée contre moi dans un délicieux Anschluss.

— Alors, raconte ! commença-t-elle, avec une expression qui lui était familière quand il s'agissait pour moi de lui faire partager mes journées.

Et je lui racontai tout. Ma conversation avec Marc Larry, le café pris avec Olivier Ortuat et Le Boss et ma visite au patio de caballos et à l'infirmerie. Je n'oubliais pas la « Jésuslin story », ses femmes, ses restaurants, ses chaussures, ses hôtels, son golf, ses jardins marocains. Sa jeunesse bohème et motorisée avec Fernando Alonso. La vie de la cuadrilla et celle autour de ses affaires cornaquées par l'ex señorita Ana-Maria Verdugo, abogada diplômée de l'université de Salamanque (Derecho et Economía y Empresa), aujourd'hui madame veuve Jésuslin Baeza. Tout.

Le niveau du txakoli se faisait inversement proportionnel à l'avancée de mon récit, et c'était bien. Tandis que les gambas et les acras connaissaient une fin de vie en pente douce, avalés avec respect et emportés par un petit Niagara made in Getaria.

Geneviève m'écoutait, comme elle savait le faire, la tête au creux de mon épaule, les mains posées à plat sur mon torse. J'étais son centre, elle était ma circonférence. Le contraire marchait aussi, chouette non ?

— Voilà, tu sais tout, lui dis-je en lampant mon txakoli.

Un petit moment se passa. Un silence explicatif sans doute, pour laisser aux choses le temps de trouver leur place et leur signification.

— Dis donc, fit-elle enfin, la señorita Verdugo, appelons-là comme ça, et Don Diego, appelons-le comme ça, ils doivent pas mal être en contact, non, s'ils sont les deux à organiser la vie de Jésuslin ? Chacun doit tout savoir de l'emploi du temps de l'autre et de celui de Jésuslin.

Ça leur en laisse du temps pour s'organiser. Et s'ils lui faisaient le coup de l'arroseur arrosé au chéri de ses dames ? D'autant que si j'ai bien compris, Bernardo Mudo fait un peu office de garde du corps de Jésuslin. Il ne doit donc pas être souvent là, s'il accompagne le Petit Jésus partout. Ce qui laisse du temps et des opportunités à Don Diego pour rallier l'hacienda Verdugo et jouer de la guitare en buvant du fino sous les balcons. Pas besoin de surgir hors de la nuit et de partir à l'aventure au galop : la place est libre. Et là, il y a mobile.

Troublé j'étais, ah, ça oui ! Quelle belle piste si c'était vrai ! Mais comment savoir ? Petit Poulet bien sûr. Il partait demain à Séville rencontrer Ana-Maria Verdugo-Baeza.

Je l'appelai.

— Xanti, qu'est-ce qui se passe ?

— Petit Poulet, je suis désolé de te déranger en plein préparatifs de ton odyssée andalouse, mais Geneviève vient d'avoir une de ces fulgurances dont elle a le secret. Elle se demande si Diego de la Vega n'est pas l'amant d'Ana-Maria Verdugo épouse Baeza : ils en ont le temps et la possibilité, puisqu'ils organisent tous les deux l'emploi du temps de Jésuslin. Si oui, le mobile est peut-être tout trouvé.

— Ça peut être une piste en effet. Je vais étudier la question sur place et ouvrir l'œil. Demain je pars à 7 h 45, je rentre à 18 h 30 à Hondarribia. Appelle-moi vers 20 h.

— D'accord, mais demain lis *La Gazette* dans l'avion, tu apprendras peut-être des choses.

Et je n'étais pas au bout de mes surprises.

CHAPITRE VIII

Lundi soir et mardi matin

Le moment de la vérité

Pendant que je téléphonai à Petit Poulet, Geneviève s'était levée et avait allumé, sur la table ronde, les bougies marine et jaune encadrant un bouquet de Madame Mascotena. Le couvert était mis sur une nappe écrue à rayures marines et jaunes, évidemment. J'y posai le seau et ce qui restait du txakoli. Geneviève avait filé à la cuisine où elle avait sorti du frigo une salade de cogollos, ventrèche de thon, maïs et oignon blanc, assaisonnée d'huile d'olive, vinaigre de cidre et gros sel de Guérande.

— Je n'ai rien fait d'autre, car j'ai acheté du russe, annonça-t-elle.

Connaissant ma faiblesse pour la pâtisserie vedette de l'Oloronais Artigarède, blanche comme les plaines d'Ukraine sous la neige, et moelleuse comme une rêverie d'Oblomov dans son sempiternel divan, elle en avait acheté trop, c'était sûr.

— C'est une excellente idée et ce sera parfait, comme d'habitude. Bien que tu aies acheté un 4/6 parts alors que nous sommes deux, non ?

— Oui, mais tu adores ça et moi aussi, alors...

Alors rien, je n'avais plus qu'à me laisser faire. Châtiment qui me convenait parfaitement.

Les cogollos craquèrent à nos dents, l'oignon aussi, assouplis par les grains de maïs et le thon.

— Et hier soir, qu'avez-vous fait, tentante Trinité ? attaquai-je.

— Comme tu le sais, nous sommes allées au casino. Mais les bandits de Biarritz sont comme les autres, ils ne sont pas manchots. Nous avons perdu toutes les trois 100 €, jusqu'à ce que Laurence décide d'arrêter le massacre. Nous avons quitté les lieux sans trop de dommage, ma foi. Et Maïté a eu la bonne idée de prendre un dernier verre à Guéthary, à l'Hétéroclito bien sûr. Notre arrivée n'est pas passée inaperçue, tu penses. Trois nanas en tailleur, un peu sapées et bijoutées, avec de vraies chaussures aux pieds en plus. Au milieu des surfeurs blonds filasse en rupture de vagues et des filles en tongs et en taille basse, on nous a regardées. Nous nous sommes installées en bord

de terrasse au-dessus de la mer où il restait une table de libre...

— La nuit douce et noire bleutait l'océan sous la lune, pailletant vos chevelures claires, vous deviez être splendides !

— Nous n'étions pas mal en effet. Et le txakoli, pour la route, était au diapason. Pourtant nous n'avons pas traîné. Y en a qui auraient voulu.

— Fatales et sérieuses, le top !

— Non. Maïté et Laurence travaillaient ce matin et moi, il fallait que je me lève tôt pour faire de l'exercice. Pour qu'un type qui regarde les brunes au Majestic continue à me trouver à son goût.

— Je continue, je continue. Mais dis-moi, j'y pense maintenant. J'ai aussi découvert que Jésuslin et Géraldine Arnaudin sont actionnaires de la SCI A&B domiciliée 140 avenue Sopitenia. Ce numéro me dit quelque chose mais je ne sais pas quoi.

— C'est l'adresse des Lamazouade.

— Eh oui ! les Lamazouade. Mais...

— Monique, l'épouse de Jean, est une Arnaudin, c'est la sœur de Géraldine.

— Bon sang, mais c'est bien sûr ! fis-je à la Bourrel des « Cinq dernières minutes ». Et ça m'arrange car il faut que je fouille de ce côté-là. Quand Édouard Barrère a vu Jésuslin et Géraldine Arnaudin chez maître Etchemendy, peut-être qu'ils y étaient au sujet de cette SCI. T'a-t-il dit quand c'était ?

— Non hélas ! il a embrayé sur autre chose.

— Dommage !

Tout en conversant, nous avons envoyé la salade ad patres, humectée de txakoli dont il restait assez pour convoier le russe.

— Combien en veux-tu ? demanda-t-elle.

— Trop, répondis-je, sans honte aucune.

Geneviève découpa donc un vaste morceau qui occupa mon assiette comme les Alliés Berlin à la fin de la guerre. Il ne restait pas beaucoup de place pour manœuvrer, mais j'y parvins quand même. Le second morceau, dans la norme celui-là, connut le même sort que le premier. La magicienne n'était pas en reste qui houspillait sa part à petits coups de fourchette, comme un moineau pour un morceau de pain : avec légèreté mais résolution.

Nous nous levâmes. Geneviève pour débarrasser la table, moi pour préparer le café. Elle aussi, avait une petite cafetière à piston qui faisait rapidement du bon café.

Le ciel éteignait ses lumières, Geneviève éteignait mes mains, J.J. Cale était né pour chanter « Cajun moon », la nuit tombait bien.

Il n'y avait pas que le café qui était fumant.

— On s'arrête là ? questionna-t-elle l'œil frisé.

— S'arrêter, s'arrêter, alors que rien n'a commencé. J'ai connu des hôtes plus prévenants.

— Et une hôtesse montante ça te dirait ?

Geneviève me planta là et prit l'escalier, lentement, ondulant des fesses. Je bondis à sa suite, Sisyphe rêvant que les jolis globes qui roulaient sous mon nez n'en finissent pas de chuter pour que je puisse les remonter à pleines mains jusqu'à la fin des temps.

Je la rattrapai au milieu de l'escalier, la main chaude et le cœur tendu, enfin le cœur... et j'accompagnai manuellement son ascension.

— Ah, quand même ! fit-elle.

En haut des marches, je la basculai sur mon épaule et nous entrâmes ainsi dans la chambre où je la jetai sur le lit en criant « Madame est servie ! », tout en continuant vers la salle de bain.

— C'est plutôt Monsieur, non ? lâcha-t-elle en riant.

Rapidement débarbouillé je revins dans la chambre. Elle me remplaça dans la salle de bain et je me glissai sous le drap. Je savais que je ne perdais rien pour attendre.

Je ne perdis rien en effet. Geneviève non plus d'ailleurs.

Après une nuit forcément câline, le matin me fit quitter Bordagain et ses sortilèges sur la pointe des pieds. Petit baiser au creux des reins de Geneviève, ramassage de mes affaires à la volée, habillage rapide hors de la chambre et hop ! dehors ; scooter et descente vers l'autre vie, celle loin de Capoue et de ses délices.

Je m'arrêtai acheter la presse avant de regagner mon domicile, me laver les dents, enfiler bermuda, polo et tongs, direction Socoa, son Fort et sa digue. Ablutions marines, déambulation iodée entre ciel et mer où je pensais à Petit Poulet et à sa pérégrination ibérique. Qu'allait-il récolter de sa quête andalouse ?

De retour chez moi, douche, café, jus de fruit, puis je lus la presse. Mon travail était en bonne place en page 3 de *La Gazette*. La concurrence était moins proluxe. Tout allait donc pour le mieux.

Il fallait maintenant m'occuper de Jésuslin et de ses visites biarrottes. « Voiture de location avec un logo vert », m'avait dit Paul Chombier. Je téléphonais donc à Didier Larteguy, responsable de l'agence Europcar près de l'aéroport de Parme à Biarritz. Nous nous étions connus autour de la patinoire de La Barre à Anglet où

l'Hormadi, le club local de hockey dont il avait été dirigeant, cherchait des crosses à tout ce qui vient patiner sur sa glace.

— Salut Didier, c'est Xanti, est-ce que je te dérange ?

— Je t'ai reconnu, tu ne me déranges pas. Qu'est-ce qui t'amène ?

— Tu étais aux arènes ce week-end ?

— Non, tu sais, moi, les corridas, mais je suis au courant.

— C'est pour ça que je t'appelle.

— Pour la corrida ? Tu ferais mieux de trouver quelqu'un d'autre.

— C'est au sujet de Jésuslin de Cacique, il aurait loué une voiture chez toi avant l'été. Est-ce que je pourrais jeter un œil dans tes registres ?

— Jésuslin de Cacique a loué une voiture chez moi ?

— C'était avant l'été et il l'a sûrement loué sous son nom « Jésus Baeza ». Et peut-être que ça lui est arrivé plusieurs fois. C'est pour ça que si je pouvais le vérifier, ça m'aiderait.

— Je comprends, mais ça va être un peu compliqué. Tout est informatisé. Et nous n'avons pas de listing papier. Nous imprimons au coup par coup, si nous en avons besoin.

— Si je viens dans ton bureau avec une clé USB, tu peux me transférer les fichiers qui m'intéressent ? Il me faudrait les listings de cette année et trois ans en arrière. De toute façon, si je trouve quelque chose, il va falloir que tu fasses pareil pour la police car je vais la prévenir. Ne t'en fais pas, le flic chargé de l'enquête est un ami, il n'y aura donc pas de lézard.

— D'accord Xanti, ce n'est pas très régulier mais j'accepte. Je t'attends vers 14 h 30, nous prendrons le café.

— Merci Didier, à tout à l'heure.

Voilà une bonne chose de faite. J'appelai Roland à *La Gazette*.

— Tu vas bien Roland ?

— Salut Xanti, ça va.

— Bon j'avance. Tout d'abord, cet après-midi je vérifie une info : Jésuslin serait venu voir Geneviève Arnaudin avant l'été et pour ce faire il aurait loué une voiture. J'ai une autre info sur eux mais je ne l'ai pas complètement cernée : donc j'attends. Peut-être en saurai-je davantage cet après-midi. Ensuite, je ne pourrai joindre Petit Poulet, de retour d'Andalousie, qu'à partir de 20 h. Ça va faire short pour travailler sur ses infos, s'il en a.

— Pars sur le couple Jésuslin/Arnaudin, nous verrons bien. Je te réserve le haut de la page 3.

— D'accord Roland. Je t'appelle en fin d'après-midi.

Aux Lamazouade maintenant.

Il me fallait en savoir plus auprès d'eux sans leur donner le sentiment qu'en me livrant des informations ils trahissaient leur sœur et belle-sœur. J'appelai Jean. Geneviève m'avait donné son numéro de téléphone.

— Salut Jean, c'est Xanti Sopuerta.

— Que puis-je faire pour toi Xanti ?

— C'est au sujet de l'assassinat de Jésuslin de Cacique.

— Je ne vois pas ce que je pourrai te dire là-dessus.

— J'aimerais avoir des précisions sur la SCI A&B avant d'aller voir ta belle-sœur.

— Hou la la ! Monique est mieux placée que moi pour t'en parler. Je l'appelle.

Un « Monique ! » retentit au fond de mon mobile et j'entendis des pas se rapprocher. « C'est Xanti Sopuerta, disait Jean à son épouse, il voudrait des renseignements sur la SCI A&B ».

— Bonjour Xanti.

— Bonjour Monique. C'est au sujet de la SCI.

— Écoute, je préférerais te voir.

— Moi aussi je te l'avoue.

— Nous sommes à la maison. Tu es à Ciboure ?

— Oui.

— Si tu es libre, nous t'attendons tout de suite.

— D'accord, je suis là dans cinq minutes.

Les événements s'enchaînaient sur un bon rythme ce matin ; Larteguy et maintenant les Lamazouade.

Je pris mon carnet et mon crayon et j'enfourchai mon scooter.

Je gravis Bordagain, mais pas pour m'embarquer pour Cythère cette fois. Il s'agissait de travail, de s'immiscer dans la vie privée de copains, au sujet d'un meurtre. Il y avait plus léger comme passe-temps.

Je me garai devant le 140 avenue Sopitenia : la mer derrière la maison, la Rhune et les montagnes devant, pas mal comme pied-à-terre. J'ouvris le portail et je m'avançai vers la villa où Jean m'attendait sur la terrasse. Il me fit entrer dans un vaste séjour.

— Assieds-toi Xanti, Monique arrive.

Elle arriva en effet, joli pendant brun de sa sœur blonde. Je me levai pour la saluer.

— Veux-tu un café ? me demanda-t-elle.

— Non merci, j'en ai déjà bu un ce matin.

— Que veux-tu savoir ?

— J'ai trouvé la trace d'une SCI Arnaudin/Baeza au Tribunal de Commerce, dont le siège est à votre adresse. Voilà pourquoi je désirais vous voir avant d'écrire quelque chose.

— Nous servons uniquement de boîte à lettres et je préviens ma sœur quand il y a du courrier. Géraldine nous a demandé de lui rendre ce service car elle ne voulait pas qu'on puisse faire le rapprochement entre elle et Jésuslin au travers de la SCI, depuis la fin de leur liaison et surtout depuis le mariage de Jésuslin.

— Vous recevez beaucoup de courrier ?

— Non, pas beaucoup. En fait, ça dépend du rythme de leurs affaires, ce n'est pas régulier. La paperasse administrative constitue le plus gros du courrier. C'était plus simple de domicilier leur société ici et ça les préservait.

— Oui, jusqu'à aujourd'hui. Car tôt ou tard on va en découvrir l'existence. Je l'ai fait et la police va suivre. D'autant plus que j'ai l'idée que ta sœur et Jésuslin continuaient à se voir. Jésuslin s'est rendu au domicile de ta sœur avant l'été, je ne connais pas encore la date précise.

— Tu sais ça aussi. Tu la soupçonnes ?

— Moins que les autres. Je ne vois pas pourquoi elle aurait tué le père de son fils. À moins justement, qu'il y ait des lames de rasoir dans la soupe du côté de la SCI. Si vous savez quelque chose, ce serait bien de me le dire. Je suis en train d'être un parfait connaisseur des affaires de Jésuslin. Surtout de celles dont sa femme s'occupe. Mais la SCI, comme d'autres, le restaurant avec le footballeur ou les chaussures de la señorita Zapatero, font partie du domaine réservé de Jésuslin. C'est pour ça, si vous savez des trucs, ça me ferait gagner du temps.

— Le restaurant, le footballeur, les chaussures de la señorita Zapatero, comme tu dis, ça ne me dit rien, reprit Jean. Nous n'en savons pas plus. Sauf que Géraldine continuait à voir Jésuslin, et pas que pour les affaires. Monique, on peut le dire car ça va finir par se savoir, ajouta-t-il en se tournant vers son épouse.

— Oui, on peut le dire. Mais je suis très embêtée, crois-moi Xanti.

— Pour ce qui est des projets immobiliers, continua Jean, ils en avaient un énorme, un golf au-dessus de la route de la Corniche, rien

que ça...

— Avec Maître Etchemendy comme notaire, le coupai-je.

— On ne peut rien te cacher, Xanti ! embraya Monique.

— Tu sais, c'est un peu mon métier. Voilà ce que je vous propose. J'ai un papier à faire pour demain dans lequel je vais parler de la SCI et de sa domiciliation à Ciboure chez des « parents ». Je ne parlerai ni de Maître Etchemendy ni du projet de golf sur la Corniche. Mais je ne pourrai pas ne pas parler de la relation Géraldine/Jésulin, car elle va finir par apparaître. Donc je vais la jouer soft pour désamorcer en quelque sorte les effets à venir de la concurrence. Par contre, vous allez me donner le téléphone de Géraldine. Je vais l'appeler dans l'après-midi pour lui dire ce que je viens de vous dire. Il s'agit aussi d'être courtois, mais elle aura sans doute des choses à me dire. Je ne vais pas vous faire une crasse, ni à vous ni à elle. Je vous laisse mon numéro et vous la préviendrez de mon appel.

— Je te remercie, Xanti.

— Ce n'est rien Monique. Si l'on ne s'arrange pas entre nous, où va-t-on ?

Nous échangeâmes les numéros de téléphone.

— Allez, je te raccompagne Xanti, me dit Jean.

Nous sortîmes.

— Tu crois qu'elle a pu faire ça ? me demanda-t-il inquiet.

— Je ne le pense pas, à moins que la SCI ne soit au centre de l'affaire. Mais pour le moment je n'ai aucun élément qui le prouve. Vous étiez à la corrida samedi ?

— Oui.

— Avec Géraldine ?

— Non, avec des amis.

— Elle y était ?

— Je ne sais pas.

— Dommage.

— Je te remercie, Xanti. À bientôt.

— Merci à toi, Jean.

Je dévalai Bordagain. La lumière de septembre nimbait tout d'un halo contrasté et diffus à la fois. Les montagnes étaient proches et absentes aussi, comme un décor planté par une main artiste. C'était trop beau et c'était vrai. Je regagnai mon domicile soulagé par la tournure simple et directe qu'avait prise mon entrevue avec les

Lamazouade. Je chevauchais mon scooter au trot, avec du grain à moudre dans ma besace, et surtout en sachant comment le moudre. Il était presque midi et j'avais du taf.

Mettre mes notes à jour et préparer un repas léger. Je relus mon calepin et j'ajoutai ce que j'avais appris ce matin. Mais j'étais comme la sœur Anne, je ne voyais rien venir.

Quel intérêt pouvait avoir Géraldine Arnaudin à tuer Jésuslin ? D'autant plus qu'ils étaient sur du lourd avec ce projet de golf. À moins qu'elle ou son fils ne récupèrent la société en cas de décès de Jésuslin. Comment le savoir ? Par le Greffe du Tribunal de Commerce ou par le notaire ? J'étais totalement ignare sur le sujet. Les détails de la dévolution étaient-ils mentionnés lors de la constitution de la société ou bien faisaient-ils l'objet d'un contrat séparé ? Je n'avais pas la réponse. Le notaire ne me dirait rien. Quant au Tribunal de Commerce, je ne savais pas non plus comment ouvrir son tabernacle pour examiner les hosties du ciboire du Petit Jésus. La succession de Jésuslin s'annonçait copieuse. Tout comme l'après-midi qui m'attendait. Et aussi la soirée, car il ne fallait pas oublier Petit Poulet de retour des rivages enchanteurs du Guadalquivir. Ramènerait-il sa caravelle les flancs lestés d'une cargaison précieuse, gorgée des fragrances capiteuses flottant sur la vie privée de Jésuslin et de ses proches ? Son butin diffuserait-il tous les parfums de l'Arabie ou les senteurs musquées d'épices ayant voyagé à fond de cale ? Il me fallait attendre. Et me sustenter quelque peu.

Je choisis un cogollo de laitue agrémenté de maïs, gros sel évidemment, huile d'olive et vinaigre balsamique cette fois. Je complétais cette salade rapide et légère par un œuf frit et deux tranches de panceta abobada. Cette ventrèche au piment rouge que me débitait en fines tranches Martin Toledo, mon charcutier de Mendibil, le marché d'Irun. Pas de vin au frigo. Rien. Ni blanc, ni rosé, ni txakoli. Je m'en accommodai, je n'allais pas ouvrir une bouteille. D'autant plus que je ne savais pas où je dînerais ce soir. Avec qui, j'avais ma petite idée.

Le verre d'eau, qui accompagnait mon frugal repas, lui donnait un tour monacal qui m'était, disons-le, assez peu familier. Je m'en amusai. L'exception qui confirme la règle, sans doute.

Je m'installai en écoutant la radio. Rien sur Jésuslin. Allez, hop ! France Musique et Lionel Esparza.

J'expédiai la salade au craquant doux (le maïs), puis j'attaquai le blanc de l'œuf en même temps que la panceta. Je gardai le jaune entier et intact. Quand j'eus fini le blanc et la panceta, je glissai ma fourchette sous le jaune que je basculai dans ma bouche. Un coup de

langue et il claqua comme une bulle de chewing-gum contre tout mon palais, d'un seul coup, flux de velours à fond de gorge. C'était ma façon de manger les œufs frits.

CHAPITRE IX

Mardi après-midi et mardi soir

Parle avec elle

Pour la deuxième fois en deux jours, j'empruntai le chemin du nord. Cap sur l'aéroport de Biarritz-Anglet-Bayonne, que j'appellerai toujours, et je n'étais pas le seul, l'aérodrome de Parme. D'un scooter léger je me glissai dans ce qui n'était pas encore de la circulation. J'arrivai sans encombre à proximité de l'aérodrome où se trouvaient les bureaux d'Europcar. Je garai ma monture sur le parking et j'entrai.

— Bonjour, fis-je à une employée assise derrière un comptoir, Xanti Sopuerta, j'ai rendez-vous avec Didier Larteguy.

« Par ici Xanti », indiqua une voix au fond du couloir. Je m'exécutai et je pénétrai dans le bureau où m'attendait le patron de l'agence. Il avança vers moi, me serra la main et ferma la porte.

— Ça va, Didier ?

— Pas aussi bien que toi, dit-il en introduisant une capsule dans une petite machine à café.

— Allez, allez, tu n'as pas l'air trop malheureux.

— Assieds-toi, m'intima-t-il en me tendant une tasse de café et en compressant une nouvelle capsule.

La machine borborygma de nouveau, et il prit place derrière son bureau.

— Alors ? questionna-t-il, gourmand.

— Alors ? Il y a que l'ami Jésuslin de Cacique vient se faire tuer aux arènes de Bayonne, et qu'il a vu son ancienne maîtresse et mère de son fils un peu avant l'été. Et qu'il lui a rendu visite à bord d'une voiture de location au logo vert. Voilà ce qu'il y a. Et comme le logo d'Europcar est vert, et que le patron de l'agence Europcar est Didier Larteguy, un vieux copain, je viens aux nouvelles.

— Et tu as bien fait. J'ai rapidement compulsé les listings et j'ai trouvé un Jésus Baeza en juin, qui a loué un coupé Audi depuis notre agence de Séville. Il est arrivé un mardi et est reparti le jeudi. Je n'ai pas regardé plus loin.

— Bingo ! Ça confirme mon info. Connaissant la passion de Jésuslin

pour les voitures, il en possède une quinzaine, du 4x4 au bolide, c'est sûr qu'il préférerait conduire plutôt que se faire conduire. Voilà une nouvelle qu'elle est bonne. Je vais avoir du boulot cet après-midi. Champion du monde, Didier !

— Merci, merci. Tu me passes ta clé.

— Il me faudrait cette année et les trois années passées.

Quelques clics nourrirent la clé qu'il me rendit aussitôt.

— Ne vas pas la paumer. Si quelqu'un tombe dessus je suis mal, très mal.

— Rassure-toi Didier. Je rentre directement chez moi. Je vais vérifier les listings sans les sortir de la clé. Et quand j'ai fini j'efface tout. De toute façon, je t'appelle pour te tenir au courant. Mais garde ces listings sous la main. Si c'est comme je le pense, la police va en avoir besoin aussi. Ça fonctionne comment tes locations ? On peut louer d'ailleurs, même de l'étranger, pour une voiture ici et d'ici pour une voiture ailleurs, même à l'étranger ?

— Tu as tout compris.

— Autre chose, Didier. Tu m'as dit que Jésuslin avait loué sa voiture depuis Séville, or il n'y a pas de ligne Séville-Biarritz.

— Non, mais tu peux louer à partir de n'importe quelle agence. Vu l'horaire auquel il a pris et rendu la voiture, il devait arriver de Madrid et en repartir par la ligne directe.

— Merci, Didier. Je t'appelle dès que j'ai fini. Motus bien sûr. J'ai de l'avance sur les autres, il faut que je la garde.

Je me levai, le saluai et sortis dans la douceur royale de septembre. Gonflé à bloc je lâchai un irrintzina en franchissant le viaduc de La Négresse. Ça c'était du boulot ! Vite fait, bien fait. Didier Larteguy m'avait donné un sacré coup de pouce. La route du retour n'était pas celle de la soie, mais elle déroulait joliment ses courbes, vaporeuses et moirées. Le fronton de Bidart, l'Ouhabia et ses marches d'écume, Guéthary et son chic bleu marine. Je fredonnais « Avoir un bon copain, voilà c'qui y a d'meilleur au monde. Oui car un bon copain. C'est plus fidèle qu'une blonde ». Je n'allais pas plus loin, car il m'étonnerait fort que ma blonde à moi partage cette vision des choses, même fugace. Elle aurait tôt fait de me dire : « Eh bien ! vas-y chez ton bon copain. Arrives-y et pars-en quand tu veux. Et dors avec lui. Tu verras s'il est la meilleure chose au monde. » C'est vrai que le bon Henri Garat l'acteur-chanteur qui popularisa ce vieux tube dans le film « Les Chemins du Paradis » dans les années 30, ne devait rien connaître, ni de Bordagain, ni de sa magicienne. Même si, nimbés des mauves lumineux et des bleus laiteux qui annonçaient les roux

sublimes de l'automne, le cœur débordant d'allégresse et la clé USB gorgée de promesses, je roulais effectivement sur les chemins du Paradis.

J'arrivai à Marinela bondissant comme un frijat, l'entrechat d'une cantinière de mascarade souletine, et les neurones virevoltant comme une truite fario dans un torrent des Aldudes.

Il n'était pas encore 15 h 30 que je fichai la clé dans mon ordinateur. Ali Baba gourmand devant l'entrée de la grotte. Et Sésame s'ouvrit.

Je commençai par le mois d'août, rien. Juillet, rien. En juin, Jésus Baeza avait effectivement loué une Audi TT le 16 qu'il avait rendu le 18, il avait entendu l'appel sans doute. Il apparaissait également en avril, et février, chaque fois sur trois jours.

Je remontai les trois ans jusqu'à la création de la SCI. Jésulín venait à Biarritz quasiment tous les deux mois et pour des séjours étalés sur trois jours. Et chaque fois la location de voiture s'articulait autour des horaires du Madrid-Biarritz et du Biarritz-Madrid. Géraldine Arnaudin en faisait-elle de même dans l'autre sens ? Si elle prenait l'avion pour Séville, ce devait être fatalement à Fontarrabie. À moins qu'ils ne se voient à Madrid, ce qui serait plus propice en effet à un match retour plus discret. Il n'y avait que Petit Poulet aidé de la Casa del Polio qui pouvait me renseigner. Le nez dans les listings, je n'avais pas vu passer le temps. Il n'était pas loin de 17 h.

Je téléphonai à Didier Larteguy pour lui annoncer mes trouvailles et le remercier à nouveau.

Puis j'appelai Géraldine Arnaudin. Elle décrocha tout de suite.

— Géraldine Arnaudin ? Xanti Sopuerta. Je vous téléphone de la part des Lamazouade.

— Bonjour. Je suis au courant, Monique m'a avertie de votre appel.

— Elle vous a expliqué la situation ?

— Oui, bien sûr. Et j'apprécie le tact dont vous faites preuve et le fait que vous me contactiez avant d'écrire vos articles.

— Justement, parlons-en de mes articles. Je vais être obligé d'écrire que vous voyez Jésulín régulièrement.

— Régulièrement...

— Si, si. Pas moins de 19 fois sur trois jours à Biarritz depuis la constitution de la SCI. Et je n'ai pas vérifié plus avant.

— Comment avez-vous su ?

— La location des voitures.

— D'accord. Nous avions tout arrêté deux ans après la naissance de Pablito, mon fils. Ce n'était plus possible, c'était une star, j'avais de moins en moins de place dans sa vie et je ne voulais surtout pas être « Madame Jésuslin ». Et, surtout, je ne voulais pas partir d'ici : j'y ai mon fils, ma famille, mon métier, mes amis. Et puis il m'a proposé de constituer cette SCI avec lui. Il le faisait pour lui et moi, mais surtout pour Pablito. J'ai accepté bien sûr. Comment refuser ? On ne peut pas dire non à Jésuslin. Et puis ça a recommencé, le charme, les rires, j'ai craqué. Comme nous craquons toutes, d'ailleurs. Pablito le voyait plus souvent, ce grand écart avait ses avantages.

— Vous alliez le rejoindre à Séville ?

— Non, l'Andalousie est une chasse gardée où sa femme a des pisteurs partout. Nous nous rencontrions à Madrid. Un peu plus simple. Mais notre nouveau territoire, c'était New-York. Liberté, incognito, le rêve. Parfois nous y amenions Pablito.

— Et le golf sur la Corniche, et maître Etchemendy ?

— L'affaire est lancée. Et maintenant au point mort, mais ça continue. Je n'abandonne pas. Pour lui et pour Pablito.

— On vous a vue au patio samedi. Vous étiez à la corrida ?

— Non, mais je suis allée aux arènes après la corrida vers 20 h 30, où je n'ai pas pu rencontrer Jésuslin. J'ai pénétré au patio où il y avait beaucoup de monde et une agitation bizarre. Je devais lui remettre une proposition du notaire, mais il n'était pas au courant. Sinon il aurait chargé Bernardo de s'occuper de moi. C'est notre ange gardien, il se ferait tuer pour Jésuslin. Et il était là, mort, et moi, à côté, vivante et ignorante. Terrible. Je suis donc repartie sans savoir, sans comprendre. Ce n'est que le lendemain que j'ai appris. Horrible.

— Qu'avez-vous fait après la corrida ?

— Je suis allée récupérer mon fils chez des amis et je suis rentrée chez moi.

— Et avant ?

— J'étais seule, chez moi.

— Donc pas d'alibi.

— Non.

— Et les papiers du notaire, ils concernaient la SCI ?

— Oui, ils concernaient une disposition fiscale.

— Bon. Comme vous l'a expliqué Monique, je vais écrire mes papiers en mode soft. Je suis obligé de mentionner la reprise de votre liaison, vous le comprenez. Par contre rien sur le golf et le notaire, je parlerai de projet sur la Côte basque. Rien non plus sur New-York ni

sur le rôle de Bernardo, car il pourrait avoir des ennuis avec Ana-Maria Verdugo-Baeza, non ?

— Ça, c'est sûr. Vous avez une idée sur l'auteur du crime ?

— Non, mais pour moi c'est dû à la crise qui ravage l'Espagne. Jésuslin faisait beaucoup d'affaires et dans des domaines bien différents. S'il vous revient quelque chose, appelez-moi.

— Bien sûr. Je vous remercie.

Et elle raccrocha.

Cet entretien me laissait sur une drôle d'impression. Trop polie pour être honnête, la Géraldine. Même briffée par sa sœur, elle aurait dû être un peu sur le reculoir. Et puis, non. Rien ne l'étonne. Elle me parle de Madrid, de New-York, de Bernardo. Que voulait-elle me cacher ? Que se passait-il pour la SCI A&B, ses actionnaires et leurs héritiers, à la disparition de Jésuslin ? Je ne pourrai le savoir tout seul. Petit Poulet oui.

Je repris mes notes et les clarifiai, puis me mis à gratter. Il était 19 h quand j'envoyai à *La Gazette* un papier que j'avais titré « Parle avec elle », faisant la part belle à la relation Jésuslin/Géraldine Arnaudin.

Je rangeai ma paperasse avant d'appeler Roland Campan à *La Gazette*.

— Salut Roland.

— Salut Xanti. Je viens de lire ton papier. L'enquête piétine mais tu proposes de nouvelles pistes. Pas mal. J'ai de quoi l'illustrer avec une photo d'archive.

— On ne va pas piétiner longtemps car Seignosse va revenir de Séville avec des biscuits. Nous avons le mérite d'ouvrir un nouveau front : on maintient l'intérêt pendant que l'on tâtonne encore. J'appelle Seignosse ce soir et on aura des infos à échanger, c'est sûr. Ce sera pour le papier que j'écirai demain.

— D'accord. On s'appelle demain.

C'était au tour de Geneviève d'avoir droit à mes attentions téléphoniques.

— Salut Madame L'Oréal.

— Salut Rouletabille.

Je lui brossai rapidement le tableau de ma journée qui était loin d'être terminée car j'avais à intercepter Petit Poulet à son retour de Séville.

— La conversation avec Petit Poulet, lui dis-je, risque d'être longue

car, tu l'as vu, j'ai pas mal de choses à lui apprendre. Et comme il va être dans le même cas, ça va se passer au restau, cap à cap, en amoureux.

— Grand bien vous fasse, mes petits chéris. Ce soir je suis à Biarritz pour voir et écouter Moscato. Avec Maïté et Laurence bien sûr, nous avons décidé ça cet après-midi. Trois nanas dans un spectacle de mecs, ça risque de le faire. Et puis Maïté a envie que l'on retourne à l'Hétéroclito. Nous n'avons pas tout vu la dernière fois. Je te laisse, je dois me préparer.

— Allez, fouette cocher ! Je t'embrasse. Tu sais où ?

— Oui.

— Pas là, juste à côté.

— C'est bon aussi.

Et elle raccrocha en riant.

J'appelai Petit Poulet.

Il décrocha aussitôt.

— Como estas Polio Pequeno ?

— A gusto, señor Sopuerta.

— Je te dérange ?

— Pas du tout, j'attendais ton appel.

— Si tu avais prévu de regagner tes pénates avant le soleil couchant, comme un rond-de-cuir, c'est rappé. Tu devrais m'inviter à dîner, tu ne le regretteras pas. Nous avons des tas de trucs à nous dire.

— Je commande les chandelles ?

— Ça ne sera pas la peine. Quoique ton teint hâlé par les reflets dorés du Guadalquivir gagnerait encore à être souligné par un éclairage indirect.

— Bon, ça va. Au Brouillarta à 21 h.

— Oui chef !

À 21 h 05, je poussai la porte du Brouillarta.

— J'ai failli attendre, commença Petit Poulet, assis près des baies donnant sur la plage.

Jean, le patron du s'approcha et nous le saluâmes.

— Salut les amoureux, commença Jean, il y a de l'enquête dans l'air, non ? Vous êtes venus pour bosser, donc menu léger. Je vous propose des chipirons farcis au boudin de chez Chakola sur un lit de purée de boudin et d'oignons, puis un pavé de merlu. De ligne et d'ici, pêché ce matin au large de Capbreton.

— Je suppose que tu connais le bateau, plaisantai-je.

— Bien sûr, le Kraskabille.

— Ça nous va. Avec du rosé de l'Hérault pour mademoiselle, acquiesça Petit Poulet qui connaissait mes goûts.

— J'ai du Puech Haut.

— Je te le recommande, Jacques.

— Alors c'est fait.

Jean s'éloigna avec la commande et revint rapidement avec le rosé tintant dans un seau à glace.

— Qui commence ? demanda Petit Poulet en remplissant nos verres.

— Moi, fis-je. Jésuslin et Géraldine continuent à se rencontrer. Et quand il voit l'architecte, le Petit Jésus, il ne la laisse pas en plan. Il aigüise le crayon et il lui fait le coup de l'angle et de la bissectrice.

J'enchaînai et lui racontai les découvertes de ma journée.

Le garçon débarrassa puis revint avec le pavé de merluza rebozada, accompagné d'un riz légèrement piqué de vinaigre balsamique et enjolivé de piments délicatement frits.

Le silence accompagna nos premières bouchées.

— Tu n'as pas chômé aujourd'hui, Xanti.

— Oui mais avec un coup de pot au départ. Si Chombier ne m'avait pas raconté la visite de Jésuslin chez Géraldine Arnaudin, je suis à poil.

— Tu sais, ton appel d'hier soir au sujet de l'intuition de Geneviève pour Diego de la Vega et Ana-Maria Verdugo-Baeza, je n'ai pas arrêté d'y penser pendant tout le vol. Et j'ai bien fait. À l'aéroport de Séville, Manuel Benitez, l'officier de liaison d'Interpol, est venu me chercher. Je te l'ai dit, j'ai déjà travaillé avec lui, nous sommes donc entrés dans le vif du sujet tout de suite. Il était 10 h et nous avions rendez-vous avec Ana-Maria Verdugo-Baeza à 14 h à l'hôtel Las Casas de la Judeira en plein centre historique. Ça nous laissait de la marge. Pendant le trajet de l'aéroport San Pablo au centre de Séville, je lui ai fait part de cette hypothèse. La cuadrilla de Jésuslin est arrivée à Séville lundi matin à Torrenegra, la finca du torero à l'est de la ville. Les peones, les picadors et Bernardo Mudo sont restés là, sauf Diego de la Vega qui est retourné à Séville, chez lui où il a un appartement dans le quartier de Los Remedios. Sauf que ce n'est pas son appartement qu'il a rejoint, mais celui d'Ana-Maria Verdugo situé pas loin de son cabinet d'avocat dans la Isla de la Cartuja, près de Triana. La piste est donc sérieuse. Ta Geneviève, elle est très forte. Bien sûr Benitez m'a parlé de Goya et de

sa dette et il m'a fourni tout un topo sur les affaires de Jésuslin. Celles dont tu parles dans ton papier de ce matin. Diego de la Vega n'a rejoint son domicile que dans l'après-midi du lundi, mais il est retourné en début de soirée à l'appartement d'Ana-Maria Verdugo-Baeza qui, elle, n'a pas paru à son cabinet toute la journée du lundi. De la Vega et la señora Verdugo ont passé la nuit ensemble. Tourtereaux, ou patronne et employé préparant l'entrevue du lendemain ? Benitez penche pour tourtereaux. Mais quand l'Ana-Maria est arrivée à notre rendez-vous, c'est assise à l'arrière d'une Mercedes noire pilotée avec déférence par Diego de la Vega qui lui a ouvert la portière. Pas très joyeuse la veuve. Lunettes noires, tailleur anthracite, cheveux tirés en arrière, porte document Vuitton, l'épouse éplorée dans toute sa splendeur. Elle nous a expliqué la Baeza Limited et avait toute une série de documents pour appuyer ses dires. Elle m'a semblé plus inquiète que touchée, comme si elle avait quelque chose à cacher. Manolo Flamarique, l'apoderado de Jésuslin a rendez-vous demain avec la cuadrilla pour aviser. Mais d'ores et déjà, il est entendu que Bernardo Mudo retournera à Cacique pour s'occuper de la maman de Jésuslin et fera office d'intendant de la propriété que lui a offerte son fils. Quant à Diego de la Vega, il semble que son chemin soit tout tracé dans les pas de son ancien patron et pas loin de sa toute nouvelle patronne. Ana-Maria Verdugo veut créer une sorte de fondation à la mémoire de Jésuslin qui prendrait sous son aile les futurs toreros andalous. Et selon elle, Diego de la Vega est la personne idoine. Eh oui ! Charité bien ordonnée commence pas soi-même. Je peux te dire que Benitez est sur le coup. Il va les marquer à la culotte, les tourtereaux !

— Même si sa cravate ne m'intéresse pas, si tu pouvais me garder la primeur des informations du notaire, ce serait chouette.

— Oui Xanti, mais il faut que je voie aussi ton loueur de bagnoles et Géraldine Arnaudin. Mais tu auras la primeur, bien sûr. Que ne ferait-on pas pour un ami ?

— Qui a fait du bon boulot, surtout.

— Ouvre une officine. Tu aurais des clients.

— Demain j'attaque la version andalouse et je sème le doute avec la relation de la Vega/Verdugo. Si tu pouvais avoir confirmation pour les tourtereaux ?

Le téléphone de Petit Poulet sonna. Il parla en espagnol, puis me cligna de l'œil.

— C'était Benitez, lâcha-t-il. Les tourtereaux sont au nid.

— Bingo, criai-je. Bièrotte au Suisse et au lit !

Voilà une journée, qu'elle avait été bonne.

CHAPITRE X

Mercredi matin

Cœurs croisés

C'est gais comme des maçons italiens quand ils ont de l'amour et du vin, que Jacques Seignosse et moi arrivâmes au Suisse sur la Place Louis XIV. Nous y entrâmes par la porte donnant sur le port : nous voulions être tranquilles pour célébrer cette journée faste en découvertes.

Le bar était peu fréquenté et nous nous accoudâmes au coin le plus éloigné de la terrasse. Je commandai deux demis. Qui arrivèrent vite et moussus.

Je sentis l'élixir houblonné descendre en moi en cataractes légères, jusqu'aux ongles des pieds. Le cochon était rincé. Même si, à ce moment précis, il ne sommeillait pas trop en moi.

— Que fais-tu demain, demandai-je à Seignosse ?

— Mais nous sommes déjà demain. J'ai encore la notion des réalités du travailleur remettant l'ouvrage cent fois sur le métier.

— Oui je sais, toi tu as un vrai métier contraignant et ligoteur. J'en pleurerais presque...

— J'attaque le notaire. Il faut que j'en sache plus au sujet de la SCI avant d'aller voir Géraldine Arnaudin. Parce que si son fils est en bonne place dans la SCI ou ailleurs, en cas de disparition de Jésuslin, ça la fait entrer dans une liste de suspects déjà bien étoffée avec Goya, plus Diego de la Vega et Ana-Maria Verdugo, maintenant. Mais je n'exclus pas la piste extérieure. Benitez ne lâche pas les tourtereaux andalous et me tiendra informé heure par heure s'il le faut. Et toi ?

— Je vais écrire des papiers révélant la double inconstance, une sorte de marivaudage mais précis et argumenté, léger mais pesant quand même. Ensuite je serai un peu au point mort. Pour moi, la structure et les projets de la SCI nous apprendront des choses, mais je ne sais comment faire pour y parvenir. Ta visite au notaire va être plus qu'intéressante.

— Appelle-moi, un peu avant 13 h. J'aurai peut-être des choses à te dire.

— Je n'y manquerai pas.

— J'y vais, ma journée de fonctionnaire de police embarqué dans une enquête internationale a été longue.

— Crème de volaille, tu as bien mérité d'Interpol, du Royaume d'Espagne et de la République Française. Je te suis, moi qui ne suis qu'un franc-tireur de l'information.

Il ne releva pas. C'est vrai, il devait être fatigué Petit Poulet.

Nous sortîmes par la porte donnant sur le port. Seignosse obliqua à gauche vers le parking et moi, je pris à droite pour récupérer mon scooter. Il était minuit passé et le frais tombait doucement, dans un bleu d'encre Waterman piqueté des lumières du port et de la colline de Bordagain, plombé au sud par les montagnes, sombres et douces. J'enfilai un blouson, ajustai mon casque. Cap sur Ciboure et Marinela pour une nuit sage et calme. Je mis du temps à m'endormir, montant et démontant les échafaudages multiples étayant les théories qu'alimentaient les attelages nouvellement découverts. Enfin le sommeil me prit et me rendit au monde, reposé, frais et dispos. Il était 8 h. Jus de fruit, café, brossage de dents et parcours de la presse sur Internet, radio allumée. France Bleu Pays Basque reprenait mon papier de *La Gazette*. Il était temps d'aller voir si le Fort de Socoa était toujours à sa place.

La journée s'annonçait radieuse et la plage du fort accueillit mes ablutions.

Mouillé, salé et iodé, j'entrepris ma rectiligne déambulation sur la digue de Socoa. Sainte Barbe et ses maisons magiques faisaient un beau tapis, forcément d'orient, au soleil levant qui, dans mon dos, dardait Socoa et son port, ostensor marin scintillant comme une bagouse de Johnny Depp/Capitaine Jack Sparrow dans « Pirate des Caraïbes ». Biarritz était toujours à sa place, phrase longue et variée au-dessus de l'océan, ponctuée du phare blanc, joli point d'exclamation. J'arrivais au bout de la digue et je revins sur mes pas. À l'ouest, Hendaye et Fontarrabie attendaient le soleil au tournant pour s'éclairer un peu plus tard, quand, paresseuses, elles seraient réveillées. Et le fort verrouillait de sa masse minérale mon horizon immédiat, tout était donc pour le mieux. Tout ? Pas tout à fait. Le notaire et la SCI occupaient toutes mes pensées. Certes, Petit Poulet me mettrait au parfum, mais je préférais travailler sur mes propres pistes. Sur le chemin du retour je croisai mon copain l'architecte, une feuille de papier au bout de son bras tendu, arpentant d'un pas rapide et nerveux le boulevard Pierre-Benoît qui ceinture la baie. Installé au Pays basque, il en apprenait la langue avec constance et application et ne perdait pas une occasion d'enrichir son vocabulaire. Sourires, signes de la main et chacun continua son chemin. Ces petits repères, ces rencontres furtives, consumaient pour moi le sel de la vie et

jalonnaient mon existence de brefs clins d'œil m'ancrant encore davantage dans ce pays qui était le mien et où j'avais plaisir à utiliser tous les jalons qu'il m'offrait. Se connaître, se reconnaître, se héler, se sourire, se parler, autant de bonheurs fugaces mais sans cesse renouvelés qui faisaient que la vie était belle, surtout ici, la tête au creux de la Rhune et les pieds dans l'océan.

Douché, jus de fruité, caféiné, je pris le chemin des halles et de ses bistrots pour une autre séance de café mais pas en solo cette fois. À la terrasse du « Café crème », Peio et Xan, Askaindars purs sucre refaisaient le monde en compagnie de Jean-François, retiré d'une trépidante vie politique entre Paris et le Pays basque. Il avait choisi Ascain pour y poser son sac et s'était très vite conformé aux us et coutumes locaux : avenant et volubile il ne faisait pas tâche dans le paysage, formant avec ses deux nouveaux concitoyens un trio redoutable.

— Xanti, tu prends un café ?

Peio joignant le geste à la parole, m'invitait à les rejoindre autour de leur table haute.

— Salut la compagnie, quel est le programme aujourd'hui ? m'enquis-je auprès du trio.

— Rien de spécial, mais nous allons le faire avec application, précisa Jean-François.

— On va commencer par vérifier si les ventas sont toujours à leur place à Ibardin, précisa Peio, mais pas tout de suite. Chaque chose en son temps.

— Et toi, Xanti, où en es-tu ? continua Xan. J'ai lu tes articles ce matin.

— Eh eh ! j'ai du nouveau, mais je ne l'ai pas encore vérifié. Ce sera donc pour demain, vous le lirez dans *La Gazette*.

— Tu as trouvé l'assassin ? demanda Peio.

— Non mais j'avance. Prudemment, mais j'avance.

— Même s'il le connaissait, reprit Jean-François, il ne nous le dira pas. Les lecteurs avant tout. Pas vrai ? Moi je n'y connais rien à la corrida, mais je crois que c'est quelqu'un du milieu taurin. Il faut connaître les codes pour évoluer dans une arène pendant une corrida sans se faire remarquer.

— Jean-François, on ne peut rien te cacher, embrayai-je. Pour l'assassin je ne dirai rien car je ne sais rien, mais il est du milieu taurin, le mundillo comme on dit.

La conversation dériva sur le rugby, la pelote, les filles qui

passaient, et nous vînmes à bout de nos cafés avec facilité. La journée s'annonçait belle.

Je quittai le mini-cénacle à regret, mais j'avais du taf.

De retour chez moi j'appelai *Le Parisien*. Je tombai sur ma vieille copine.

— Kattalin, comment vas-tu ? Ici c'est septembre, ils sont presque tous partis et on est de nouveau les rois.

— Bonjour Xanti, arrête, tu me fais du mal, mais je suis contente de t'entendre. Tu avances dans ton enquête ?

— Non pas trop, mais j'ai du nouveau. Et c'est du cul. Ça risque donc d'intéresser tes lecteurs.

Je lui fis un rapide topo et elle me passa le secrétariat de rédaction. À qui les nouveaux développements extra conjugaux plurent tout de suite. Je leur vendis aussi un papier pour vendredi et un pour samedi.

Ensuite j'appelai Pibale pour qu'il prépare les photos dont *Le Parisien* aurait besoin.

J'avais une heure à tuer avant de pouvoir téléphoner à Seignosse. Je me remis dans mes notes et fis ronfler Internet. Mes hypothèses tournaient dans ma tête comme un toro dans l'arène qui cherche la sortie. Je n'avais pas d'issue à me proposer et ça commençait gravement à me râper les raisins. J'avais beau tourner et retourner la situation dans tous les sens, rien ne collait, rien n'était étayé. Comme l'après-midi insipide d'un torero produisant deux faenas moyennes devant deux toros moyens : silence et silence. Tel Davy Crockett à Alamo, je m'interrogeai dans mon for intérieur, quand mon mobile sonna. C'était la sonnerie de Geneviève. Je bondis sur l'engin qui vibronnait doucement sur mon bureau : pas question de faire attendre la magicienne de Bordagain.

— Mike Hammer ?

— Madame L'Oréal ?

— J'ai peut-être de bonnes nouvelles pour toi.

— Parle sans t'émouvoir, je suis tout ouïe.

— Ce matin en prenant le café avec mes copines de la rue Gambetta, j'ai croisé Martin Elissalde, le premier clerc de maître Etchemendy. Il était très intéressé par le meurtre de Jésuslin, par l'enquête et par tes papiers. Alors j'ai fait la charmante. Et j'ai mis mon joli pied dans sa porte, il ne peut plus la refermer. Je crois que si tu l'appelles de ma part, il ne pourra rien te refuser et se fera un plaisir de te tuyauter.

— Vous jouez donc la Mata Hari dès le matin, au café.

— Non je suis une Xanti Sopena girl et rien ne m'arrête quand je peux me mettre au service secret de Sa Majesté, rien que pour vos yeux.

— Wouah ! avec vous, c'est sûr, les diamants sont éternels.

— Et j'ai le numéro de sa ligne directe, je vous l'envoie. Qu'est-ce qu'on dit à son Octopussy ?

— Bons baisers de Ciboure.

— J'aimerais assez que vous veniez me les donner ce soir.

— Je serai là. Madame L'Oréal, mais dangereusement vôtre, comme toujours.

— Et ce sera contre le Docteur Yes que vous aurez à lutter. Mais ne craignez rien, demain ne meurt jamais.

— À tout à l'heure Money Penny. Pas avant 20 h 30 bien sûr.

— Bien sûr.

Et elle raccrocha.

Voilà une nouvelle qu'elle était bonne !

Quelques secondes après, mon mobile m'alarma : un SMS de Geneviève me donnait le numéro direct de Martin Elissalde.

Il fallait battre le fer tant qu'il est chaud et tirer les choses au clerc tant qu'il avait encore dans le nez le parfum envoûtant de la magicienne de Bordagain. Ce que je fis.

Il décrocha et je me présentai.

— Martin Elissalde bonjour. Xanti Sopena à l'appareil. Est-ce que je vous dérange ?

— Bonjour, non, non, je vous écoute.

— Geneviève, qui vous a rencontré ce matin au café, m'a fait part de votre intérêt pour l'assassinat de Jésuslin de Cacique, pour l'enquête et pour mes papiers, ce dont je vous remercie.

— Effectivement ça m'intéresse.

— D'autant plus qu'il est client de votre étude, non ?

— Vous avez ça aussi.

— Oui, je sais pas mal de choses, mais pas tout. Notamment le fonctionnement d'une SCI. Et si vous pouviez m'en expliquer les aspects techniques, ça m'aiderait beaucoup, car je vous avoue que je patine un peu.

— Je serai content de vous rendre ce service.

— Écoutez, je ne vais pas abuser de votre gentillesse et de votre temps à votre travail. Je vous propose que l'on se rencontre pour prendre un café. Aujourd'hui serait parfait pour moi. Ce matin c'était avec Geneviève, tout à l'heure ce pourrait être avec moi, ainsi la boucle sera bouclée.

— D'accord, ça me va, à 13 h 30 au Suisse, mais pas en terrasse.

— Bien sûr, je comprends, à tout à l'heure.

— À tout à l'heure.

Et il raccrocha.

En voilà un qui était ferré. Pour la pêche aussi, Geneviève avait du talent.

J'avais la très nette impression que le clerc voulait me mettre sur une piste tout en restant sur la réserve qui seyait à sa fonction. Faux-cul mais bienvenu, en l'espèce. Je n'allais pas me plaindre.

J'attendis le moment d'appeler Seignosse en relisant mes notes et en échafaudant encore et encore des assemblages qui ne tenaient pas la route. Décidément, ça ne le faisait pas !

Je m'accordai donc une légère pause pour me sustenter, il fallait bien que la bête ne meure pas. Trois fines tranches de panceta abobada firent l'affaire. Légèrement poêlées des deux côtés, elles trouvèrent un aléatoire refuge dans une demi-baguette. Lord Sandwich se restaurait ainsi pour pouvoir assouvir sans temps mort sa passion du jeu, je l'imitais, mais pour pouvoir continuer à travailler : nous n'avions pas les mêmes priorités, voilà tout.

Il était temps d'appeler Petit Poulet. Qui décrocha rapidement.

— Salut, vaillant enquêteur.

— Salut, la presse libre.

— Alors ?

— Pas grand-chose hélas. Certes le notaire m'a confirmé l'existence de la SCI, mais il m'a ouvert des portes qui l'étaient déjà.

— Et pour la succession ?

— La SCI peut continuer avec le fils qui prend la place de son père. Mais le notaire est resté un peu flou sur le coup, secret professionnel et tout le cirque. Il m'a pris un peu de haut et je n'aime pas ça. L'un de mes enquêteurs est en train d'apprendre tout ce que l'on doit savoir sur les SCI. Dès qu'il m'aura fait son topo, j'irai revoir le notaire avec toutes les bonnes questions, et là, il faudra qu'il y passe à la moulinette.

— Je te fais confiance. Petit Poulet. Ces nouvelles dispositions font

donc entrer Géraldine Arnaudin dans la liste des suspects.

— On n'avait pas besoin de ça. Je l'ai quand même un peu coincé, le notaire, en lui parlant de la proposition fiscale que Géraldine Arnaudin devait transmettre à Jésulín. Il a été plus que surpris et a été obligé de m'en parler. Un choix à effectuer : impôt sur les sociétés ou IRPP ? Rien d'important finalement, car avec la mort de Jésulín, la donne est changée. « Au plaisir de vous revoir », m'a-t-il dit connement quand nous nous sommes quittés. Je n'ai pas pu résister et je lui ai répondu : « Au plaisir, je ne sais pas, mais ce qui est sûr, c'est que je vais faire comme le général Mac Arthur, je reviendrai ». Et je l'ai laissé en plan. Ah ! je ne te l'ai pas dit, mais avant de me rendre chez le notaire, je suis allé voir ton copain d'Europcar. Un type charmant et efficace. Il m'a ouvert ses fichiers avec plaisir et célérité, et son café était bon. Fort de ton expérience, je m'étais muni d'une clé USB, mais il avait déjà imprimé les listings qui m'intéressaient. Tu l'avais averti que j'en aurai besoin, alors il a tout préparé. Le prestige de l'autorité sans doute.

— Un bon copain qui l'avait briffé, plutôt.

— Bon, je vais te laisser, je déjeune avec mon équipe pour faire le point. Ensuite j'attaque la famille Lamazouade/ Arnaudin. Celui qui a du nouveau appelle l'autre.

— C'est ça. J'aimerais être là quand tu vas revoir maître Etchemendy.

— Je vais le soigner celui-là. Salut, électron libre.

— Salut, représentant de l'autorité.

J'avais juste le temps de traverser le pont pour rejoindre la place Louis XIV.

Je garai mon scooter sur le parking jouxtant le port et j'entrai au Suisse par la porte de derrière. La salle était calme, le bar quasiment déserté. À ma droite, seul dans le coin de la salle, un homme d'une cinquantaine d'années attendait. Il me fit un petit signe. Martin Elissalde assurément. Je m'assis auprès de lui. Présentations, poignées de main. Je commandai deux cafés. Le décor était en place.

— Quelqu'un qui s'intéresse à l'enquête et à mes papiers, je suis ravi de vous rencontrer, commençai-je. Et en plus, vous tombez à pic, car j'aurais bien besoin d'un petit cours sur les sociétés civiles immobilières. Quand Geneviève m'a parlé de vous ce matin, elle m'a tout de suite dit que vous seriez l'homme idoine. Apparemment, elle ne s'est pas trompée. Car je patine. Pour moi, l'assassin est du mundillo, c'est sûr. Mais c'est la crise qui frappe l'Espagne qui est la cause de l'assassinat. Et la SCI A&B peut jouer un rôle là-dedans.

Lequel ? Je n'en sais rien. Comment ça fonctionne, s'il y a des associés, le capital, la succession... Bref tout.

— Bon, je vais essayer de faire simple. La SCI A&B est à capital variable, ce qui lui permet de bénéficier de frais de succession à 5 %. De plus, on peut choisir le régime fiscal : IRPP ou IS...

— Impôt sur les sociétés ?

— C'est ça. Ce qui est intéressant c'est qu'on peut modifier le capital sans modifier les statuts. On peut remanier les parts des associés ou en évincer certains sans effectuer de formalités ni aucune déclaration. Pour une variation du capital, un procès-verbal du gérant suffit. Les nouveaux associés peuvent donc rester anonymes car ils n'apparaissent pas dans les statuts où ne figurent que les associés fondateurs. Dans notre cas. Madame Arnaudin et Jésus Baeza. Cependant, tous les associés doivent être connus des services fiscaux. De plus, un mineur peut être associé.

— Le fils de Jésuslin est-il associé ?

— Pas à ma connaissance. À l'étude nous ne connaissons que les associés fondateurs.

— Votre étude s'occupe-t-elle de la succession de Jésuslin ?

— Non, c'est un notaire de Séville qui en a la charge, mais j'ignore son nom. Par contre, nous avons pris des dispositions pour la succession de Madame Arnaudin.

— Si je veux en savoir plus sur cette SCI, ce n'est donc pas chez vous que je vais trouver quelque chose. Ce que les services fiscaux peuvent m'aider à faire.

— Voilà. Je ne peux vous en dire plus. Notre conversation devra rester confidentielle ; si à l'étude on l'apprenait, ce ne serait pas bon pour moi.

— Je comprends tout à fait. D'ailleurs, vous ne m'avez rien dit, vous m'avez fait gagner du temps, c'est tout. Mais je vous remercie pour les tuyaux, surtout concernant les associés et les services fiscaux.

— C'est gentil, je dois y aller maintenant.

— À bientôt. Vous m'avez bien aidé à faire avancer mon enquête. Geneviève avait raison.

— Au revoir.

Il se leva et quitta le Suisse par la porte donnant sur le Port.

Je jetai un coup d'œil autour de moi. Pas de connaissances, garçons affairés, patron absent : ma rencontre avec Martin Elissalde n'avait pas eu lieu.

Je réglai et disparus moi aussi vers le port.

CHAPITRE XI

Mercredi après-midi et mercredi soir

Près des remparts de Séville

Il me fallait donc mettre un pied, et un œil, dans les déclarations fiscales pour connaître tout de la SCI A&B. À quelle porte sonner ? Je ne voyais qu'une solution : Christine Darrieumerlou, la patronne de la Trésorerie de Saint-Jean-de-Luz. Elle m'avait aidé à effacer une pénalité de retard due à mon ignorance autant qu'à ma légèreté, et nous avions sympathisé. Depuis, j'avais son numéro direct et la perception n'était plus pour moi le repaire de Torquemada, mais une administration avec qui l'on pouvait discuter, si l'on avait des biscuits. Et les conseils du Trésorier-payeur, c'était son titre, étaient toujours avisés. Tout en réfléchissant au problème j'étais arrivé chez moi, d'où je me dépêchais de l'appeler.

— Christine Darrieumerlou, à qui ai-je l'honneur ?

— Bonjour, Xanti Sopuerta à l'appareil, comment allez-vous ?

— Fort bien et vous, toujours sur la brèche ?

— Oui, plus que jamais.

— J'ai vu ça en effet. Vos articles m'amuse beaucoup et l'on y apprend des tas de choses.

— C'est le but de la manœuvre, et pour que ça puisse continuer, j'aurai besoins de vos lumières.

— Dans l'assassinat du torero ? Vous savez, je n'y connais rien.

— En corrida peut-être, mais question impôt vous pouvez beaucoup m'apprendre.

— C'est mon domaine en effet.

— Voilà ce qui m'amène. Jésuslin de Cacique et la mère de son fils Pablito, ont créé une SCI dénommée A&B, et au capital variable. Il n'y a qu'eux qui apparaissent dans les statuts. Mais je viens d'apprendre que s'il y a d'autres associés, ceux-ci sont obligatoirement déclarés au fisc. C'est pour cela que j'ai besoin de vous pour me guider car je ne sais pas où aller pour commencer mes recherches.

— Vous en savez plus sur cette société ?

— La SCI A&B a été créé il y a trois ou quatre ans. Elle est inscrite

au Tribunal de Commerce et des Sociétés de Bayonne. Les associés sont Géraldine Arnaudin et Jésus Baeza, le vrai nom de Jésuslin de Cacique. Son siège est chez Jean et Monique Lamazouade, Monique est la sœur de Géraldine, au 140 avenue Sopitenia à Ciboure.

— Alors ça ne va pas être très compliqué. Appelez-moi demain vers 11 h 30.

— Je vous remercie beaucoup.

— Vous me remercieriez demain si j'ai quelque chose d'intéressant pour vous. Allez, je vous laisse. Bonne journée.

— À vous aussi, à demain.

J'aimais les affaires rondement menées. Et Christine Darrieumerlou, si elle était charmante, ne rigolait pas au boulot. Elle était rapide et efficace. Tout allait donc pour le mieux.

J'appelai Roland à *La Gazette* pour lui faire part de mes découvertes.

— Xanti, comment vas-tu ?

— Fort bien. Et j'ai des infos. Diego de la Vega est l'amant d'Ana-Maria Verdugo. Seignosse l'a fait vérifier par Benitez son alter ego ibérique. Et j'aurai peut-être du nouveau sur la SCI. S'il y a d'autres associés, le fisc est au courant. J'ai donc mis ma copine de la perception sur le coup. J'en saurai plus demain.

— C'est excellent tout ça. Mais pour le mobile ?

— Géraldine est sur la liste car le crime lui profite, à elle et à son fils. Mais ça ne fait qu'un suspect de plus, avec les amants de Séville et Goya. Il y en a des mobiles, et du monde aux premières loges. Mais je suis dans le flou. Seignosse aussi d'ailleurs.

— Le nouveau duo Diego/Ana-Maria va nous sauver le papier de demain.

— Je vais l'écrire très « *Point de vue* » ou « *Jour de France* », d'Espagne plutôt. Du peuple, mais comme les chipirons, à l'encre. Un peu de sauce noire ne peut pas faire de mal. Et ça rappellera la couleur des toros. *Le Parisien* est preneur.

— Je te fais confiance.

— Je m'y mets tout de suite. Une photo de Diego de la Vega, la nouvelle étoile de l'affaire, serait la bienvenue. Pibale en a. Vois avec lui, car il va fournir *Le Parisien*.

— Je m'en occupe. À plus tard.

Je n'avais plus qu'à me mettre au boulot.

Ce que je fis avec gourmandise. Je m'appliquai à faire dorer le

Guadalquivir, au milieu de Séville et de mon papier, où la Giralda se la jouait lumière ; en bas, à Triana, entre la comtesse et Susanna, l'ombre se glissait, plus ou moins propice. Et Almaviva et Figaro, complices et pourtant rivaux, n'étaient pas à la noce. Et l'on se retrouvait là, au soleil, en plein bournier de Séville où l'on était loin de se barber. Un soupçon de Beaumarchais, un zeste de Mozart, une lichette de Marivaux aussi, car cette double inconstance participait d'un chassé-croisé jubilatoire mais peut-être mortel.

Comme je n'avais rien de nouveau sur la SCI, je m'abstins de m'étendre sur mes dernières trouvailles ; il ne fallait pas alerter la concurrence : demain serait un autre jour. Peut-être béni des dieux, si le fisc ouvrant ses grimoires, j'y découvrais de quoi alimenter la chronique. Je privilégiâi donc le côté sombrero et mantilles, l'Andalousie torride, les femmes « ardentes iiii » comme le chantait Mariano. Ce n'était pas Mexico, mais plus rien ne me freinait, je partais au galop. Diego et Ana-Maria dansaient-ils en ce moment un tendre boléro ? Nous ne le savions pas, mais je le suggérai. Que se passait-il près des remparts de Séville ? Qui prédominait ? Carmen et la fleur qu'elle avait jetée, ou Don José et sa navaja ? Ce qui faisait la différence, c'est qu'ici, c'était Escamillo qui avait trinqué. Mais en la matière ma religion n'étant pas faite, je ne me risquais pas à parier, même deux cuartos. Il n'y avait d'ailleurs ni éventails pour s'éventer, ni oranges pour grignoter, en attendant le dénouement, même si j'aurais aimé connaître le programme avec les détails.

Cascadant de Mozart à Mariano en passant par Bizet, et butinant de Marivaux à Mérimée sans oublier Beaumarchais, j'étais arrivé à la fin de mon papier que je titrais « L'arroseur arrosé ». Il ne me restait plus qu'à écrire celui du *Parisien*. Ce que je fis avec autant de délectation. Je l'écrivis plus géographique, plus agence de voyage, il fallait accrocher un lectorat à peau pâle et aux envies de soleil et de proche exotisme. Ce papier-là sentait davantage le cocktail les pieds dans le sable, mais tout y était aussi. Je titrai « Cœurs croisés ».

Et c'est en équipiers de l'information que mes deux papiers prirent le chemin des rédactions basque et parisienne, sur la grand-route d'Internet : en patrouille comme dans le feuilleton CHiPs, Ray Ban aux yeux, casques dorés et Harley-Davidson rutilantes, les policiers Jon Baker et Poncherello n'auraient pas fait mieux sur les highways californiennes.

J'appelai Roland.

— Xanti, je t'écoute.

— C'est fait Roland. Chose promise chose due. Je viens de t'envoyer mon papier.

— Ça me va, je suis en train de le lire. Et tu connais la musique en plus...

— Et le livret aussi. Je me suis fait plaisir. Mais c'est bien dans l'esprit, non ? Meurtre, amour et Guadalquivir. On ne fouine plus, on fait le paseo dans les Jardins de l'Alcazar. Il sera bien temps de se remettre dans le dur demain.

— Tu as raison Xanti. Je te laisse, ça continue ici.

J'appelai *Le Parisien*. Kattalin était encore à la rédaction.

— Kattalin, tu travailles trop. Heureusement qu'il y a les Basques pour faire tourner les journaux de la capitale. J'espère que tu gagnes beaucoup d'argent.

— J'aimerais, tu peux me croire. C'est très amusant ton papier. On ne s'ennuie pas à Séville. Au Pays basque non plus, d'ailleurs.

— Je pense que demain j'aurai d'autres infos, plus crime et moins cul, si tu vois ce que je veux dire.

— Je ne vois pas bien mais je te fais confiance. Le journal aussi te fait confiance car il attend tes papiers pour vendredi et samedi.

— Eh bien, vous les aurez ! Pibale doit vous envoyer les photos.

— Nous avons déjà celle de demain.

— Impeccable, tout roule. Je t'embrasse Kattalin. À très bientôt.

— Je suis là jusqu'à dimanche. Mais après, repos. À bientôt Xanti.

Et elle raccrocha.

Malgré mes deux papiers, je n'étais pas plus avancé. Rien, pas la moindre piste sérieuse. J'en étais réduit aux conjectures. J'avais beaucoup de cartes en main, mais pas d'atout. Et je n'aimais pas jouer dans ces conditions. Il n'était pas loin de 19 h et mon cerveau me la jouait chamallow. Où que j'aie dans mes réflexions, le chemin était mou, sirupeux, malaisé. Cette enquête commençait à me gonfler sévère. Mauvaise humeur, mauvaise conscience, mauvais pressentiment, mon escorte avait sale gueule. Mon mobile sonnait joliment. C'était Geneviève.

— Alors Rouletabille, ça gaze ?

— Pas du tout. Je n'avance pas.

— Et mon admirateur ?

— Tu l'as ensorcelé. J'ai bu le café avec lui tout à l'heure. C'est déjà ça.

— Hou la la ! Tu n'as plus d'essence dans le moteur, toi. Tu aurais besoin d'un bon arrêt au stand. Madame Mascotena est encore à la maison. Je l'appelle. Ne fais rien. Jane de tout s'occupe. Tarzan peut

aller faire un tour au point d'eau pour retrouver sa tribu. Jane l'attend à 20 h 30.

— Tarzan apprécie.

Ça me laissait le temps d'aller traîner place Louis XIV. Geneviève me connaissait par cœur. D'abord me détendre l'esprit à petits coups de houblon en mâle compagnie avec sujets et attitudes machos au programme pour se mettre la tête au bain-marie, et puis ensuite embarquement pour Cythère avec rééquilibrage du métabolisme et irrigation des circonvolutions, toutes les circonvolutions. Je ne pouvais que souscrire à cette thérapie, surtout quand le praticien avait à sa disposition les techniques les plus variées, pouvant aller du régal des papilles à la dilatation des pupilles pour cause d'overdose de stupéfiantes applications en tout genre.

J'enfourchai mon scooter, traversant le pont sourire aux dents. « Majestic nous voilà », aurais-je pu crier avant de me garer à côté du port. J'abordai la place Louis XIV d'un esprit qui allait en s'allégeant, mais pas comme un produit vanté en tête de gondole dans la grande distribution. J'en étais plutôt à la bulle rémoise qui commençait à me faire friser le cortex.

Il y avait du monde autour du kiosque. Et les terrasses affichaient un taux de remplissage pouvant satisfaire et les comptables et l'Office de Tourisme. Je me dirigeai vers le coin gauche de la terrasse du Majestic où une table haute constituait la bouée qui voyait s'amarrer notre bande de vieux copains rigolards, quelle que soit la marée. Robert de Socoa, Etché, Arnaud, Clément, Beñat, c'était un peu tôt pour Christian, étaient là, fidèles au poste. Ils agrandirent le cercle pour me faire une place. En guise de bock, ce fut un rosé-glacé : je prenais le train en marche, adopté, je m'adaptais. Les rillettes et les cornichons de Georges allaient bien avec.

La conversation tournait autour d'une grande blonde attablée un peu plus loin, et si les réflexions n'élevaient pas le débat, elles avaient le mérite de faire consensus : la fille était magnifique et nos fantasmes à peu près semblables. Comme la donzelle était une belle plante et que nous procédions à une étude in vivo, de la tête aux pieds, cela prit un peu de temps et nous obligea à une autre quille de rosé. Pourquoi pas après tout. Et cela présentait également pour moi l'avantage de ne pas aborder le sujet Jésuslin pour lequel j'étais sec et qui justement ne me prenait plus la tête. La fille finit par se lever et quitta la terrasse sous nos « Ah, que oui ! », « Je te le disais », « Encore mieux debout qu'assise ! », « Trop grande pour toi », et autres finesses dont nous les hommes avons l'imbécile exclusivité en pareils cas. Etché commanda une autre bouteille et je m'apprêtai à abandonner la chambrée en plein air. Christian venait d'arriver et je lui cédai volontiers la place.

L'équipe jouait donc toujours au complet.

En retrouvant mon scooter je revis la belle fille blonde sur le port, dans les bras d'un splendide type, blond lui aussi, et à qui elle roulait un patin, d'enfer évidemment. Le blond, les mains dans les poches de derrière du jean de la blonde, étudiait la géographie de deux globes, qui, s'ils n'étaient pas terrestres, auraient pu faire les délices de n'importe quel géographe. Ce n'était vraiment pas la peine qu'on s'énerve. Pourtant, je me surpris à rêver. Mais ça ne dura pas. Moi aussi j'en avais une, de blonde. Et qui savait cuisiner en plus. Il était temps de gravir la colline enchantée.

Je me garai sous l'arbre et le chien vint mollement renifler les pneus avant d'aboyer désabusé, mais en sourdine. Peut-être en avait-il marre de ce rôle étrange de chien de garde qu'on lui avait attribué, lui qui se gardait de tout en jetant un œil morne sur la vie qui l'entourait. Après tout, même les chiens pouvaient être sujets aux dépressions.

J'envoyai mon spécial à la sonnette et j'entraï.

Une douce odeur de fleurs et d'herbes séchées, de fruits aussi, palpita à mes narines. En descendant les escaliers je remarquai qu'il y avait des fleurs partout : Madame Mascotena avait truffé la maison de ces bouquets épatants qu'elle confectionnait avec une sûreté et une variété toutes japonaises. Personne dans le séjour, personne dans la cuisine, table mise dehors. Où était donc Circé ?

— Xanti, descends !

J'obtempérai et rejoignis la piscine. Geneviève m'y attendait, dans l'eau, accoudée aux pierres encore chaudes. Je m'approchai. Elle était nue.

— Allez, viens, je t'attends.

Pas si surpris que ça, je me déshabillai promptement et je plongeai. Il ne fallait pas faire sortir Vénus de l'onde. Quelques brasses et je la rejoignis. Radieuse, le dos et les bras calés sur le bord de la piscine, elle m'attendait en effet, les seins flottant au gré du clapot. Charmant. Nos retrouvailles furent humides et chaudes. Enfin, j'étais apaisé et détendu.

Épongés dans nos peignoirs immaculés, nous suçotâmes le txakoli avec application, picorant la salade de gambas de concert, piquant les acras de morue avec précision. Ce n'est qu'après cette lente et gourmande mise en route que Geneviève, me sentant a gusto, attaqua doucement avec son invariable « Alors, raconte ».

Et je lui racontai tout. Son admirateur d'abord et sa bonne volonté à m'ouvrir, un peu, les tiroirs de l'étude. Puis je revins sur le nouveau duo vedette de l'enquête, Ana-Maria Verdugo et Diego de la Vega. Je

louai ensuite son intuition et sa prise en compte par Seignosse, relayée par Manuel Benitez de la Maison Poulaga espagnole. Ce chemin de traverse emprunté par l'enquête nous ouvrait des horizons inconnus, mais qu'elle avait devinés. Une fois de plus, la magicienne de Bordagain avait bien mérité de la patrie. Une patrie qui se résumait, pour l'instant, à Petit Poulet et à moi, mais qui ne demandait, du moins l'espérai-je, qu'à accroître sa superficie. Je n'omis rien non plus, de ma conversation avec Christine Darrieumerlou et de l'espoir que suscitaient ses investigations. Il fallait bien qu'à un moment ou à un autre, les digues cèdent.

Geneviève m'écoutait, attentive et attentionnée, avançant les cazuelas, réapprovisionnant mon verre. Elle savait qu'il me fallait y aller doucement jusqu'au point mort, là où je pourrai faire une pause avant d'enclencher une autre vitesse. Elle me laissa donc parler sans m'interrompre. Et puis elle annonça :

— Cogollos de lechuga avec anchoas de Santoña et maïs, confit de porc et patates persillées, salade de fruits, café et bon plaisir.

— Ça ne peut que m'aller, tu connais tous les défauts de ma cuirasse.

— Elle n'a pas que des défauts ta cuirasse, tu sais.

Elle se pencha sur moi et me posa un bécot au txakoli sur les lèvres. pétillant et fruité, comme elle. C'était le signal. Nous nous levâmes et barda sous le bras, rejoignîmes la maison. J'abandonnai mes fringues au bas de l'escalier et Geneviève dans la cuisine où je revins pour lui prêter main-forte. Enfournés par Geneviève, le confit et les patates, qui n'avaient plus besoin que d'un léger réchauffage, ronronnaient doucement pendant que je sortis la salade du réfrigérateur pour l'assaisonner d'huile d'olive, de vinaigre de cidre et de gros sel. Nous étions prêts. La table sur la terrasse, clignotait de deux lumignons vert et rouge, bien évidemment assortis à la nappe. La nuit tiède s'avancait à petits pas légers. Le txakoli glissait lui aussi doucement, de conserve avec la salade qui voguait docile vers une fin inéluctable. Geneviève se leva pour aller chercher le confit et sa gouteuse escorte. À la façon dont les patates étaient coupées, je reconnus la main, ou plutôt le couteau, de Madame Mascotena.

— Je soupçonne Géraldine Arnaudin de ne pas tout dire, commença Geneviève. Son attitude ne cadre pas avec ce qu'on aurait pu attendre d'une femme qui vient de perdre le père de son enfant, redevenu son amant qui plus est. Elle aurait dû être un peu plus secouée que ça. Pour moi, elle cache quelque chose qui pourrait changer la donne. Et elle s'est forgée une contenance en attendant ton appel. Il faudrait que tu demandes à Petit Poulet qui l'a rencontrée,

son sentiment à ce sujet. Mais la roue va tourner, tu es trop longtemps resté au bord de la route. Quelqu'un va s'arrêter et te conduire là où tu pourras redémarrer.

— Christine Darrieumerlou ?

— Peut-être.

La salade de fruits compléta harmonieusement ce repas d'une luxueuse simplicité. L'opération régénération s'annonçait comme un succès. De sa petite cafetière, Geneviève servit deux cafés-piston qui clôturèrent ce savoureux envoi. Elle débarrassa la table où je m'attardais, dans la songerie d'une nuit d'été qui me voyait reprendre du poil de la bête.

En sortant de la cuisine, elle commença à gravir l'escalier et me lança en se retournant :

— Rester au point mort ne te vaut rien. J'ai de quoi te faire enclencher les crabots.

Laissant glisser son peignoir derrière elle, Geneviève reprit son ascension, superbe... et généreuse.

Comme le surintendant Nicolas Fouquet, je ne pus que me demander « Quo non ascendem ? ». Jusqu'où ne monterai-je pas ? Jusqu'au septième ciel pardi, qui n'était qu'à quelques marches. Écureuil d'un soir, je bondis, panache en avant.

Troisième tercio FAENA

CHAPITRE XII

Jeudi matin et après-midi

Le troisième larron

Après une nuit douce et somptueuse, comme toujours, je regagnai mes pénates. Café, jus de fruit, dentifrice, Socoa et son fort m'attendaient. La journée s'annonçait radieuse et le soleil inondait déjà chaudement Ciboure, Saint-Jean-de-Luz et la baie. Je nageai jusqu'au filet de protection où je m'ébrouai pour assouplir mon petit corps délicieusement meurtri par un tendre et nocturne combat. Palmes, planches en tout genre, paddle-boards, pagaies, des adeptes du sauvetage côtier prenaient possession de la plage et de l'onde tiède, Socoa s'animait.

Fidèle à mon habitude, je rejoignis le bord en remontant le slip bétonné de l'ancien canot de sauvetage. Je ne revenais jamais par la plage : j'avais horreur d'avoir du sable plein les pieds avant d'enfiler des tongs. Qui étaient le minimum requis pour arpenter confortablement la digue. Sur les blocs de béton la protégeant des assauts océaniques, les vagues crépitaient d'une mousse légère comme des crêpes bretonnes. Les mouettes riaient, les goélands voraces mataient pour leur pitance et, flottant sombrement, les cormorans à l'air con, plongeaient pour croûter. Tout était donc pour le mieux. Escortées de cris d'enfants, des litanies d'optimists ridaient les calmes flots de la baie et, pagaies en batterie, des paddle-boarders, nouveaux Jésus, marchaient sur leur planche et sur l'eau. Et pourtant il n'y avait pas de miracle. Ah ! la technologie. Au large, cailloux blancs qu'aurait semés un Poucet Géant, se plaisaient des bateaux forcément de plaisance, qui à la recherche du vent, qui en quête de poisson. J'avais ma dose de petits bonheurs marins, je pouvais accoster à nouveau les rivages des terriens. Direction Marinela.

Douché et habillé, je me dirigeai d'un scooter fluide vers les halles de Saint-Jean-de-Luz pour une actu-comptoir, le nez dans la fumée d'un café. Les jumeaux de l'immo, l'assureur, le coiffeur et le retraité du BTP étaient là, formant les faisceaux au bar de la Bodega des

Halles. Je fus bien accueilli.

— Ce n'est plus *La Gazette*, c'est *Ici Paris*, attaqua l'ancien bétonneur.

— Oui, mais vous avez tout lu, répliquai-je. Le cul, il n'y a que ça de vrai, le lecteur aime ça. Pourquoi l'en priver quand en plus, on l'informe.

— Comment tu te débrouilles ? demanda le coiffeur.

— Bien, répondirent en chœur les jumeaux de l'immo.

— En tout cas mieux que les autres, ajouta l'assureur.

— Eh bien moi ! lâcha Lucien le patron en m'avançant un café, je persiste à croire que c'est lui qui les tue. Il est toujours très très bien placé.

— Il faut être là au bon moment, continuai-je, avoir des informateurs sur le coup ou savoir tirer les bonnes sonnettes. Et quelque fois, tu as les trois. Alors là, tu te frises les moustaches ! Et puis il y a le flair. Il faut en avoir un peu quand même. Pour Jésuslin et l'architecte, c'est un copain qui m'a mis sur le coup. Pour la SCI, c'est le flair et le fait de connaître les gens qui t'ouvrent la porte quand tu tires la sonnette. Pour la veuve et le valet d'épée, c'est l'intuition féminine et la police espagnole drivée par mon ami Seignosse. Voilà, vous savez tout.

— Et l'assassin ? reprit le bétonneur.

— Là, c'est une autre histoire, embrayai-je. Il faut trouver le mobile. À part Goya, mais ce n'est pas lui, qui a une dette envers Jésuslin, je ne vois pas encore. L'architecte a un mobile, pour elle et son fils, mais c'est trop gros, trop clair, trop direct. Maintenant il y a les tourtereaux de Séville. Eux aussi ont un sérieux mobile. Tout ça est à approfondir. Et nous y travaillons.

— Qui, on ? interrogea l'assureur.

— Seignosse de son côté, et moi du mien.

— On te voit beaucoup à Bordagain, ces jours-ci, glissa le bétonneur.

— On le voit souvent à Bordagain, précisa le duo immobilier, cibourien grand teint.

— Que voulez-vous, c'est là que je vais chercher mon inspiration, admis-je en riant.

Puis la conversation emprunta d'autres voies, rugbystiques celles-là, où il était question du Saint-Jean-de-Luz Olympique, l'Olympique (prononcez l'Olympic) pour tous, autour de la baie et sur les bords de la Nivelle, le club local qui affichait des ambitions nouvelles à l'orée

de la saison, et où des fils de copains pointaient leur nez en équipe fanion. Notre génération se réappropriait donc cette équipe.

Nous nous égayâmes, le travail, la flânerie ou les courses à faire ayant eu raison de cette parenthèse caféinée, sympathique et toujours instructive.

J'enfourchai mon scooter et retournai chez moi. Il fallait me préparer à téléphoner à Christine Darrieumerlou.

Ordinateur en batterie, calepin et feuilles de papiers à disposition, crayons au garde-à-vous, mon bureau était en ordre de bataille et j'étais fin prêt.

À 11 h 30 pétantes, j'appelai la Trésorerie.

— Christine Darrieumerlou, bonjour.

— Bonjour, vous allez être content. J'ai des nouvelles pour vous.

— Je vous écoute.

— La SCI A&B a un capital pouvant varier de 50 000 à 5 000 000 €. Et outre Géraldine Arnaudin, qui est associée pour un montant de 200 000 euros, et Jésus Baeza pour 1 000 000 €, nous trouvons Pablo Escobar né à Badajoz qui a apporté 500 000 € il y a deux ans. Le régime fiscal choisi est celui de l'impôt sur les sociétés. Voilà qui va peut-être vous aider dans vos investigations.

— On peut le dire en effet. Pablo Escobar est un torero, comme Jéssulin.

— Il ressort chez nous comme intermittent du spectacle. Jésus Baeza aussi, d'ailleurs. C'est ainsi d'ailleurs qu'ils sont déclarés.

— Vous avez fait du bon boulot. J'étais au point mort et je vais repartir de plus belle. Je vous remercie beaucoup. Je peux vous annoncer, si ce n'est déjà fait, que le commissaire Seignosse, chargé de l'enquête, ne va pas tarder à vous contacter. Nous cherchons la même chose, et nous nous donnons de petits coups de main, de temps en temps. J'ai un coup d'avance sur la concurrence, j'espère le garder encore un moment.

— Ne vous inquiétez pas. À moins que l'on ne m'interroge, je serai muette comme une tombe.

— Je vous remercie encore. Je vous souhaite une bonne journée.

— Ça a été un plaisir. Bonne journée à vous aussi.

Décidément, cette Christine Darrieumerlou était rudement efficace.

Je recopiai mes notes sur mon calepin et j'appelai Petit Poulet. Il décrocha tout de suite.

— Le quai des Orfèvres ?

— Hercule Poirot ?

— Petit Poulet j'ai du nouveau.

— Je t'écoute.

— Le torero Pablo Escobar est associé pour 500 000 € dans la SCI A&B au capital variable entre 50 000 et 5 000 000 €, où Jésuslin a mis 1 000 000 € et Géraldine Arnaudin 200 000 €. Ça nous ouvre peut-être des horizons nouveaux vers lesquels ton copain Benitez pourra jeter un œil.

— Comment sais-tu ça ?

— J'ai appris hier que dans une SCI à capital variable, les associés autres que les fondateurs, s'ils ne sont pas obligés d'apparaître dans les statuts, sont tenus d'être déclarés au fisc. Ma copine de la perception, que j'ai appelée hier, vient de me rencarder. Et je t'appelle car seul ici, je ne peux rien faire, tandis que toi... Christine Darrieumerlou, elle s'appelle, et elle attend ton coup de fil.

— Je la connais. C'est une bonne. Ça fait deux fois que tu joues les ouvreuses, pour les voitures de location et pour la SCI, il faudra que je t'achète des bonbons ou un chocolat glacé.

— Je préférerais que tu joues les carpes. Je fais mon papier de demain sur cette découverte.

— J'ai été obligé de mettre l'enquêteur que j'avais chargé de me faire un topo sur la SCI, sur une autre affaire. Voilà pourquoi je suis court sur ce coup. Mais ce con de notaire va m'entendre. Car lui, il la connaissait cette disposition fiscale.

— Mais je suis là et je te mets au parfum, tu n'as perdu qu'une petite journée.

— Me faire doubler par un amateur, c'est dur. Mais chapeau. Je te l'ai déjà dit, tu devrais monter une officine, tu aurais des clients.

— Amateur, amateur. Amateur oui, mais au sens propre du terme, et éclairé qui plus est.

— Très bien éclairé même. Garde-la ta Cléopâtre, elle a du nez.

— Elle n'a pas que ça. Bon, comment fait-on ?

— Tes confrères me tannent. Je vais être obligé de faire un point presse. J'enverrai les invitations en début de soirée. Mais d'abord j'appelle notre amie de la Trésorerie et Benitez tras los montes. Demain en fin de matinée, le point presse, et jusque-là, silence.

— Ça me va. J'ai toujours un coup d'avance. Et Géraldine Arnaudin, tu l'as vue ?

— Pas encore, j'attendais des précisions sur la SCI et je devais

l'interroger cet après-midi. Mais ça tient toujours : avec tes renseignements j'ai davantage de biscuits.

— Je peux te rappeler quand tu l'auras vue ? Ce qu'elle va te dire pourrait m'aider.

— Les désirs de Monsieur sont des ordres. Appelle-moi après 16 h, je la vois à Bayonne à 15 h.

— Merci Petit Poulet, tu mérites bien ton label rouge, à tout à l'heure.

— À plus tard Jack London.

Il n'était pas loin de 13 h et je me sentais des fourmis dans les oreilles. J'étais prêt à en entendre encore. Je décidai d'appeler Marc Larry. Qui décrocha.

— Salut Marc, c'est Xanti. Je te dérange ?

— Pas du tout. Où en es-tu ?

— Je n'avance pas beaucoup, et j'aurai à nouveau besoin de tes lumières pour aller un peu plus loin.

— Je t'écoute.

— Pourrais-tu me parler de Pablo Escobar ? Il apparaît dans les affaires de Jésuslin. Est-il impliqué dans le meurtre ? Mystère, donc Marc Larry.

— Merci. Lui c'est une autre histoire. Excellent torero, tu le sais, mais drôle de type. Ce n'est pas le gendre idéal. Côté cœur ou cul si tu préfères, il est assez discret. Il ne fait pas la une de la presse people et on ne le voit pas beaucoup dans les émissions de la jolie Anne Igartiburu. Par contre du côté de Marbella ou Ibiza, il est dans tous les coups foireux. Immobilier, restauration, hôtellerie, paris sur Internet, il a une prédilection pour les coups où l'argent sale circule et passe de mains pas nettes en mains pas propres. Mafia russe, jet-set battant de l'aile, hommes d'affaires véreux, politiciens marrons, il collectionne les boulets. Il n'y a que dans le mundillo qu'il se tient à peu près. Il a gagné beaucoup d'argent, mais il en a perdu beaucoup aussi. Et peut-être plus que ça.

— Il aurait mis 500 000 € dans un projet immobilier drivé par Jésuslin, il y a un peu plus de deux ans.

— Je ne connais pas avec précision son activité, mais je trouve bizarre que la femme de Jésuslin ait accepté ça.

— Ce projet fait partie de ceux que Jésuslin mène en solo, comme tu me l'as expliqué.

— Alors je ne suis pas au courant. Mais ce n'est pas en Espagne, ça aurait transpiré. Ce que je sais, par contre, c'est qu'Escobar cherche à

s'affranchir d'affaires et d'un entourage louches, une fois de plus, et qu'il a un pressant besoin d'argent. Aujourd'hui, ses gains de torero ne servent qu'à le maintenir à flot. Voilà, Xanti, ce que je peux te dire. Si tu as besoin de moi, je serai toujours là avec plaisir.

— C'est gentil Marc. Je te remercie infiniment. À bientôt.

— Bonne journée à toi Xanti.

Je n'avais pas beaucoup de temps pour vérifier tout ce que venait de m'apprendre Marc Larry. Aussi j'appelai Olivier Ortuart, qui comme Marc et moi, mangeait à l'heure espagnole.

Il décrocha.

— Tu vas Olivier, je te dérange ?

— J'allai commencer une salade. Donc ça peut attendre. Où en es-tu avec ton enquête ?

— Je piétine et j'aurai besoin de toi.

— Dis-moi.

— C'est au sujet de Pablo Escobar. Tu pourrais m'éclairer sur le personnage ?

— Tu vas être déçu. C'est un torero de qualité mais ce n'est pas une bonne personne. C'est pour ça qu'on ne le veut plus à Bayonne. Il fréquente des gens plus que limite et il est toujours plein d'histoires. Un jour il faut lui payer une partie du cachet en liquide, une autre fois c'est un virement dans une banque à Gibraltar ou ailleurs, quand ce n'est pas un chèque. On n'en peut plus de ce type. Nous avons décidé de ne plus le prendre.

— Je peux l'écrire, Olivier ?

— Oui, mais ne le dis pas comme ça. Tu sais faire, je n'ai pas peur.

— Si j'écris qu'il vous posait problème car il voulait s'affranchir de la réglementation mise en place à Bayonne pour le paiement des toreros, ça vous va ?

— Très bien.

— Tu sais quelque chose au sujet de ses affaires en dehors de la taumachie ?

— Non, pas précisément, mais en général ça se passe sur la Costa Brava ou aux Baléares, immobilier et compagnie. Je crois qu'aujourd'hui, il est pendu et il cherche de l'air, par tous les moyens. Mais cette urgence lui fait du bien pour toréer. Il n'a jamais été si bon que depuis deux ou trois ans. Il illustre parfaitement la crise qui frappe l'Espagne aujourd'hui.

— Je ne vais pas te retenir plus longtemps, la salade va ramollir.

Bon appétit Olivier, je te remercie.

— Salut Xanti, à la prochaine.

J'avais de quoi écrire un bon papier et faire prendre un autre tournant à l'affaire. Mais Escobar n'était pas à Bayonne le jour de l'assassinat. Était-il le commanditaire ? Dans l'affirmative, qui était l'exécutant ? Avait-il bénéficié de complicité sur place ?

J'appelai Roland.

— Xanti, quoi de neuf ?

— Roland, le torero Pablo Escobar est partie prenante dans la SCI à hauteur de 500 000 €. Et ce type est loin d'être un ange. Il fréquente des gens peu recommandables, fait des affaires louches et perd sans doute plus d'argent qu'il n'en gagne. Il est aux abois. C'est pour tout cela qu'il ne torée plus à Bayonne.

— Très bon ça. Nous sommes les seuls à le savoir ?

— Oui, jusqu'à demain. Seignosse fait un point presse demain en fin de matinée. Vous n'allez recevoir l'invitation que ce soir.

— Je vois que vous fonctionnez bien tous les deux.

— Nous formons un bon tandem en effet, c'est du gagnant-gagnant.

— Si c'est Escobar qui tire les ficelles, il a des complices.

— Oui, donc nous ouvrons une autre piste. Tu peux même faire la une avec.

— J'y pense en effet. Une et haut de la page 3. Nous devons avoir des photos d'archives.

— Seignosse interroge Géraldine Arnaudin à 15 h à Bayonne. Je l'appelle à partir de 16 h. Je commencerai mes papiers après.

— On fait comme ça, à tout à l'heure.

— À tout à l'heure Roland.

Il était 14 h passé et il me fallait grignoter quelque peu. Je ne vivais hélas pas d'amour et d'eau fraîche. Et j'avais la flemme de me préparer de quoi me sustenter. Ferait l'affaire, un poisson léger ou un petit confit chez Etché. Qui devait être encore sur la dunette au Majestic en compagnie de boscos pas pressés de hisser les voiles. Et puis j'étais pil pil, mes découvertes méridiennes me mettant dans un état proche de l'excitation, il me fallait parler, bouger, afficher ma satisfaction, bref, que mon corps exulte.

C'est d'un scooter impatient que je franchis le pont de Gaulle. Il était tard. Je retrouvai donc ma cuadrilla un tantinet décimée mais fidèle au poste, accoudée à son guéridon. Robert de Socoa et Etché en

étaient les seuls rescapés.

En me voyant arriver à une heure tardive pour l'apéritif, Etché, qui me connaissait appela son maître d'hôtel :

— Ajoutez un couvert s'il vous plaît, nous avons un client de plus.

— Salut les gars, un dernier pour la route ? demandai-je au vaillant duo.

— Ce n'est pas raisonnable, minauda Robert, mais nous avons passé l'âge, n'est-ce pas, Etché ?

— C'est sûr, nous sommes trop vieux pour changer.

Je commandai trois rosés au garçon dont nous occupions le territoire.

— Je suppose que monsieur a du travail en ce moment, commença Robert, c'est pour ça qu'il laisse tomber ses vieux complices à l'heure sacrosainte de l'apéritif.

— Justement, embraya Etché, qu'est-ce qui se passe. Ça tourne à la partie carrée ton histoire.

— Eh oui ! Le cul gouverne le monde, ce n'est pas nouveau. Mais dans cette affaire, il faut reconnaître qu'il le gouverne bien. Cette propension aux galipettes ouvre la porte à une variété de combinaisons qui ne peuvent que réjouir le journaliste que je suis et les lecteurs que vous êtes. Qui est avec qui ? Qui est contre qui ? Qui baise qui ? Et bien sûr, c'est cette dernière question qui a le plus de succès.

— Tout ça c'est bien joli, continua Robert, mais tu ne nous dis rien. Qui est l'assassin ? Nous, c'est la seule chose que nous voulons savoir.

— Tu le sauras en temps voulu, mais pour l'instant laisse-moi promener le lecteur dans tous les coins et les recoins de cette histoire singulière. Chaque jour apporte son lot de révélations. Hier et aujourd'hui c'était le cul dont il s'agissait. Demain ce sera autre chose. Mais je ne l'ai pas encore écrit. J'ai encore des choses à vérifier. J'en sors, d'où mon arrivée tardive, et j'y repars après déjeuner.

Le téléphone d'Etché sonna.

— Les confits de canard sont prêts, on y va, annonça-t-il.

Il n'y avait qu'à quitter notre poste et remonter la rue de la République pour rejoindre le Brasero, le restaurant d'Etché. Où dans le coin réservé aux amis, nous attendaient trois couverts et une bouteille de Remelluri, un Rioja de confiance.

Le confit et les patates sautées qui le cernaient ne souffrirent pas. Dans un silence, que la juste faim qui nous habitait, rendait quasiment

obligatoire – on ne peut et manger et parler – l'orgueil des Landes et les trouvailles de Parmentier furent rapidement envoyés ad patres. Les goûteux rogatons de fromages, inservables à la clientèle et réservés à ces repas entre amis, nécessitèrent un second flux de la Rioja. Nous retrouvâmes alors la parole pour une conversation à Remelluri rompu. Un café rapide et je pris congé.

J'avais bien mangé et bien bu et la peau du ventre pas trop tendue : il ne fallait pas abuser des bonnes choses. Et comme Pénélope Ulysse, le travail m'attendait.

CHAPITRE XIII

Jeudi après-midi et jeudi soir

Sang et lumières

Il était 16 h 30 quand je m'installai à mon bureau. Je pouvais donc appeler Seignosse.

— Salut Petit Poulet, quoi de neuf ?

— Tout d'abord, Christine Darrieumerlou est une fille épatante. Mais nous le savions déjà. Elle m'a préparé la photocopie de tous les documents fiscaux concernant la SCI. Et puis la petite mère Arnaudin joue les cachottières. Elle m'a raconté ce qu'elle t'avait déjà dit, puis elle m'a parlé de tout et de rien au sujet de la SCI. Qu'elle voulait continuer ce que Jésuslin et elle avaient entrepris, ne serait-ce que pour leur fils. Bref tout un tas de boniments au milieu desquels elle m'a quand même appris que le projet de golf sur la Corniche était bien enclenché et que le volet immobilier proprement dit était quasiment bouclé. Elle s'est étendue là-dessus, comme pour donner le change. Comme pour noyer le poisson.

— Mais tu sais nager et tu ne mords pas à l'hameçon.

— Tu me connais bien, ça fait plaisir. Mais jamais elle n'a prononcé le nom d'Escobar ni n'a mentionné son implication dans la SCI. Je l'ai laissée aller jusqu'au bout. Et puis j'en ai eu marre et je lui ai demandé : « Parlez-moi d'Escobar. » Elle a légèrement tiqué et m'a dit ; « Le torero ? Jésuslin le fréquentait peu. » Et là, je l'ai priée d'arrêter de me prendre pour un con. Tu aurais vu sa tronche quand je lui ai parlé des 500 000 € de la SCI. On aurait dit une poire blette. Tassée sur sa chaise, elle a pris 10 ans d'un coup. Ça l'a miraculeusement attendrie. Mais c'est une drôle de fille. Elle s'est reprise et a commencé à me la jouer femme perdue, dépassée par les événements, ne sachant à quel saint se vouer. Œil de velours, hanche souple, jambes croisées, décroisées, recroisées, très belle de Cadix...

— Mais qui ne finirait pas au couvent.

— Exactement ça. Protéger son fils, c'était son leitmotiv. Je lui ai fait comprendre qu'une rétention d'information pouvait virer à la dissimulation de preuve et que le tarif risquait alors d'augmenter, surtout qu'on l'avait vue à la fin de la corrida au patio de caballos. J'ai ajouté que le notaire m'avait confirmé les nouvelles dispositions

fiscales, et le fait que le fils pouvait prendre la place de son père dans la SCI, ce qui la mettait sur le podium des suspects. Elle n'avait pas dû lire *La Gazette* car elle ne m'a posé aucune question sur le duo andalou. Et je me suis bien gardé de l'évoquer, la laissant ainsi seule en première ligne des bénéficiaires de l'assassinat. Et elle est devenue plus coopérative. Du coup elle m'a révélé qu'Escobar voulait, depuis un peu plus d'un an environ, quitter la SCI pour récupérer ses billes, mais que Jésuslin s'y opposait et que, parfois, toujours selon les dires de Jésuslin, c'était chaud entre eux. Le fréquentait-elle ? Non m'a-t-elle dit. À vérifier quand même.

— Madame a donc fait sa mystérieuse. Et n'a pas mentionné Escobar de son plein gré. Bizarre. À moins qu'elle ne lui ait promis quelque chose. Ou que lui, ne lui ait promis quelque chose aussi. Mais quoi ?

— J'ai aussitôt mis Benitez sur le coup. Peut-être trouvera-t-il une piste.

— À suivre donc. Bon, je te remercie pour ces infos. Je fais mon papier de demain autour d'Escobar. Mais je parle du projet de la Corniche. Par contre je ne mentionne pas le fait que Géraldine t'aie caché la participation d'Escobar. Ce serait bien si tu n'en parlais pas non plus. Ça me laisserait un coup d'avance au cas où.

— Pas d'objection. On fait comme ça.

— Merci suprême de volaille.

— Je te dois bien ça, Sherlock. Demain, point presse aux arènes à 11 h.

— À demain donc.

J'avais de quoi écrire. Mais avant, il fallait que je vérifie quelque chose. Si le projet immobilier était quasiment bouclé, il n'y avait au Pays basque qu'une personne qui pouvait l'accompagner : Robert Carmen, une pointure en la matière. Et si ce n'était pas lui, il pourrait m'en dire sur son concurrent, car fatalement il y aura eu concurrence. Je l'appelai.

— Bonjour Robert. Xanti, est-ce que je te dérange, j'en ai pour cinq minutes.

— Je t'écoute Xanti, je suis en voiture.

— Je t'appelle au sujet du projet immobilier et de golf de la SCI A&B sur la Corniche. Géraldine Arnaud dit qu'il est quasiment bouclé.

— Tu es au courant de ça.

— Oui et de plein d'autres trucs aussi. Mais s'il y a quelqu'un qui

peut m'apprendre quelque chose c'est toi. Ou tu y es et tu sais tout, ou tu n'y es pas et tu sais tout quand même.

— Nous travaillons ensemble en effet. Et c'est presque bouclé. La mort de Jésuslin ne change rien, le fils récupère les parts du père. Les banques suivent, j'y suis avec mon équipe habituelle et pour le golf, c'est un architecte américain qui le construit avec...

— Txema Mendizabal et Miguel Angel Gomez.

J'y étais allé au flan, un golfeur basque de Fontarrabie, caution locale et sportive, et un golfeur andalou avec qui Jésuslin était déjà en affaire, des cracs. Je n'avais pas pris de risque. Le flair.

— On ne peut rien te cacher, Xanti.

— J'essaie de me tenir au courant, Robert.

— Je vois ça.

— Peux-tu m'en dire plus sur la partie immobilière : habitat collectif ou individuel. Les montages financiers, ça ne m'intéresse pas – il ne fallait pas le braquer – je n'en ai pas besoin. C'est seulement dans le cadre de l'enquête, pour ne pas écrire des couillonades.

— Il y aura des deux ; trente maisons individuelles avec piscine et soixante-dix logements collectifs répartis en deux bâtiments avec une piscine par bâtiment. Hauteur R + 2, garages et collectifs au rez-de-chaussée, appartements avec terrasse végétalisée et arborée, en duplex au premier et au second.

— Je ne te demande même pas le prix du mètre carré.

— Il ne vaut mieux pas, ça te ferait peur. Les travaux pourraient commencer l'année prochaine.

— Je peux cirer ton nom, Robert ?

— Tu peux y aller, il n'y a pas de souci.

— Je te remercie. Bonne journée.

— À toi aussi.

En voilà une nouvelle qu'elle était bonne !

Je commençai mon papier.

L'apparition de ce troisième larron sur la photo de la SCI pouvait certes distraire le peuple, mais je m'appliquai à laisser Jésuslin au centre du tragique trio. Les arènes de Bayonne se transformaient donc en Golgotha. Qui jouerait Barabbas et partirait blanchi ? Qui pourrait s'en laver les mains ? Le robinet était ouvert, la partie aussi. Et qui pour pleurer au pied de ce calvaire ? Géraldine ? Ana-Maria ? Pas si sûr. Ici, point de résurrection, ni de pierre à rouler devant le tombeau. Quel rôle pour Escobar ? Celui du Philistin ou du bon Samaritain ?

J'ouvrais toutes ces pistes avec gourmandise. Et j'écrivis la première ligne, première pierre virtuelle du projet golf/immobilier sur la Corniche. Ces infos toutes fraîches redonnaient du tonus à mon enquête et apportaient des éléments nouveaux. Je n'avancais pas beaucoup, mais du moins je ne piétinais pas. Je titrai « Le troisième larron » et j'envoyai.

J'appelai Roland.

— Je suis en train de te lire, Xanti. Bien le volet Corniche. Je vais illustrer Escobar et Géraldine Arnaudin en photo.

— Pour Mendizabal et Gomez, j'ai eu Robert au flan. Je n'en savais rien mais c'était logique. Du coup il n'a fait aucune difficulté. Bon je te laisse, j'ai *Le Parisien* à livrer. On se voit demain aux arènes à 11 h.

— Seignosse fait bien les choses. Nous n'avons encore rien reçu, mais j'y serai. À demain.

Je m'attelai à nourrir *Le Parisien*. Et j'y parvins avant 20 h. Je titrai « Le troisième élément ».

Je téléphonai au *Parisien* où Kattalin était à pied d'œuvre.

— Tu vas bien Xanti, j'ai reçu ton papier, et ton photographe a déjà envoyé la photo.

— Le commissaire Seignosse fait un point presse demain à 11 h aux arènes de Bayonne. J'y serai et je ferai une photo. J'aurai peut-être du neuf car le point presse ne va rien m'apprendre. Mais nous avons toujours de l'avance. Je t'embrasse Kattalin.

— À bientôt Xanti.

Je mettais de l'ordre dans mes notes et sur mon bureau quand mon mobile vibra puis roucoula : Geneviève.

— Comment vas-tu Rouletabille ? On m'a dit que l'on t'avait vu en solide compagnie sur la place Louis XIV. As-tu surmonté cette épreuve ?

— Holà Madame L'Oréal ! Mais quels sont ces sarcasmes qui sifflent sur ma tête ?

— Foin de sarcasmes, seulement une légère inquiétude pour mon Lemmy Caution.

— Tu me fais suivre maintenant ?

— Non, mais mon efficace réseau m'a rapporté ta remontée de la rue de la République encadré par Etché et Robert de Socoa à une heure un peu tardive.

— Sache Mata Hari, que cette heure tardive n'était que le résultat d'un travail matinal rondement mené et que le repas au Brasero s'est

fort bien passé, et en qualité et en quantité. J'avais aussi du travail dans l'après-midi et cette parenthèse amicale, roborative et légèrement arrosée, n'était qu'une pause dans mon emploi du temps bien copieux. Voilà, tu sais tout ou presque, car j'en aurai des choses à te dire. La situation se décante.

— Comme le Remelluri en attendant le confit.

— C'est insupportable cette espionite aiguë qui t'agite.

— Arrête ! C'est seulement le garçon de chez Etché qui est venu m'acheter de l'aspirine et qui m'a parlé de vous trois.

— Il a donc dû te dire aussi, Madame KGB, que j'avais quitté cette agréable compagnie de bonne heure et en bon état.

— Exact, Monsieur l'énervé. Et je m'amusais à te taquiner.

— Moi aussi maintenant, j'aimerais bien te taquiner.

— Je n'ai rien préparé pour dîner, toi non plus. Nous improviserons. Allons quelque part, tu me taquineras après. Tu conduiras ma voiture. Je t'attends.

— Excellente idée. J'arrive.

Je me changeai et, joliment gonflé comme un gnocchi cher au gourmet Pellegrino Artusi et léger comme une gelata alla fresa servie dans les ruelles de Naples, j'enfourchai le fleuron sur deux roues de la technologie italienne. Circé m'attendait en haut de sa colline.

Scooter sous l'arbre, chien circonspect, aboient peu circonstancié, ici tout n'était que luxe, calme et volupté.

J'envoyai mon spécial à la sonnette et je descendis vers le salon. Où Geneviève m'attendait au coin du canapé, feuilletant un magazine dans une ambiance tzigane qu'installaient les csardas des danses hongroises de Brahms. J'aimais, moi aussi.

Je me penchai et l'embrassai avec une gourmandise retenue. Le baiser rendu était du même tonneau, accueillant, mais pas « suivez-moi jeune homme », comme la magicienne savait si bien en distiller. Nous étions comme deux anciens officiers ; sur la réserve. Il ne fallait pas nous appesantir si nous voulions quitter ces lieux enchanteurs, ce que bien des fois nous ne parvenions pas à faire. La faute trop souvent à des reconnaissances appuyées qui nous électrisaient et l'âme et le corps, dans un maelström qui nous submergeait et se répandait en nous à la vitesse d'un cheval au galop. Et il n'y avait pas que le cheval qui partait au galop.

Nous nous dessoudâmes donc sans trop de mal. Nous pouvions parler.

— Je te sens dans de bonnes dispositions mais le pied sur le frein,

Rouletabille.

— C'est exactement ça. Madame Récamier. Et tu t'y es adaptée avec aisance. Tu sais bien que quand nous commençons, nous finissons, et que plus rien ne compte.

— Mmouais, je me lève et nous partons, il vaut mieux en effet.

Geneviève sur les talons, je pris l'escalier puis les clés de sa voiture sur le petit plateau d'argent voué à Saint-Pierre, posé sur le guéridon. Geneviève fit de même avec celles de la maison et nous sortîmes. Sa voiture, décapotée, nous attendait. Je démarrai, questionnant :

— Où ?

— Saint-Sébastien, ça te va ?

— Ça me va, mais alors par la nationale. Et on s'arrête à Gros.

Gros était le quartier de Saint-Sébastien situé sur la rive droite de l'Urumea, en face du Kursaal, siège du festival cinématographique d'août, et que l'on rejoignait par le pont aux réverbères à boules quand on venait de la Parte Vieja. Il faisait face aussi au Maria-Cristina, le palace de Saint-Sébastien.

— Bonne idée. Alors, raconte.

Je commençai par Christine Darrieumerlou et ses aides fiscales qui avaient fait sortir Escobar de sa niche. Nous avalâmes la Corniche, moi coude à la portière, Geneviève la tête au carré, mais de chez Hermès. Très Isadora Duncan. Puis, en traversant Irun, je lui donnais la version originale de l'épisode Majestic et Brasero. Vint ensuite, dans Renteria et le long des quais de Pasajes San Pedro, la prestation de Géraldine Arnaudin face à Petit Poulet. Enfin, en descendant doucement sur Gros et après être passé devant le restaurant triplement étoilé de la famille Arzak, je terminai par ma conversation téléphonique avec Robert Carmen.

— Voilà, tu sais tout.

— Eh bien dis donc ! Tu as eu une sacrée journée.

— Et je compte bien passer une sacrée soirée !

Nous trouvâmes une place au parking del Txofre.

Nous commençâmes notre aération donostiarra par le Paseo Colon où nous entrâmes au numéro 11 à Garbola, un bistrot aux cazuelas exotiques et délicieuses. Nous commandâmes du hérisson de mer au txakoli avec du Rueda, ce vin blanc de la région de Valladolid, ni trop sec ni trop sucré, légèrement fruité et épatant à l'apéro et même sur les... fromages. Nos pas nous menèrent ensuite juste un peu plus loin, au 15, à Hidalgo 56, pour déguster la spécialité maison, le volcan de boudin. Nous commençons à apprécier à sa juste valeur cette

déambulation dans ce quartier de Saint-Sébastien qui enserme autant de pépites que la Parte Vieja et ses rues étroites mondialement célèbres. Puis nous mîmes le cap sur la calle Zabaleta, au numéro 24 à Andra-Mari d'abord, pour un pintxo de thon fumé à la tomate. Nous ne pouvions emprunter cette rue sans entrer au 51, Zabaleta le bien nommé, pour son incontournable tortilla de patatas, le must de la catégorie. Et comment ne pas aborder aux rivages enchanteurs de cette calle Zabaleta sans jeter l'ancre au 55, à Mil Catas et sa terrasse où nous nous installâmes dans la douceur du soir. Ici il fallait faire honneur à l'agneau au four. Ce soir ce seraient des costillitas, ces petites côtelettes goûteuses au gras craquant et léger. Avec une simple lechuga relevée d'oignon blanc. Et puis du txakoli, le péché mignon de Geneviève. Tout ne s'agitait pas autour de nous, mais il était quand même doux de ne rien faire, si ce n'est de profiter au maximum de l'instant. Ce temps, qui peut se prolonger et où l'on n'a pas besoin de parler pour être compris. Surtout quand on sait que l'autre est au diapason. Silencieux, détendus, a gusto, nous sirotions notre txakoli quand mon téléphone m'appela. C'était un ami mais lequel ? Federico Bazaguren, mon copain donostiar justement.

— Xanti, que tal estas ?

— A gusto Federico. Je ne suis pas loin de chez toi d'ailleurs, à Gros à la terrasse de Mil Catas où nous dégustons, Geneviève et moi de l'agneau au four.

— Embrasse là de ma part.

— Je le fais tout de suite. Qu'est-ce qui t'amène ?

— J'ai des billets pour la partie de pelote de Zarautz demain soir. Si ça te dit ?

— Qui joue ? Je suis en plein dans une enquête sur l'assassinat de Jésuslin de Cacique et je n'ai pas tout suivi.

— J'ai vu ça. Lara et Urkiola contre Barberito et Muganitz.

Geneviève me faisait oui de la tête.

— Ça me va. Si j'ai un problème je t'appelle aussitôt. Viens nous rejoindre.

— Je te remercie, je suis à Barcelone, je rentre demain en fin de matinée.

— D'accord Federico, à demain.

— Vas-y tranquille, m'encouragea Geneviève, nous prendrons de l'avance ce soir.

J'allai ranger mon téléphone et je fis une fausse manœuvre, comme cela m'arrivait bien souvent. Une vidéo démarra. C'était celle

de Paul Chombier dans le patio de caballos des arènes de Bayonne. Je la regardai, et pour la première fois, car sur place je n'y avais jeté qu'un œil distrait et gêné par une mauvaise luminosité. On nous y voyait discuter, Miguel Lamarque, Loulou Etchegoyen et Alexis Ducasse, les trois historiques du Cercle Taurin Bayonnais et moi, avec le portail qui donnait sur le ruedo et la porte de la chapelle dans le dos. Pendant que nous parlions, quelqu'un sortait de la chapelle.

— Merde ! lâchai-je.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— J'ai enclenché une vidéo que Chombier a prise au patio après la corrida de samedi, juste avant l'assassinat. Je ne l'ai pas encore regardée et qu'est-ce je vois, un type qui sort de la chapelle. Regarde.

Geneviève s'approcha de moi et je repassai la vidéo depuis le début. Effectivement, quelqu'un sortait de la chapelle, puis la vidéo s'arrêtait. Je la repassai encore et encore, avec des arrêts sur image.

— On dirait l'ayuda du valet d'épée de Goya, finit pas dire Geneviève, je l'avais juste au-dessous de moi pendant la corrida.

— Nom de Dieu ! El Greco. Serait-il passé du côté obscur de la force ? Ce type est une petite frappe, mais là il a traversé le miroir. Et c'est le cousin d'Escobar. Je crois que nous avons touché le gros lot.

Excités comme des puces, nous expédiâmes l'agneau et la salade avec les dernières volutes de txakoli.

— Rentrons, nous examinerons la vidéo sur ton ordinateur.

Je conduisais sur un nuage, Geneviève me caressait les cheveux, le roi n'était pas mon cousin. Même le chien gambada à notre arrivée.

Effectivement, sur l'ordinateur de Geneviève, on reconnaissait bien mieux El Greco.

De la fenêtre de la chambre de Geneviève, on n'avait aucune vue de Tolède sous l'orage, et dans son lit, ce n'était pas le Christ qui était dépouillé de sa tunique, et pourtant nous composions une drôle de Trinité : Geneviève, moi et la révélation. Nous eûmes une nuit extravagante, et pour nous enflammer pas besoin de l'enfant soufflant sur un tison.

CHAPITRE XIV

Vendredi matin

Les chemins de Saint Jacques

Communion, fusion, explosion, notre nuit avait tenu ses promesses. Baiser léger sur les fossettes de Geneviève, j'avais bondi hors de la chambre, le corps apaisé mais l'esprit toujours excité. Je m'habillai dans l'entrée avant de dévaler les rues de Bordagain d'un scooter gambadeur. Séance de brosse à dents, puis bermuda, polo, claquettes et serviette, j'étais prêt.

L'eau salée me revigora et, dauphin ravi, je poussai des petits cris en m'entortillant dans l'onde. Sacré Chombier ! Jésuslin et Géraldine, et maintenant El Greco. Ce type était ma Providence, mon phare, ma bonne étoile. Pourvu qu'il n'ait pas regardé à nouveau cette vidéo, ni qu'il l'ait montré à quelqu'un. Tout en nageant, je réfléchissais. S'il s'était rendu compte de quelque chose, il m'aurait appelé. Le connaissant, j'en étais sûr. Mais il fallait tout de même être vigilant. Il n'y avait donc que Petit Poulet pour le neutraliser. Justement, Petit Poulet. Il allait encore se faire doubler par un amateur. Amateur plus que chanceux, mais amateur quand même. Je me séchai au vent câlin de la digue que j'arpentais en apesanteur, d'un pas léger et bien proportionné. Dalai-lama mutin. Ma découverte me donnait un élan nouveau. Je pensai au papier de demain. Enfoncée la concurrence, dans les choux, inexistante. Il me fallait frapper un grand coup d'entrée. Car si je savais maintenant à 99 % qui était l'assassin, j'ignorais tout du mobile et du commanditaire. Il m'apparaissait évident qu'El Greco n'était que l'instrument. Et ça, c'était le boulot de Petit Poulet et de Benitez.

Douche, jus de fruit, café, je sortis de chez moi gonflé à bloc. En ce jour de marché, un café autour des halles s'imposait. Avant de cingler vers Bayonne et ses arènes pour le point presse de 11 h. Je traversai le pont de Gaulle d'un scooter pêchu et je me garai près de chez le coiffeur, à mon habitude. J'entrai à la Bodega des Halles, l'aréopage était en place.

— Mais que fait la police ? commença le retraité du BTP. Tu trouves tout le premier.

— Elle fait son boulot, mais je fais le mien, ce n'est pas plus

compliqué que ça. Il y a un point presse aux arènes à 11 h.

— Tu crois qu'Escobar est mouillé ? demanda le coiffeur.

— Je n'en sais rien, mais ce n'est pas lui l'assassin puisqu'il toréait ailleurs. Allez, je vous fais une confidence, ça ne va plus durer longtemps maintenant.

— Tu as du nouveau, ou quoi ? embraya l'un des jumeaux de l'immo.

— Oui mais pas vérifié, donc à suivre.

— Demain dans *La Gazette* ? continua son alter ego.

— Tout dépendra d'aujourd'hui.

La sœur du patron, une brune piquante, me servit un café, et s'adressant aux autres :

— Il ne vous dira rien, n'insistez pas.

Ils n'insistèrent pas.

Enfourchant mon destrier made in Italia, je piquai des deux, direction Bayonne.

J'arrivai aux arènes, juste à temps pour voir le commissaire Seignosse, flanqué d'Olivier Ortuart, commencer son point presse devant un parterre fourni. Le patio de caballos avait été transformé en salle de conférence et Roland, fidèle à son habitude, était au dernier rang où je le rejoignis. Pibale mitraillait à pixel que veux-tu. Je l'interceptai et lui demandai d'envoyer une photo au *Parisien*.

Pendant ce temps Seignosse faisait le point sur l'enquête. Il validait tout simplement les infos que j'avais livrées ces derniers jours, ce qui faisait joliment frétiller mon ego. Comme convenu, il ne dit rien de la tentative de Géraldine de dissimuler le rôle d'Escobar dans la SCI. Des questions fusèrent, sur Ana-Maria Verdugo et Diego de la Vega, Escobar, la SCI, la Corniche, l'enquête en Espagne. Seignosse répondit à tout avec un art consommé. Comme toujours, il disait sans trop dire. Et comme il n'était pas bousculé il se frisait les moustaches.

— Il se débrouille toujours bien, commença Roland.

— Il allume la lanterne mais il n'éclaire pas grand-chose, c'est tout bénéf pour nous, continuai-je.

Nous étions entourés de confrères, aussi je ne pus rien dire rien à Roland de la trouvaille qui m'oxygénait tout entier depuis hier soir. Cependant la situation était pour moi plus que réjouissante. Pendant que des questions et des réponses se croisaient sur l'assassinat, seul, je connaissais l'assassin. Jubilatoire, jouissif, immoral même. Tous s'échinaient, sauf moi. Je n'étais pas des leurs. Je savais. Certes, je ne savais pas tout : le comment, oui ; le pourquoi, non. Mais quel pied je

prenais ! Quand tous se perdaient en conjectures, moi je dominais la conjoncture. Roland s'en rendit compte.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? On dirait que tu planes.

— Je ne peux pas t'expliquer pour l'instant, il y a trop de monde.

— Tu as du nouveau ?

— Plus tard.

Roland me regarda, circonspect et amusé à la fois.

Le point presse touchait à sa fin. Les radios et les télévisions se préparaient à happer Seignosse pour les interviews habituelles.

Les représentants de la presse écrite nous saluèrent du bout du stylo, ils n'aimaient pas être à la traîne sur une Info.

Le *Diario Vasco*, le quotidien de Saint-Sébastien, avait envoyé Miren Arratibel. Je connaissais son père, ancien joueur professionnel de cesta punta, et sa mère, j'allai la saluer.

— Que guapa Miren, comment vas-tu ?

— Merci, pas aussi bien que vous, me répondit-elle dans un sourire éblouissant et avec cet accent charmant qu'ont toutes les filles du Gipuzkoa quand elles parlent français. Je vois que vous êtes sur le coup avec vos articles. Vous avez toujours un temps d'avance.

— J'ai de la chance surtout, Miren. Et de bons amis.

— Je vous laisse. Je dirai à Aita et à Ama que je vous ai vu.

— Embrasse-les pour moi.

— Je le ferai.

Et elle s'en alla, avec ses dents blanches, ses perles aux oreilles et ses cheveux auburn. Je la suivis des yeux avec plaisir.

Il fallait que j'attende pour Seignosse, happé qu'il était Petit Poulet, par la basse-cour des confrères.

Roland vint me relancer :

— Qu'as-tu à me dire ? Je dois partir.

— Ce n'est pas le moment. Il faut que je voie Seignosse avant. Mais c'est bon pour nous. Ne râle pas, je t'appelle. Prévois quand même le haut de la page 3.

— Ne me dis pas que tu as trouvé l'assassin !

— Je ne le dis pas...encore.

— Tu es chiant Xanti !

— File et déjeune sereinement. Aie confiance !

Roland quitta le patio en maugréant.

Je m'approchai d'Olivier Ortuat qui discutait avec Le Boss.

— Messieurs du mundillo, je vous salue.

Un double « Salut Xanti » fusa.

— Qui peut me dire où torée Goya aujourd'hui et demain ?

— Aujourd'hui il est à Valladolid, commença Olivier.

— Et demain à Dax, finit Le Boss, tu devrais le savoir.

— C'est vrai, mais j'ai la tête ailleurs. Dans les toros, pourtant. Et Escobar il est où ?

Olivier réfléchit et lâcha :

— Aujourd'hui à côté de Madrid, Alcala de Henares je crois, et demain à Nîmes. Tu avances ? continua-t-il.

— Oui mais à petits pas. Merci pour ces tuyaux. Je vous laisse, il faut que je voie le commissaire.

La séance d'interviews était terminée et Seignosse allait repartir. Je le rattrapai.

— Jacques, j'ai quelque chose à te montrer.

— J'ai rendez-vous au commissariat de Bayonne, ça ne peut pas attendre ?

— Il ne vaudrait mieux pas.

— Tu es à scooter ?

— Bien sûr.

— Alors suis-moi.

Petit Poulet m'ouvrit la route jusqu'au commissariat, proche des arènes d'ailleurs. Le planton le salua à qui il indiqua en me désignant :

— Il est avec moi.

Je me garai et le rejoignis à sa voiture. Nous étions seuls.

— J'ai une vidéo à te montrer Petit Poulet.

— Assieds-toi à côté de moi.

Je pris place et sortis mon téléphone.

— Regarde ! C'était samedi à la fin de la corrida.

Et je lui passai la vidéo de Chombier.

— Nom de Dieu ! Un type sort de la chapelle.

— C'est El Greco, l'ayuda de Goya, Geneviève l'a reconnu.

— Tu travailles toujours en équipe à ce que je vois.

— Avec celle-là, je ne m'en lasse pas. Nous avons passé la vidéo sur ordinateur, il n'y a aucun doute. Surtout que j'étais encore avec

Miguel Lamarque, Loulou Etchegoyen et Alexis Ducasse, quand la bonne femme a hurlé dans la chapelle. Et tu sais quoi, en plus ? Mariano Godoy El Greco est le cousin d'Escobar. Qu'est-ce qu'on dit à son ami Xanti ?

— Tu devrais monter une officine, tu aurais des clients.

— Bon. Aujourd'hui Goya, et donc El Greco, est à Valladolid et demain à Dax, sympa, non ? Escobar, lui, torée près de Madrid et demain à Arles. Par contre je ne sais pas où il est dimanche. Mais tu pourras l'intercepter avant la frontière au cas où...

Mon mobile roucoula, Geneviève.

— Salut Rouletabille. Je te dérange ?

— Jamais, je suis avec Petit Poulet, qui lui, est pressé.

— Ça tombe bien. J'ai pensé à un truc ce matin.

— Vas-y.

— Et si Escobar et Géraldine ?

— Ne me dis pas ! Je lui fais part de tes réflexions, tu es la reine des intuitions, je t'embrasse.

— À quoi pense ton équipière ?

— Escobar et Géraldine, ce qui expliquerait les réticences de l'architecte.

— Il ne manquait plus que ça. Mais pourquoi pas ? Jusqu'ici elle a toujours vu juste.

— C'est vrai qu'elle a du flair la magicienne de Bordagain.

— Écoute Xanti. Je n'ai pas le temps, on m'attend. Mais je rentre à Saint-Jean-de-Luz. On déjeune ensemble, il faut que l'on se concerte. Je réserve au Brouillarta. À 13 h 30. Donne-moi les coordonnées de ton copain le vidéaste, il ne faut pas que ça sorte.

— Tu sais, c'est le même que celui qui a vu Jésuslin sortir de chez Arnaudin.

— Je vais l'embaucher comme auxiliaire.

Je lui donnai les coordonnées de Chombier et quittai le commissariat de Bayonne d'un scooter assuré autant que pétulant.

En retournant vers le sud je ne laissai pas les gondoles à Venise, pourtant mes neurones dansaient la saltarelle. Axiome pour Geneviève, hypothèse pour Petit Poulet et moi, l'association Escobar/Géraldine était-elle un nouveau postulat sur lequel il nous fallait désormais travailler ? Telle était la question. J'étais excité comme une puce, une grosse puce, certes. Bien énervé quand même. À propos d'énervé, il me fallait téléphoner à Roland. Arrivé à Saint-Jean-de-Luz,

je garai mon scooter près du port et me dirigeai vers le quai.

— Roland, je peux te parler ? Bon, accroche-toi et savoure. C'est sans doute El Greco qui a tué Jésuslin. Je l'ai découvert sur une vidéo que m'a passée un copain qui nous a filmés au patio, Miguel Lamarque, Loulou Etchegoyen, Alexis Ducasse et moi, à la fin de la corrida samedi. Comment je vais le sortir demain ? Je n'en sais rien, je déjeune avec Seignosse. Je te tiens au courant dès que je sais comment nous nous calons. Car El Greco n'est qu'un exécutant, j'en suis persuadé.

— Xanti, ça c'est du boulot !

— Non, non, Roland, un pot monstre. J'ai cette vidéo depuis dimanche et je ne l'ai regardée avec attention qu'hier soir. Chombier, c'est mon copain, me l'a montrée dimanche avant la corrida, sur son téléphone, avant de l'envoyer sur le mien. Mais au milieu des gens et avec une luminosité de merde, je n'ai rien vu, et ça m'est sorti de l'esprit. D'autant plus que dans la foulée, c'est lui qui m'a appris avoir vu Jésuslin sortir de chez Géraldine Arnaudin. Mais mieux vaut tard que jamais.

— Dès que tu t'es mis d'accord avec Seignosse, appelle-moi s'il te plaît. Que je puisse m'organiser. Mais d'ores et déjà, tu fais la tête de la page 3.

— Pibale a des photos, c'est sûr. Il a shooté toutes les cuadrillas dans le callejon lors de la corrida de dimanche. Je t'envoie la vidéo à ton adresse, pour que tu puisses le reconnaître. Mais tu ne la montres à personne tant que je ne t'ai pas appelé.

— D'accord. À tout à l'heure.

Il raccrocha et je lui envoyai la vidéo.

Une mousse au Majestic, avant de rejoindre Seignosse, me ferait le plus grand bien. Je la méritais et j'avais le temps. Excellente double raison de m'octroyer une pause houblon. Et en plus il faisait chaud ; triple raison.

Je m'avançais, non pas jusqu'à l'autel de Dieu, mais jusqu'à la terrasse du Majestic, où officiaient Etché, Arnaud et Robert de Socoa, beau trio de chanoines. Et c'est sans componction aucune que je m'accoudai à la table sainte pour communier benoîtement, tout en étant parfaitement dans le siècle, la soirée d'hier et cette matinée laborieuse et pleine de promesses en témoignaient.

— Messieurs, commençai-je, je vous salue, et comme j'ai une soif du diable, je vais commander un demi et trois rosés glace pour m'accompagner.

— Tu as bouffé du lion toi ? attaqua Etché.

— C'est vrai ça, reprit Robert, tu as l'air tout excité.

— Il a trouvé l'assassin, continua Arnaud, et ça explique tout.

— Pas encore, mais ça ne saurait tarder.

Le garçon à plateau débarqua la commande et, coude haut et gorge aux nues, je séchai le liquide rafraîchissant.

— Tu as traversé le désert à pied, ou quoi ? s'inquiéta Robert.

— Non, mais j'ai la soif dessus. Il faut que je lutte.

— C'est très joli, tout ça, mais où en es-tu ? relança Etché.

— Je touche au but.

— Dis-nous, alors, risqua Arnaud.

— Je ne suis pas sûr, alors j'attends.

— Demain dans *La Gazette* ? interrogea Etché.

— Je ne sais pas encore.

Robert héla le garçon :

— Monsieur est en manque, pas nous mais nous l'accompagnons, remettez-nous ça, s'il vous plaît.

— Xanti, tu manges un bout avec nous ? demanda Etché.

— Je te remercie, mais je suis invité. Une de ces invitations que je ne peux ni refuser ni reporter.

— Il y avait un point presse ce matin sur l'assassinat, reprit Arnaud. Je suis sûr qu'il déjeune avec Seignosse. Vous ne trouvez pas qu'il collabore beaucoup avec la police ? Leurs interventions s'emboîtent bien, et Xanti a toujours un coup d'avance. Vous avez remarqué, vous aussi ?

— J'ai remarqué en effet, ajouta Robert. Marcher avec la police, ce n'est jamais bon, surtout au Pays basque. Mais pour une histoire de meurtre, ça passe.

— Et Seignosse est un ami, ajoutai-je. Ce qui explique notre complicité. Mais vous l'aviez compris.

Les rosés et la bière se posèrent sur notre table. Ma bière connut un sort tout aussi funeste, mais moins rapide que sa devancière. J'avais refait les niveaux. Il était presque l'heure de rejoindre Petit Poulet.

— Messieurs, j'ai passé un agréable moment à vos côtés, mais le devoir m'appelle. Je vous abandonne à votre sort frais et paisible.

— Passe prendre le café avec nous Xanti, tu sais où nous trouver, proposa Etché.

— Je te remercie.

Et je quittai cette compagnie qui n'était ni de Jésus ni la 7^e au clair de lune.

Après avoir remonté la rue de la République, j'obliquai à droite sur le promenoir de la plage, direction le Brouillarta. J'y arrivai avant Seignosse.

Jean était derrière le comptoir.

— Tu vas bien Jean ?

— Impeccable Xanti, tu es le premier. Mais j'ai des ordres : un rosé pour te faire patienter. Seignosse arrive, il a commandé le menu : salade de Saint-Jacques et serrano au vinaigre balsamique, puis lotte aux piquillos. Avec un Puech-Haut, il l'a apprécié mardi soir.

— Va pour un rosé.

Pendant qu'il me servait, Seignosse entra.

— Un rosé aussi, commissaire ?

— Bien sûr, je ne vais pas le laisser creuser l'écart.

Verres à la main, nous rejoignîmes notre table, au bord de la grande baie qui donnait sur la plage.

— Tout d'abord, commença Petit Poulet, j'ai déjà commandé.

— Jean me l'a dit.

— Je savais que je serai un peu à la bourre. J'ai eu Benitez. Désormais il ne lâche plus El Greco. Mais je lui ai demandé aussi de s'occuper d'Escobar, et je lui ai fait part de l'idée de ton équipière. D'autant plus qu'elle en a rarement de mauvaises. J'ai également rencontré ton ami Chombier au commissariat de Bayonne. Je l'ai appelé de ta part et il est arrivé aussitôt. Ravi d'avoir pu aider à faire avancer le schmilblick, comme il m'a dit. Je l'ai félicité pour ses bons réflexes. Ça m'a l'air d'un bon celui-là.

— Pour ça oui ! Bon, comment fait-on, et qu'est-ce que j'écris ?

— D'abord, El Greco. Une équipe de Benitez file la cuadrilla de Goya jusqu'à la frontière. Après quoi nous prenons le relais jusqu'à Dax où on cueille El Greco après la corrida, sur le chemin d'Aranda del Duero où torée Goya dimanche. On simule un contrôle routier et on le ramène à Bayonne, sans explication. Comme ça la cuadrilla croira qu'il a encore fait une des conneries dont il est coutumier, et ça ne fait pas sonner le tocsin dans le mundillo. Escobar, lui aussi est filé par une équipe de Benitez jusqu'à la frontière où nous le prenons en compte jusqu'à Arles. Processus inversé après la corrida. Escobar est attendu dimanche à Huesca. Si El Greco se met à table rapidement, on serre Escobar en France et on le ramène à Bayonne. S'il a regagné le territoire espagnol, c'est Benitez qui s'en charge et nous le remet au

poste frontière le plus proche. Quant à de la Vega et Verdugo, nous continuons à les surveiller.

— Mais ça ne me dit pas ce que je dois écrire.

— Tu écris tout ce que tu sais. Tout sauf qu'El Greco est l'assassin, il n'a pas encore avoué. Mais qu'il est fortement soupçonné, oui. Si lui ou Escobar sont rencardés par quelqu'un, ils risquent de commettre un impair et nous ou Benitez, serons là.

— Et les hésitations de Géraldine quant à Escobar ?

— Tu fonces, tu en parles. Elle aussi on la surveille. Ouvre le maximum de pistes. On ne sait jamais, ça peut déclencher quelque chose.

— Bref, je suis le Liégeois qui pousse un peu trop loin le bouchon, le camé qui fait bouger les lignes, le candide qui se sucre.

— Voilà. Je te fais confiance.

Pendant ce temps, aimablement escortées par le Puech Haut, les Saint-Jacques n'étaient pas restées au bord du chemin. Elles ne s'étaient pas fait prier pour guider les deux pèlerins que nous étions, sur le chemin malaisé menant à la lumière. Compostelle n'était pas loin et ce n'était pas nos pieds qui s'illuminaient d'ampoules. La lotte nous conforta dans notre quête : nous étions sur la bonne voie. Bientôt, c'était sûr, nous gravirions comblés les marches du parvis.

Je ne m'arrêtai pas chez Etché pour prendre le café avec mes complices. J'avais mes papiers à écrire avant de filer au sud pour retrouver mon copain Federico et nos pilotaris à Zarautz.

CHAPITRE XV

Vendredi après-midi et vendredi soir

Arrêt sur image

De retour chez moi, je téléphonai à Roland.

— Roland, je t'appelle comme prévu.

— Alors Xanti, qu'avez-vous décidé ?

— Je balance tout. El Greco, Escobar et Géraldine Arnaudin sont filés.

— Géraldine ?

— Oui, elle est peut-être de mèche avec Escobar. Tu liras tout ça. Seignosse m'a demandé de sortir l'artillerie lourde pour pousser le commanditaire à commettre une erreur. Je ne vais pas m'en priver.

— Très bien. Fonce. Nous avons toutes les photos nécessaires. Allez, j'attends ton papier, lâche-toi, on va y joindre quatre photos : El Greco, Escobar, Géraldine et le point presse. De mon côté, je vais reprendre la chronologie de l'affaire et de ses développements sur une colonne, nous avons de quoi faire une belle page.

— À plus tard Roland.

J'appelai Pibale :

— Ça va depuis tout à l'heure ? Veux-tu bien envoyer deux photos au *Parisien* : le point presse de ce matin et El Greco. Allez, ciao.

Je me mis au boulot, avec appétence.

Je ne perdis pas de temps à rappeler les rouages de l'affaire puisque Roland le faisait. Je me prélassai donc dans les chassés-croisés que l'affaire avait révélés. Je stigmatisai le peu d'empressement de Géraldine Arnaudin à parler du rôle d'Escobar dans la SCI. J'ouvrai toutes les portes, suggérant sans suggérer, tout en suggérant. Tel le traître Iago, j'instillai le poison, Desdémone n'avait qu'à bien se tenir. Même si elle avait le choix de ses Othello. Et puis je finis dans un tourbillon mystérieux et technologique avec le smartphone dans le rôle de la langue chère à Ésope, mais ici, ce n'était pas une fable. Où El Greco faisait les frais de la modernité, un comble. Je titrai « Arrêt sur image » et j'envoyai à *La Gazette*. Puis j'appelai Roland.

— Xanti c'est parfait. Tout y est. Je fais la une avec.

— Je te laisse Roland, j'ai *Le Parisien* à livrer. Ciao, ciao.

Les neurones frisés, je m'attelai à mon second papier. Tout aussi corrosif, où les « pourquoi », le lecteur avait le droit de savoir, étaient plus nombreux que les « parce que », il était encore trop tôt. Bref, je la jouais comme une radio nationale matinale où l'interviewer vedette ouvre plus de portes qu'il n'en ferme. Le titre « La technologie au secours de la justice » ne laissait pas planer le doute. J'envoyai et j'appelai *Le Parisien*.

— Xanti comment vas-tu ?

— Mieux que toi Kattalin, il fait un temps splendide et je tiens le bon bout.

— Tu n'es pas gentil, ici on suffoque et je n'ai ni la montagne ni la mer pour me consoler.

— Mais tu m'as, moi et ma fenêtre ouverte sur le pays et l'arrière-pays, pour t'aider à surmonter tout ça.

— Tu m'énerves, oui ! Voilà ce que tu fais. Mais tu travailles bien. Nous avons les photos. On te réserve aussi une bonne place pour lundi, l'affaire devrait être conclue, non ?

— Je l'espère aussi. Je te laisse Kattalin, je vais voir une partie de pelote à Zarautz.

— Veinard !

— Allez, je t'embrasse.

Je me changeai et pris la direction d'Hendaye. J'étais dans les temps mais le Topo n'attendait pas.

Dans le petit train qui me transportait, le mot était bien choisi, tant physiquement (j'étais au maximum de ma férocité) que spirituellement (mon esprit tressaillait de céleste oxygène), j'appelai Geneviève pour lui faire part des dernières nouvelles.

— Madame L'Oréal ?

— Rouletabille ?

— Je suis dans le Topo et tout va pour le mieux. Petit Poulet, avec qui j'ai déjeuné, est à nouveau emballé par tes fulgurances et il a mis tout le monde sur le pont. Demain *La Gazette* va crépiter, je balance tout, j'envisage tout.

— Toi, tu es en pleine forme.

— Oh que oui ! Et tu y contribues beaucoup, tu le sais ça.

— Je le sais, je le sais. Amuse-toi bien. Moi ce soir, rien. Piscine, j'en rêve depuis midi, salade, balancelle, peut-être re-piscine et au lit. À demain.

— Je t'embrasse. Tu sais où ?

— Oui.

Et elle raccrocha.

Le Topo s'arrêta une dernière fois à Anoëta, l'antre de la Real Sociedad, le club de foot local, avant le terminus. Federico m'attendait, garé sur le trottoir à la sortie de la station, je ne pouvais le manquer. J'entrai dans la voiture, abrazo léger (il n'avait pas débouclé sa ceinture de sécurité) et direction Zarautz.

Je remarquai un exemplaire de *La Gazette* calé par l'accoudoir.

— Tu as de saines lectures Federico.

— Je m'intéresse, c'est tout. Et je suis ton enquête avec gourmandise. Je n'en manquerai un épisode pour rien au monde. À ce sujet, il faut que je te dise un truc. L'architecte, l'ancienne et l'actuelle de Jésuslin, si je te suis bien, je l'ai vue à Barcelone il y a quelque temps. Et tu sais avec qui ?

— Jésuslin ?

— Beaucoup mieux, Escobar. Lui je l'avais reconnu, mais pas elle, c'est ce matin en voyant sa photo dans le journal que ça m'est revenu. Ils sortaient d'un hôtel, le Méridien Barcelona, où j'avais un rendez-vous d'affaire. Moi, je descends toujours à la Casa Camper à deux pas de la Plaça de Catalunya. C'était le mercredi 6 août, avant le déjeuner, je viens de le vérifier dans mon agenda.

— Geneviève, elle a encore raison !

— Que dis-tu, Xanti ?

— Rien, rien, je me faisais une réflexion. Tu es sûr de toi Federico ?

— Tout ce qu'il y a de plus sûr. Et ils avaient l'air de discuter sérieusement.

— Il faut que je téléphone, tu permets ?

— Bien sûr.

J'appelai Seignosse.

— Navré de te déranger Petit Poulet, mais j'ai encore du nouveau. Je suis avec un copain de Saint-Sébastien qui a vu le 6 août dernier à Barcelone, avant le déjeuner, il en est sûr, Escobar et Géraldine Arnaudin sortant de l'Hôtel Méridien. Je vais à Zarautz pour une partie de pelote, mais là, à toi de jouer. Je t'appelle demain matin.

— Elle est diabolique ton équipière. Passe une bonne soirée. Moi je retourne donc à l'établi. Et merci encore.

Ce n'était plus une enquête, c'était un enfilage de révélations sur

un collier de vahiné. Les indices ruisselaient sur moi, mais avec grâce, comme la pluie sur Gene Kelly. J'avais un pot monstre, et cela faisait plusieurs fois que j'étais reçu avec mention aux concours de circonstances. Je téléphonai à Geneviève.

— Rouletabille, encore toi ?

— Oui, encore moi, Circé.

— Comment ?

— Je dis Circé, car tu es une magicienne. Je suis en voiture avec Federico et il m'apprend qu'il a vu cet été Escobar et Géraldine en train de sortir d'un hôtel à Barcelone. Ça fait beaucoup de coups de pot sur la même enquête, tu ne trouves pas ? Alors je te téléphone, pour t'apprendre que tu avais encore vu juste et pour que tu me rassures. Je me pose des questions.

— Aie confiance, Maïté et Laurence qui sont là avec moi pourront en témoigner. Nous nous sommes décidées il y a une demi-heure. Soirée piscine entre filles : on dit du mal de tout le monde, ça nous fait du bien. Regarde Saint Christophe et vas t'en rassuré.

— Bonne soirée à vous les filles, je t'embrasse.

— Je sais où. À demain.

— Xanti, que se passe-t-il ?

— Cette enquête est très spéciale. Elle se passe sur deux territoires différents. En France où je peux intervenir et obtenir des renseignements, et en Espagne où je ne peux rien faire. Or dans ce contexte particulier, tout me tombe tout cuit dans la bouche. La liaison reprise entre Jésuslin et Géraldine, c'est un copain qui me l'apprend. La vidéo qui accuse El Greco sortant de la chapelle, c'est ce même copain qui la réalise en me filmant avec des amis au patio de caballos après la corrida précédant le meurtre. Et voilà qu'aujourd'hui tu me dis que tu as vu Escobar et Géraldine Arnaudin à Barcelone. Tout ceci participe d'un pourcentage de probabilités hautement improbable. Mais c'est comme ça.

— Une veine de cocu, hein ! D'où ton appel à Geneviève pour savoir ce qu'elle faisait. Pas très élégant ça, Xanti.

— Tu as raison. Mais il fallait que je fasse quelque chose pour m'exorciser de ces drôles d'idées. Et puis je me devais de féliciter Geneviève pour son intuition, car elle avait envisagé une relation entre Escobar et Géraldine.

— Disons-le comme ça.

Nous étions arrivés à Zarautz et nous avions le temps d'effectuer un paseo léger avant la partie de pelote. Les bistrots au bas des

immeubles modernes derrière le front de mer firent l'affaire.

Nous nous calâmes les joues d'une robuste tortilla de patatas et d'une txistorra, irriguées au txakoli. Nous étions prêts pour assister aux exploits de Lara notre favori. Associé à Urkiola, vaincrait-il Barberito et Muganitz ?

Le fronton Aritzbatalde connaissait une jolie chambrée. Le lever de rideau terminé, les joueurs de l'estrella, la partie « étoile » comme on disait ici, avaient pris possession de la cancha et s'échauffaient avec méthode. J'en profitai pour rallier le bar et commander deux cubatas de Pampero, mon ron añejo favori pour composer un cuba libre de catégorie. Avalanche de glaçons, zestes de citron, doses de bûcheron, le barman ne se moquait pas de sa clientèle. D'ailleurs, tout au long de la partie, une noria d'assoiffés allait monter et descendre les marches des gradins pour accourir à ce généreux tabernacle d'où sortaient de si charitables ciboires.

La partie commença et ce fut un chassé-croisé entre deux équipes offensives. Les fantasias des cheveu-légers de l'avant n'avaient d'écho que les ahans des uhlands de l'arrière. Et le public aux anges applaudissait à tout rompre dans une communion un tantinet bordélique où chacun encourageait les siens, décibels au vent et gestes amples, mais dans une bonne humeur partagée et communicative. À ce joyeux régime, nos cubatas ne résistèrent pas longtemps et Federico se prêta de bonne grâce à une ascension étanchante. Sur la cancha, c'était un tourbillon et les deux équipes se retrouvèrent dos à dos à 21 partout, résultat logique d'une kyrielle de diableries et de coups de boutoir des uns et des autres. Lara prit son élan pour engager le dernier point sous les salves. La pelote vola loin et l'arrière adverse ne put armer convenablement son bras gauche. La pelote vint mourir contre le mur de frappe où Lara, félin musclé, la fracassa de gauche à droite, hors de portée de la concurrence. Le fronton rugit, 22 à 21, ite missa est.

Nous sortîmes en effet, au milieu d'un public enthousiaste : tous, nous en avons eu pour notre argent.

Il nous fallait maintenant rallier Saint-Sébastien et son vieux quartier propice aux flâneries gourmandes. Pendant tout le retour nous refîmes la partie, comme de bons supporters. Cette soirée commencée sous les auspices révélateurs de Federico sur l'impromptu de Barcelone, s'était poursuivie par une partie de pelote magnifique. Il convenait maintenant d'en arriver au point d'orgue, en harmonie avec un si prometteur début. On pouvait compter sur notre duo pour mener sa tâche à bien avec application. Federico laissa sa voiture chez lui au quartier Gros et nous traversâmes le pont de Zurriola avec ses lampadaires Art Déco que l'on doit à Victor Arana, décidés à prendre à

bras-le-corps la fin de soirée qui s'avancait.

Nous commençâmes à Borda Berri, calle Fermin Calbeton, par des tripes de morue, txakoli obligatoire, puis, dans la même rue, Txondorra et son croustillant de chipirons farcis. Nous enquillâmes ensuite la calle 31 de Agosto où Martinez nous ouvrait son comptoir et ses calamares fritos qui nous régalaient, Federico et moi, depuis notre prime jeunesse. À l'autre bout de la rue, A Fuego Negro constituait une halte incontournable : j'optai pour un chupito de betterave et Federico pour une mousse de paprika. De ci de là nous saluions des cuadrillas joyeuses et volubiles, goûtant comme nous aux délices du paseo dans la douceur du soir gipuzkoan. La nuit avançait gentiment, aussi nous décidâmes de traverser le Boulevard pour la dernière séance au Museo del Whisky qui n'affichait pas encore complet. Nous parvînmes au bar du sous-sol pour une dernière cubata, avec un Mathusalem 7 cette fois. L'escalier déversait son lot d'amateurs de breuvages divers joliment servis avec art. Il était temps de laisser la place.

J'abandonnai Federico à la nuit donostiarra. Il avait rendez-vous avec sa cuadrilla qui était en train de dîner à Gaztelubide, une société gastronomique de la Parte Vieja.

— Je vais arriver pour la copa et le puro, me dit-il en montrant son étui à cigares. À bientôt Xanti. Je continue bien sûr à suivre ton enquête dans *La Gazette*.

— Lis-la demain, tes révélations sont dans le droit fil de ce que j'ai écrit.

Nous nous séparâmes sur un abrazo.

Je me dirigeai vers les jardins de l'Alderdi Eder devant la mairie, puis je remontai la plage de la Concha et la célèbre rambarde qui la clôture, dessinée par Juan Rafael Alday au début des années 1900. Je pris à gauche devant l'Hôtel Londres, la calle Easo qui m'amena à la gare du Topo. Je n'avais pas le soleil pour témoin et je n'étais pas couché dans le foin, comme le chantait la délicieuse Mireille, mais pour moi, la vie était douce.

Il n'était pas encore temps pour la jeunesse banlieusarde de regagner ses pénates, aussi je m'installai dans un wagon vide pour un périple d'un peu plus de trente minutes, avant de rejoindre Hendaye. L'esprit stimulé par le rythme et les sons ferroviaires, je tentai de voir clair dans les derniers rebondissements de l'affaire.

Tout d'abord El Greco. Pour qui travaillait-il ? Goya ? Non. Escobar, dont il était le cousin ? Mais il était aussi son boulet. Géraldine Arnaudin ? Une femme seule ne pouvait faire confiance à un demi-sel très moyennement cojonudo. Le duo andalou ? Il serait

étonnant que Diego de la Vega et Ana-Maria Verdugo aient eu recours à ce genre de paillaso pour un travail sérieux : l'Andalousie, surtout son côté méditerranéen et interlope, devait regorger de types capables d'exécuter proprement un contrat. De plus, je ne voyais pas l'un des membres du duo agir seul, laissant l'autre dans l'ignorance. Ana-Maria seule ? Elle n'aurait pas confié les clés du royaume à un porte-coton. Diego seul ? Un peu plus plausible. D'autant plus qu'il pouvait surveiller la manœuvre de près. Mais pourquoi ne pas l'avoir fait soi-même dans ce cas ? Le risque eut été moins grand. Tous les suspects étaient en état de lucidité. Tous ? Non. Pas Escobar qui lui, d'après ce qu'on m'en avait dit, était dans l'urgence. Et les conneries, en général, c'est dans l'urgence qu'on les commet. Comme un grimpeur en fin d'étape dans les Pyrénées, Escobar se détachait du groupe d'échappés, au train. Cette hypothèse se tenait davantage. Mais pourquoi la rencontre avec Géraldine, alors ? Étaient-ils amants ou seulement en affaire ? Ou les deux ? Seul le Topo se rapprochait du terminus. Moi j'étais encore en transit, hésitant entre plusieurs destinations. Je débarquai à Hendaye tous sabords ouverts, les neurones chargés jusqu'à la gueule. Mais sur qui tirer ? J'enrageai d'avoir de quoi défourailler plein la sainte-barbe et de la poudre plus haut que les yeux, mais de ne pas avoir d'objectif à bombarder. L'excitation qui avait présidé au début de cette magnifique soirée éclairée de révélation croustillante, encore, de bonheur sportif et de plaisir gourmand, laissait la place à l'énervement. Je ne savais sur quel « i » mettre le point et où appuyer pour que ça fasse mal. Frustrant. Je sortis du Topo pil pil, le cerveau à petit feu. J'empruntai bien évidemment la Corniche, pour rentrer à Ciboure, comptant sur la majesté de l'itinéraire pour calmer mon dépit. Que dalle ! Je descendis sur Socoa le cœur crépitant. Il était minuit passé. Une biérotte au Majestic parviendrait-elle à apaiser mon métabolisme vibronnant ? Je décidai d'essayer et laissai ma voiture au port de plaisance de Larraldenia à Ciboure : traverser le pont à l'air de la nuit me ferait du bien. Ça me le fit. Et j'abordai aux rivages de la place Louis XIV détendu et souriant. Finalement elle avait été bonne cette journée. La terrasse était comme un filet, garnie, et à l'intérieur le comptoir comptait un petit lot d'accoudés. Je m'approchai de deux anciens de l'Olympique en rupture de retrouvailles de vieux guerriers du rugby luzien. Je choquai la mousse en leur compagnie et mon énervement s'évapora doucement. Il était temps de rentrer chez moi. Je longuai le quai et ses senteurs marines dues aux algues rouges débarquées récemment. Je sifflotai de plaisir en repassant le pont, le vent s'était levé. À Larraldenia les pontons craquaient doucement et quelques drisses claquaient mollement aux mâts des voiliers. Jolie météo pour réfléchir. Ce que je ne pus m'empêcher de faire à nouveau, tant la

reconstitution du puzzle dont il ne me manquait que très peu de pièces, occupait tout mon esprit. Finalement l'intermède houblonné, s'il m'avait détendu quelque peu, n'avait rien occulté du tout. Je gambergeais toujours. Et je gambergeais encore en arrivant chez moi. Je pensai me coucher bercé dans les bras de la félicité, il n'en fut rien. Étendu sur mon lit, je continuais à me faire frémir le bulbe, pourtant il fallait que ça cesse, demain il y avait école. Enfin le sommeil me prit par surprise. Mais je fis des rêves bizarres : Goya peignait un tableau où Jésus en chemise blanche, les bras au ciel et éclairé par une lanterne posée au sol, était mis en joue par El Greco, Escobar et Géraldine Arnaudin. Dans un autre cadre, Diego de la Vega, moustache de jais et guitare enjouée, donnait l'aube à Ana-Maria Verdugo, dans le patio d'une hacienda, sous l'œil complice de Bernardo Mudo, pendant qu'un cheval noir piaffait de l'autre côté du mur. Pourquoi pas après tout ? Il me semblait avoir déjà vu ça quelque part.

CHAPITRE XVI

Samedi matin

Ondes fugitives de l'Adour

Le hennissement du cheval noir surgissant hors de la nuit me réveilla et c'était tant mieux car en ce samedi, j'avais à courir vers l'aventure au galop. Il était 8 h environ, et le menu du jour s'annonçait en effet copieux. En entrée Seignosse et Géraldine. Puis corrida à Dax où j'avais l'intention de me rendre. Ensuite assister le plus près possible à l'embarquement d'El Greco pour Bayonne. Attendre enfin que ça se décante pour connaître la sauce à laquelle serait mangé Escobar, et son arrivée plus que probable à Bayonne.

J'appelai Christian Molia qui avait la haute main sur tout ce qui était taurin, chez eux à Dax. Je l'avais connu par le biais d'Olivier Ortuart.

— Christian, bonjour, c'est Xanti Sopena, est-ce que je te dérange ?

— Pas du tout, j'allais partir aux arènes. Qu'est-ce qui t'arrive ?

— J'aurais besoin de ton aide. Je voudrais assister à la corrida de cet après-midi, rapport à l'assassinat de Jésuslin, pour observer Goya de près : je m'y prends tard, mais j'aurais besoin d'une place au callejon.

— Qu'est-ce que vous avez tous à vouloir observer Goya ? Le commissaire, Seignosse, je crois, qui enquête sur l'affaire, m'a demandé deux places lui aussi. Pas au callejon mais pas trop loin des cuadrillas quand même.

— Les grands esprits se rencontrent, Christian.

— Il faut croire. Pas de souci Xanti. Passe prendre le laissez-passer à la conciergerie à partir de midi, je prévois Darrieu.

— Je te remercie Christian. Bon sorteo. Ciao, ciao.

Je m'en sortais bien car les places au callejon étaient une denrée rare.

Socoa et l'océan m'attendaient.

L'onde fraîche et salée me piqueta les sens. Remonté à bloc je marchai sur la digue comme le Seigneur sur l'eau : avec confiance et

majesté. Je pensais à Seignosse qui devait être en train de cuisiner Géraldine la cachottière. Qu'allait-il ressortir de cet entretien musclé ? Car il ne faisait aucun doute qu'il y aurait du rythme, le petit père Seignosse n'appréciant que modérément qu'on le prenne pour une pomme. Et Géraldine l'avait fait deux fois, et toujours concernant Escobar.

Dos au Levant je pénétrai dans l'atmosphère des terriens, survolé par les cris irritant des oiseaux.

— Vos gueules les mouettes ! hurlai-je, emballant les décibels et moulinant des bras.

Sans résultat aucun. La faune aviaire, aile sous le vent, s'en allait plus loin voir si j'y étais et ne m'y trouvant pas, revenait me prendre de haut avec une obstination rigolarde. Malgré mes talents d'investigateur avérés, je n'étais pas considéré sur cette digue.

C'est donc d'un scooter un tantinet courroucé que j'abandonnai cette volante et sans gêne engeance à un zéphyr qu'elle ne méritait pas.

Dessalé, rincé, douché, lustré, j'avalai mon sempiternel jus de fruit, le café ce serait plus tard. J'appelai Geneviève.

— Salut Madame L'Oréal.

— Rouletabille va bien ? Pas trop dur le dernier Pampero ?

— Matusalem 7 pour être précis. Ça va, ça va. J'avais du taf aujourd'hui. Tout à l'heure je vais à Dax voir toréer Goya et réagir El Greco. Petit Poulet y sera aussi. Ensuite, ce sera du Verdi : la force du destin. Je vais m'adapter. Il vaut mieux que tu ne comptes pas sur moi. Tu pourras ainsi continuer à dire du mal du monde entier avec tes piquantes houris, à moins que vous n'ayez déjà concocté votre programme.

— Justement. Hier soir j'ai senti le vent. Maïté étant sur un coup, un ancien copain de fac avec qui elle va essayer de refaire les niveaux, nous sommes au Kursaal, Laurence et moi, où l'Orchestre d'Euskadi rend un double hommage à Juan Crisostomo de Arriaga et à Pablo de Sarasate. Comme tu le vois nous allons passer la soirée au violon. Ensuite, comme toi : improvisation.

— Parfait, comme ça nous ne nous n'amuserons pas les uns sans les autres. Peut-être dimanche pour le petit déjeuner, avant d'écrire mes papiers pour lundi ?

— Bonne idée, monte quand tu veux. Pas trop tôt quand même.

— D'accord, je t'embrasse. Ouiii, là.

— Même au téléphone c'est bon, tu sais.

— Non je ne sais pas. Tu ne m’embrasses jamais au téléphone.

— Bon je me lance. Moi aussi je t’embrasse. Et tu sais où.

— Non ? Là ? Eh bien ! tu es une drôle de fille. Même au téléphone. Si ton opérateur savait comment et pourquoi tu utilises son réseau, il bloquerait ta carte SIM. Allez, à demain.

Puis j’appelai Seignosse.

— Petit Poulet, je te salue.

— Sherlock, je déverse à tes pieds mes respects du matin.

— Holà ! Que se passe-t-il, que me vaut ce tombereau de fleurs ?

— Tout d’abord, tu remercieras ton équipière avec les égards dus à son flair. Il se passe que notre amie l’architecte me prend depuis trop longtemps pour un con. Tu te rappelles quand je lui avais demandé « Parlez-moi d’Escobar ? », elle m’avait répondu « Le torero ? Jésulín le fréquente peu ». Jésulín, peut-être, mais elle ce n’est pas le cas. Et c’est souvent à Barcelone. Rien que depuis juin, elle a réglé quatre fois le péage de Cornelia de Llobregat avec sa carte bancaire. À l’aller le mardi 4 juin et le jeudi 18 juillet ; au retour le jeudi 6 juin et le samedi 20 juillet. Et à Hondarribia, elle a pris l’avion pour Barcelone le lundi 5 août pour revenir le mercredi 7 août. À chaque fois Escobar a retenu une chambre pour deux nuits, du 4 au 5 et du 5 au 6 juin à l’hôtel Alma, du 18 au 19 et du 19 au 20 juillet au Méridien Barcelona où ton copain les a vus, du 5 au 6 et du 6 au 7 août au Montecarlo. Péage aussi pour Géraldine Arnaudín à Bilbao le dimanche 18 août pour Aste Nagusia où Escobar toréait avec Sergio Garcia et Joan Cañellas ; péage retour le lundi 19 août. Tu vois donc qu’elle le fréquente un tout petit peu l’Escobar. On n’a pas encore trouvé où ils ont passé la nuit et s’ils l’ont passée ensemble à Bilbao. Et puis on continue à vérifier encore plus avant dans le temps, l’emploi du temps de la menteuse. Et Benítez fait pareil pour Escobar. J’attends d’avoir encore davantage de biscuits et je la convoque demain. Un dimanche au poulailler, c’est toujours bon pour le moral. Et j’aurai cuisiné El Greco. Et Escobar aussi, car c’est sûr, on nous le livre après la corrida. Les témoignages à l’hôtel concordent avec celui de ton copain d’hier soir. Il aura tout le voyage pour mariner. Je vais le récupérer un peu plus que rosé, à point. C’est peut-être ensuite que ce sera saignant. Tout à l’heure...

— Je sais, tu es à Dax à la corrida. Et pas au callejon où moi je serai, mais pas trop loin. Molia m’a tout dit.

— Une officine. Tu devrais monter une officine.

— Composer avec les cocus et filer le train chaud de leurs moitiés volages. Non très peu pour moi.

— Et qu'est-ce que tu es en train de faire depuis une semaine ?

— Oui mais non, voilà ! Tu m'expliqueras là-bas comment vous faites avec El Greco. Ce serait bien que je puisse faire une photo sur la route. Pour la nuit du 18 au 19 août, ça m'étonnerait qu'ils l'aient passée à Bilbao, Escobar est trop connu, en pleine Grande Semaine en plus. Tu devrais essayer plutôt Castro Urdiales ou Santander, il n'y a pas énormément de palaces. Ciao dao Petit Poulet.

— Bon, on se voit à Dax, j'y vais avec Bruno.

Bruno Subelet, l'adjoint de Seignosse, un type bien.

La fin de la matinée et le début de l'après-midi m'appartenaient. Mais moi, je ne m'appartenais plus et je n'étais pas loin de la lévitation, vu la tournure des événements. Mes papiers déroulaient le tapis rouge aux développements de l'affaire, avec toujours un temps d'avance. Jubilatoire ! Il fallait pourtant que je me calme.

Je traversai le pont de Gaulle pour un café autour des halles. Je tombai sur le triumvirat d'Ascaïn statuant sur la caféine, à sa place habituelle.

— Xanti, un petit café ? questionna Peio.

— Avec plaisir, quoi de neuf ?

— C'est à toi qu'il faut demander ça, embraya Xan.

— Dis donc, continua Jean-François, c'est un immense bordel ton histoire. Eau courante et cul à tous les étages.

— Et un paquet de pognon aussi. Le golf et le programme immobilier sur la Corniche doivent y être pour un peu, non ?

— Ça doit expliquer pas mal de choses, approuva Peio.

— Ton Grec, embraya Xan, c'est sûr que c'est lui ?

— Qui veux-tu que ce soit d'autre ?

— Il n'a pas encore été arrêté ? poursuivit Peio.

— Il vit ses dernières heures d'homme libre. Nous voyons le bout du tunnel. Quel est votre programme aujourd'hui ?

— Golf. À Souraïde, précisa Jean-François. Après l'esprit (il montra sa tasse de café), le corps.

— Bel enchaînement, ne pus-je que constater. Et à quoi l'omelette après ?

— Aux cèpes, affirma Peio. On n'est pas là que pour souffrir.

Puis la conversation prit d'autres tours, politiques, sportifs, variés, dont les rendez-vous autour des halles constituaient un acide forum. Puisque l'on ne nous épargnait rien, nous n'épargnions personne.

C'était la règle.

J'abandonnai mes golfeurs omeletteurs à leur préparation intensive et pris la direction du port où je flânai, avide de ses senteurs particulières mêlant la marée, le poisson, les algues et... le gasoil. En face, je voyais Ciboure et, pour le moment, cela suffisait à mon bonheur. Mais tout s'était remis à tourner dans mon manège à moi. Une déambulation iodée pouvait faire l'affaire. Je réfléchissais au rythme de mes pas, sans oublier de regarder autour de moi, le somptueux décor qui baignait l'embouchure de la Nivelle. Le quai de l'Infante m'ouvrait ses aristocratiques bras, au diable la lutte des classes ! J'y portai mes pas. Mes pensées aussi. Et la dame de mes pensées, c'était Géraldine Arnaudin. À quelle lance avait-elle noué son foulard ? Et pourquoi ? Celle du Greco, d'Escobar, ou des deux. Je ne la voyais pas traiter avec El Greco. Et ses rendez-vous multiples avec Escobar ne laissaient pas planer le doute : elle était également sa maîtresse. Elle n'avait pas que le compas dans l'œil, l'architecte, elle l'avait aussi ailleurs.

Dans quel but agissait-elle ? Préserver les intérêts de son fils, c'était évident. Jusqu'où était-elle allée pour y parvenir ? Qu'avait-elle trouvé à Escobar ? Ou plutôt, pourquoi l'avait-elle trouvé, lui. Pour le plaisir ? Pour les 500 000 € de la SCI ? Pour s'en faire un allié ? Pas pour qu'il l'épaule en affaires en tout cas. Elle devait savoir qu'il était carbonisé puisqu'il voulait récupérer ses billes dans la SCI. Contre qui ? Jésuslin ? Il me semblait qu'elle en était éprise. Le flou était plus qu'artistique, et même ce bon Hamilton ne réussirait pas à rendre un cliché satisfaisant. C'est ce soir et demain que ça allait se passer.

Ce soir, El Greco allait s'allonger, c'était sûr. Il était du bois dont on fait les flûtes et Seignosse n'aurait aucun mal à lui faire emboucher les trompettes de l'aveu nommé. Mais dans ce cas précis la faute avouée ne sera sûrement pas pardonnée. Et puis je voyais aussi Seignosse dans le rôle de Don Basilio entonner l'air de la calomnie sans trop se forcer, habillant ainsi son client d'un sombre costume trop grand pour lui. Le temps qu'Escobar rejoigne la Côte basque, El Greco sera passé à la moulinette, et s'il y a complicité, connivence, voire contrat, ce que je croyais, il aura craché le morceau. Escobar arrivera donc en pays défait. Surtout avec les relevés d'hôtel et les témoignages, Seignosse n'aura pas grand mal à l'attendrir. Ensuite il serait temps d'éclaircir sa relation avec Géraldine. Le nœud de l'affaire était là. Et, gordien ou pas, Seignosse avait la faculté de la trancher, car tras los montes, l'ami Benitez devait également s'employer à effeuiller l'emploi du temps d'Escobar. L'interrogatoire de Géraldine Arnaudin serait décisif. Ah, si je pouvais y assister ! Mais ne rêvons pas. Il faudra faire sans. J'appelai Roland.

— Salut Roland.

— Xanti, où es-tu ?

— À Saint-Jean-de-Luz, mais pas pour longtemps. Ensuite je vais à Dax à la corrida. Renifler l'air de la cuadrilla de Goya où Instrumente l'excellent El Greco. Et c'est là que ça va commencer.

— Commencer ?

— Je t'explique. Hier soir un copain donostiarra avec qui j'étais à une partie de pelote à Zarautz, me dit qu'il a vu Escobar en compagnie de Géraldine à Barcelone cet été. J'avertis illico Seignosse à qui je téléphone ce matin ; Escobar et Géraldine sont amants, il a des biscuits. Tout à l'heure après la corrida à laquelle il aura assisté, Seignosse va serrer El Greco sur la route du retour et va le cuisiner à Bayonne. Je vais m'arranger pour faire une photo car ce ne peut être qu'au péage de Labenne. Mais j'en aurai d'autres, aux arènes et peut-être à l'Hôtel Splendid où les toreros descendent. Pendant ce temps, du côté de Narbonne, une autre équipe va intercepter Escobar, quand il rentrera de Nîmes, et le conduira à Bayonne. Mais là il faudra quelqu'un pour la photo. Et puis également demain dans la matinée pour une photo de Géraldine Arnaudin dans la cour du commissariat où Seignosse l'a convoquée. Je ne sais pas l'heure, mais ce ne sera pas de bonne heure, car la Maison Poulaga aura fait rissoler El Greco et Escobar jusque tard dans la nuit, je suppose. De toute façon, je m'arrange avec Seignosse, il ne peut pas me refuser grand-chose, vu ce que je lui ai apporté sur un plateau.

— Mais c'est formidable, nous aurons toujours un coup d'avance. Bon, je vols avec Pibale pour les photos de ce soir et demain.

— Je te tiens au courant au fur et à mesure de l'évolution de la situation. J'écrirai mes papiers demain après-midi. On ne va pas manquer grand-chose. Même si elle se rencarde, la concurrence n'aura pas les bonnes photos d'El Greco, d'Escobar et de Géraldine. Elle peut faire le joint avec Dax et El Greco, mais pas avec Escobar et Géraldine. À l'extrême limite, El Greco ne pourra apprendre qu'il est soupçonné qu'en arrivant à Dax. Et s'il essaie de se défilier, Seignosse sera là et moi aussi. Donc, s'il y a du cirque ce sera intéressant aussi et je serai aux premières loges. Si rien ne bouge, comme je le crois, Seignosse arrêtera El Greco sur la route, ou plutôt l'autoroute, prétextant un contrôle routier. Du moins, c'est prévu comme ça. Et puis je suis sûr qu'il va dégager la piste d'El Greco et des trois cuadrillas avant, pendant et après la corrida, car ce que Seignosse ne veut pas, c'est mettre la puce à l'oreille d'Escobar. Si la cuadrilla de Goya appelle les confrères, ou même celle d'Escobar, elle ne saura pas pourquoi El Greco s'est fait embarquer.

— Donc c'est à Dax que c'est risqué.

— C'est pour ça que je vais y partir de bonne heure et aller fouiner au Splendid avant la corrida, au cas où.

— Parfait, suerte Xanti. À tout à l'heure.

— Ciao, ciao, Roland.

Je retrouvai mon scooter, direction Ciboure et Marinela.

Je m'équipai, carnet, appareil photos et je pris la direction de Dax, en voiture cette fois. Il était midi bien tassé. Je pris l'autoroute et j'arrivai sans me presser vers 14 h sur les berges de l'Adour. Pas d'ondes fugitives, pas de Dacquoise à l'œil noir, le secteur était calme. Les abords de l'Hôtel Splendid baignaient dans une douce quiétude. Les fourgonnettes des cuadrillas étaient garées un peu à l'écart mais je ne remarquai aucun dispositif particulier. À part une Peugeot blanche où deux types cools et observateurs tuaient le temps tous sens en éveil. Rien donc de spectaculaire à l'extérieur ou à l'intérieur de l'hôtel dont le hall sacrifiait à ce pourquoi il avait été construit, le paisible repos des curistes qui s'y mouvaient, entre deux eaux, à spa compté, tagada soins soins.

Je me dirigeai vers la réception. Il fallait que je sache si Seignosse avait mis un dispositif en place à l'hôtel et j'inventai un prétexte.

— Est-ce-que Madame Audemar est là ?

C'était une vieille amie, cliente de l'hôtel mais qui y venait généralement en juin.

La réceptionniste, une brune à la vive prunelle et à la parfaite présentation, même sa poitrine savait se tenir, consulta ses fichiers.

— Je suis désolée monsieur, mais Madame Audemar n'est pas là en ce moment. Elle est effectivement descendue chez nous mais c'était avant l'été.

— Merci. Y-a-t-il quelque chose de spécial aujourd'hui ? Pouvez-vous me dire ce que font sur le parking ces fourgons immatriculés en Espagne ?

— Ils sont là pour la corrida monsieur.

— Je vous remercie.

Bon, il n'y avait pas de consigne particulière concernant les toreros.

Je m'installai au bar où j'avais une vue imprenable sur le hall et ses allées et venues. Deux autres types relax et autant observateurs que ceux de la Peugeot, occupaient des fauteuils autour d'une table basse, elle aussi stratégiquement située. La Maison Poulaga avait jeté l'ancre au Splendid. Je jetai un coup d'œil aux journaux sur le

comptoir : *La Gazette* n'y était pas. Seignosse l'avait sans doute fait retirer de la pile. J'avais un petit creux, je commandai un croque-monsieur et une pression au barman. Je commençai à grignoter faisant durer le plaisir, un œil sur *Le Monde*, l'autre sur le hall. Mes deux voisins n'en perdaient pas une miette non plus.

Rien n'indiquait que les cuadrillas avaient investi l'hôtel. Pas le moindre aficionado, pas la moindre groupie, pas le moindre journaliste. Rien. La chance continuait de m'accompagner, la tendance était bonne. Je commandai un café que je sirotai jusqu'à plus goutte. J'étais rassuré. Ce n'est pas ici qu'El Greco allait faire un écart. Et l'eût-il voulu, la double paire en faction ne lui laisserait pas la main. C'est fort de ce constat que je quittai le Splendid. Je ne mis que quelques minutes pour rejoindre les arènes. Je récupérai mon précieux sésame, puis je fis le tour pour traîner devant l'entrée du vénérable bâtiment néo-mauresque perle du parc Théodore Denis, l'œil aux aguets et l'oreille aiguisée. On parlait corrida, de cette corrida, rien sur Jésulín. Tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes. Je refis le tour de l'édifice pour me présenter au patio de caballos.

CHAPITRE XVII

Samedi après-midi, samedi soir

Ultime paseo

J'allais pénétrer au patio de caballos quand j'aperçus mon fil d'Ariane :

— Chombier ! Chombier !

— 45 rue Poliveau ! répondit mon éclaireur, mon scout. Notre scénario était au point, conclu par un vigoureux abrazo.

— Xanti, comment vas-tu ?

— Fort bien Paul, et grâce à toi. Tes tuyaux sont de première bourre et je vais sans doute proposer ta vidéo au Festival de Cannes.

— Quel coup de pot ! Je ne l'avais même pas regardée. C'est ton ami le commissaire, un homme charmant d'ailleurs, mais qui sait se faire comprendre, qui me l'a faite regarder avec attention. À quoi ça tient. Et El Greco ? Que va-t-il se passer ?

— Les flics vont sûrement le serrer pour l'interroger. Quand ? Je n'en sais rien.

— Notre Géraldine Arnaudin, elle n'est pas très nette non ? Du moins, et je lis tes papiers avec attention, c'est ce que tu écris. Je ne me permettrais pas de juger une si charmante personne. Mais, l'habit ne fait pas le moine, méfions-nous des apparences, le cœur a ses raisons que la raison ignore, et cetera et cetera, on n'en finit plus. J'arrête. C'est bien triste en tout cas. J'ai de la peine pour ce pauvre Jésuslin. Quel que soit l'assassin, lui, il est mort. Mais pas enterré. C'est lundi à Cacique.

Nous entrâmes au patio de caballos où régnait l'agitation habituelle d'avant corrida.

— Paul, je te laisse, il faut que j'aille saluer Christian Molia, à bientôt.

— À bientôt Xanti !

Et il partit à travers les petits groupes qui se formaient çà et là. Et auxquels il allait annoncer, à son habitude, des nouvelles rocambolesques, ou vraies. Allez savoir avec Paul Chombier !

Je trouvai Christian Molia en compagnie d'un alguazil, réglant un

détail du paseo. Je le saluai sans le déranger.

Il me fallait maintenant repérer Seignosse et Subelet. Je croisai Olivier Ortuart, bien évidemment affairé, mobile greffé à l'oreille. Il répondit à mon clin d'œil. Un peu plus loin je tombai sur un ancien international de rugby, aficionado bien sûr car Dacquois. Sa haute taille et sa stature bouchaient à moitié mon horizon. Ce n'était pas l'interlocuteur idéal pour discuter tout en observant. Je pris congé en m'excusant.

Je finis par repérer mes suprêmes de volaille noyés au milieu de la foule et discutant avec un inconnu, du moins pour moi. Crête altièrre, ergot acéré, du label rouge de chez poulaga à n'en pas douter. Je fis en sorte que Seignosse me vole. Et j'attendis. Petit Poulet vint me rejoindre.

— Salut Xanti.

— Salut Jacques. Alors ?

— Benitez a fait du bon boulot. Nous avons des biscuits pour traverser l'Atlantique en radeau.

— J'ai vu tes yeux de Moscou au Splendid. Ils avaient fait disparaître *La Gazette* de la pile de journaux à la disposition des clients. Nickel.

— Je vois qu'on reste entre pros.

— El Greco ?

— On le serre au...

— Péage de Labenne.

— Bon ça aussi c'est fait, je n'ai rien à t'apprendre. Si, quand même, ce sera après la barrière, sur le petit parking à droite. Tu te gares là et tu fais tes photos. On ne l'embarque pas dans une voiture banalisée, mais dans un véhicule de la Police Nationale avec policiers en tenue, où on le fera entrer par la portière arrière côté passager, comme ça tu ne pourras pas le manquer. Nous serons Bruno et moi dans ma voiture dont nous ne sortirons pas. Il ne faut pas que l'un des membres de la cuadrilla nous reconnaisse. Toi, tu te gareras à notre gauche, comme ça tu nous cacheras. Tu ne sortiras pas de ta voiture et tu prendras tes photos par la portière. Les véhicules seront placés comme il faut, ne t'inquiète pas. Je ne te déroule pas le tapis rouge mais le cœur y est. Nous aurons tout le temps de parler ensuite, quand l'embarquement sera terminé. Dès que Goya passe en Espagne, Benitez continue à le prendre en charge, on ne sait jamais.

— Merci, à tout à l'heure.

— Je te dois bien ça.

Seignosse et Subelet quittèrent le patio pour aller rejoindre leur place. Le troisième larron, comme je m'y attendais, s'incrusta. De la poche de poitrine de son blouson dépassait un bristol rouge. Lui aussi serait au callejon. Seignosse n'aimait pas prendre de risque.

Je traînai encore un peu et saluai quelques habitués des arènes de Bayonne ayant aussi leurs entrées à Dax. L'assassinat de Jésuslin et ses développements furent évidemment au centre de nos courtes conversations car j'éludai au maximum. Je présentai mon sésame et entrai dans le callejon, me retrouvant pas loin des cuadrillas. Parfait, j'allais pouvoir facilement faire des photos de Goya, qui restait un suspect, ne l'oublions pas, et d'El Greco. Je repérai également Seignosse et Subelet, lunettes de soleil au nez, en contre-barrera sous la présidence, près de l'escalier. Le troisième élément de la Maison Poulaga se tenait près de la sortie donnant sur le patio par où devait passer quiconque voulait entrer ou sortir du callejon : tout était en place.

Les portes s'ouvrirent sur les alguazils et les cuadrillas, l'Harmonie envoya Flor de España, ça pouvait commencer.

Je ne prêtai pas beaucoup attention au spectacle en piste. Dans cette session des toros et des hommes, les hommes m'intéressaient davantage. Et l'un d'eux plus particulièrement, El Greco. Il vaquait normalement à ses occupations, s'appliquant pour Goya qui allait toréer en deuxième position, entre Sergio Garcia et Joan Cañellas. Brossant une dernière fois les capes, pliant les muletas, ordonnant les épées, ainsi préparait-il les trastos, les outils dont son patron se servirait pour instrumenter. Il n'avait pas l'air de ce que vraisemblablement il était, un meurtrier en sursis. Miro et lui se partageaient les tâches dans un ballet bien réglé. Le premier, serviette éponge à l'épaule et prêt à dégainer le gobelet d'argent rempli d'eau fraîche, s'occupait du bien-être de Goya, il l'accompagnerait le long des tablas tout au long de son travail avec le toro et c'est lui qui lui tendrait l'épée de muette au moment de vérité ; le second se chargerait des instruments divers, rangés dans des mallettes, boîtes ou fourreaux en cuir de Cordoue repoussé, dont le maestro aurait besoin au cours de la lidia, le combat. Nulle trace d'inquiétude chez El Greco, il évoluait sereinement dans un tempo bien huilé. Et pourtant en revenant en France et à Dax en amont de Bayonne traversée par l'Adour elle aussi, il s'était jeté dans la gueule du loup. Pour le moment l'agneau avait le sourire. Ce type était très fort, ou inconscient, ou idiot. Peut-être un peu des trois.

Je pris quelques photos, et d'El Greco et de Goya avant qu'il n'entre en piste.

La corrida se déroulait, mais sans moi. J'étais fasciné par

l'étonnante banalité affichée par El Greco. Il faisait son boulot avec transparence et efficacité semble-t-il. Qui pouvait imaginer que cet ectoplasme affairé était un assassin ? Derrière leurs lunettes, Seignosse et Subelet regardaient fort, eux aussi, l'ayuda de Goya. El Greco devait leur donner, comme à moi, des motifs d'interrogations. Comment revenait-on quasiment sur le lieu de son forfait, sans un frisson, une vibration, une émulsion ? Bizarre autant qu'étrange. Pas d'exaltation expressive, aucun maniérisme, ni blanc ni noir, le tableau que brossait El Greco, dans l'ombre au milieu des habits de lumière, affichait un classicisme affligeant. Et il était tous les modèles ; le martyr de Saint Maurice, c'était lui, la mort de Laocoon, c'était encore lui et l'enterrement du comte d'Orgaz, c'était toujours lui. Avec Seignosse dans le rôle du Grand Inquisiteur, El Greco ne pourrait qu'avouer. Il était maudit et il ne le savait pas. Dès que Goya eut estoqué son second toro, Miro et El Greco entreprirent de plier les gaules, sans se mélanger les pinceaux. Tout remballer, nettoyer sommairement ce qui pouvait l'être, plier capes et muletas, ranger les épées aux fourreaux, remplir les malles et les refermer. Comme l'avaient fait avant eux les intendants de la cuadrilla de Sergio Garcia. Pendant que Cañellas toréait son second toro, le dernier de la corrida donc, les deux hommes transportèrent leur cargaison au patio de caballos afin de charger leur fourgon pour lever le camp dès la fin des hostilités. Il y avait de la route jusqu'à la prochaine arène. Le troisième homme de l'équipe Seignosse leur emboîta le pas discrètement et ne reparut dans le callejon que derrière eux.

La corrida touchait à sa fin, le train d'arrastre emportait la dépouille du dernier toro vers son terminus avant qu'il ne soit débité en côtes ou autre daube. À la tête de leurs cuadrillas, les toreros, oreilles aux mains, on était à Dax, sortaient, sponsorisés par Émail Diamant. J'avais quitté ma place rapidement, avant que les gradins ne commencent à se vider, pour ne rien louper au patio, au cas où... J'y arrivai dans les premiers. À part les félicitations d'usages, les sourires et les brèves photos avant le départ des cuadrillas vers d'autres aventures, je ne repérai rien d'anormal. Par le portail entrouvert, j'aperçus dans la rue la Peugeot blanche et sa double paire maintenant, attendant avant d'entrer de nouveau dans le jeu. Du côté du fourgon de Goya où Pedro de la Rosa était déjà au volant, rien ne semblait ternir le bonheur d'avoir passé une journée de plus sans coup dur, avec applaudissements et une oreille à la clé. Rassuré, je sortis au plus vite pour regagner ma voiture et emprunter l'autoroute. Je roulais à un train soutenu pour rejoindre le péage de Labenne. Seignosse et Subelet y étaient déjà, ainsi que deux motards et un break de la Police Nationale. Comme convenu je me garai à la gauche de la voiture de Seignosse à qui j'adressai un petit signe. J'abaissai ma vitre

et vérifiai mon appareil de photos. J'étais prêt. Le break était garé, un peu plus loin à une quinzaine de mètres de nos voitures, à Seignosse et à moi, en épi également ; les motards et leurs machines se tenaient au-delà du break. Le dispositif était en place ; surélevé dans mon vieux 4x4 anglais, je ne pouvais rien manquer. Et je ne manquai rien.

L'attente fut de courte durée. Le fourgon de Goya se présenta au péage et fut aiguillé vers le parking par les motards. Puis apparut la Peugeot blanche et son équipage qui se gara à droite de la voiture de Seignosse. L'un des motards se plaça devant le fourgon, tandis que l'autre s'approcha de la fenêtre du conducteur, salua, demanda les papiers du véhicule et des occupants, provoquant un petit branle-bas dans le fourgon. Il porta alors le fruit de sa collecte au chef de patrouille du break assis auprès du chauffeur. Après un examen rapide, le chef en ressortit et se dirigea, toujours accompagné du motard, vers le fourgon. Il tendit les documents au chauffeur, sauf un, celui d'El Greco. « Monsieur, veuillez me suivre » lui dit-il, par la portière coulissante. El Greco sortit, l'air ahuri, mais s'exécuta, c'était bien son tour, encadré par le motard et le chef de patrouille. Je défourais comme un mitrailleur de B 52 en proie à des zéros japonais au-dessus de Guadalcanal. J'aurais pu crier « Banzai ! » mais je me retins. On pria Goya de s'asseoir derrière le passager du break, à côté d'un troisième policier en tenue, et la simili vérification recommença. Il était con ou quoi, El Greco ? De ma place je le voyais afficher une colossale surprise. Il ne comprenait pas qu'il était arrivé au terminus des pernicieux ? Son existence allait se pulvériser façon puzzle. Il n'y avait pas que de la magouille, il y avait autre chose. Avait-il touché au grisbi ? On le saurait plus tard.

Accompagné du motard, le chef de patrouille revint près du fourgon expliquer au chauffeur qu'il pouvait repartir car – il regarda la carte d'identité qu'il tenait à la main – Mariano Godoy allait devoir rester en France pour une durée indéterminée. Ça s'anima dans le fourgon, mais la Maison Poulaga resta ferme et définitive. Le chauffeur quitta pourtant sa place, alla ouvrir le hayon, saisit un sac qu'il donna au policier : les affaires d'El Greco.

Les motards se mirent en position pour sécuriser la manœuvre du fourgon, puis enfourchèrent leurs machines, lui filant le train. Le break, avec à son bord un El Greco qui avait viré de l'ahuri à l'hébété, reprit à son tour la route, suivi par la Peugeot blanche et son carré d'as.

Seignosse sortit de sa voiture, je le rejoignis.

— Alors ? questionnai-je.

— Ça m'étonnerait que ce soit long avec lui, il a l'air idiot. Enfin,

nous verrons. J'espère qu'il va s'allonger avant l'arrivée d'Escobar qui me paraît beaucoup plus malin et plus retors. Je mettrais ma main à couper que c'est lui le commanditaire. Benitez a des tuyaux là-dessus : Escobar et El Greco se sont rencontrés à Leon et à Albacette pendant la deuxième quinzaine d'août. Si j'ai les aveux d'El Greco à présenter à Escobar quand il arrivera, ce sera plus facile. Mais il me tarde quand même de revoir Géraldine Arnaudin. Que pourra-t-elle ne pas me raconter encore ? La nuit va être longue, mais rien que de penser à la matinée, ça me donne la pêche.

— Comment fait-on ? J'aurai besoin de savoir l'heure d'arrivée d'Escobar à Bayonne pour notre photographie.

— Je n'ai pas de nouvelles, il ne doit pas être encore arrivé au péage de Narbonne. Je t'appelle dès que je le sais, comme ça tu auras l'heure approximative de son arrivée.

— Et la petite mère Arnaudin, à quelle heure vas-tu la convoquer ?

— Pour l'apéro, à midi, je sais recevoir.

— Oh, que oui ! Mettons-nous d'accord sur la marche à suivre dès maintenant, car tu risques d'être un peu tendu dans les heures qui viennent. Dès que tu as la confirmation de la prise en compte d'Escobar, tu m'appelles et je rencarde Pibale. Demain avant midi il sera là aussi pour shooter Géraldine Arnaudin. Ensuite, quand tu en auras fini avec la cachottière, peux-tu m'appeler pour me raconter. Car le face à face entre les amants de Barcelone risque de valoir son pesant d'or.

— Je vais d'abord la faire mijoter, sois-en sûr. Et peut-être que je n'en aurai même pas besoin de ce face à face, s'il n'est pas décisif. Mais si je peux, je ne vais pas m'en priver. Tout dépend de la tournure des événements. Bon, sur ce coup, je ne peux rien te refuser. On fait comme ça. Je t'appelle dès que j'ai quelque chose tout à l'heure.

— De toute façon, je n'éteindrai pas mon téléphone. Si tu pouvais me dire dans quelle sorte de véhicule il sera livré à Bayonne, ce serait bien pour le photographe.

— D'accord. Allez, bonne soirée Xanti. Bordagain peut-être ?

— Ce n'est pas prévu. Je vais me laisser porter. Mais je reste à ton écoute. Ciao ciao. Petit Poulet.

— Salut.

Il remonta dans son véhicule et reprit l'autoroute. Je fis de même et regardai les photos que j'avais faites. Il y avait de quoi. J'appelai Roland.

— Roland, c'est Xanti.

— Quoi de neuf ?

— Ça s'est passé calmement à Dax. J'ai des photos de Goya et d'El Greco aux arènes, et j'ai aussi celles de l'embarquement pour si terne d'El Greco. Ce type a l'air un peu con, il n'a rien vu venir. Seignosse me prévient dès qu'ils auront embarqué Escobar au péage de Narbonne. À mon avis, ce sera aux environs de 23 h. Donc Bayonne pas avant 2 h du mat. Pour ce qui est de Géraldine Arnaudin, Seignosse l'a convoquée à Bayonne demain à midi.

— Xanti, je crois qu'on tient le bon bout. Je prépare la une pour lundi. J'ai déjà averti Pibale que son week-end serait pourri, pour qu'il prenne de l'avance de sommeil. Car sa nuit sera courte si j'ai bien compris.

— Tu as bien compris. J'espère qu'il l'a compris aussi.

— Ne t'inquiète pas, je l'ai briefé, et puis il adore planquer quand il fait des photos en exclu.

— Tant mieux, ça va lui servir. Bon, Roland, je te rappelle dans un moment.

— À tout à l'heure Xanti.

Je repris la route, France Musique à fond les violons : un concerto de Telemann, toujours bon pour les oreilles. Je glissai dans la nuit aux portes de Bayonne quand mon mobile sonna : Seignosse.

— C'est fait, Escobar arrive dans un break Peugeot.

— Et El Greco ?

— Il mijote. Il ne ressemble à rien, un chamallow qui implose. S'il se couche avant qu'Escobar arrive, je t'appelle.

— Je te remercie Petit Poulet. J'attends ton appel.

J'appelai Roland, il était 22 h 45.

— Escobar sera à Bayonne entre 2 h et 2 h 30, dans un break Peugeot. Si Pibale pouvait être sur place à partir de 1 h 30, on ne sait jamais. Des fois que les poulets se sentent pousser des ailes sur l'autoroute.

— D'accord Xanti. Appelle-moi demain.

— Ciao ciao Roland.

Je rallumai la radio. Les baroqueux étaient encore à l'honneur. Haendel s'y collait cette fois, avec le largo de Xerxès. Je m'en serai bien servi un bon verre.

J'étais arrivé à Saint-Jean-de-Luz où je sortis de l'autoroute. J'avais faim.

Larraldenia, pont de Gaulle, ce n'était pas trop tard pour dîner au

Brasero. Je jetai un coup d'œil au passage vers le guéridon qui servait de point fixe à mon amicale cuadrilla. Personne. Je remontai donc la rue de la République.

Ça chantait chez Etché. Le maître de lieux, Albert, Bas-Navarraïs aux yeux bleus, et Pampi Lagun (prononcez Lagounn) faisait retentir un mâle Pilotarien Biltzarra, l'hymne des pilotaris. Je les pris au bond et compléai le trio. Le Remelluri de circonstance empourprait déjà le cul des verres, Etché m'en avança un qu'il approvisionna.

— Je vous salue, peuple chantant au pied des Pyrénées.

— Qu'est-ce que tu fais ? interrogea Pampi. On ne te voit plus.

— Parce que tu n'es pas dans les bons endroits, corrigea Etché.

— On le voit, on le voit, ajouta Albert. Et si on ne le voit pas, on le lit.

CHAPITRE XVIII

Dimanche

À la fin de l'envoi je touche

J'avais laissé le trio du Brasero chaud comme une bouillotte, continuer à visiter le Pays basque en chansons. Ce n'était pas l'envie qui me manquait de continuer la route avec eux, mais j'avais à faire. Après la côte de bœuf et le fromage, j'avais décliné l'offre sucrée d'un perfide patxaran, sentant la soif s'abattre sur notre table comme les sauterelles sur une terre arable. Phénomène difficile à stopper quand la noria des godets a trouvé son rythme de croisière pour peu que les ânes poussent à la roue, ce qui n'allait pas tarder à arriver. Il m'arrivait aussi d'être raisonnable. Je m'en félicitai en regagnant Ciboure. Il était 1 h 30 et Seignosse n'avait toujours pas appelé.

Je décidai de ne pas me coucher et de squatter le canapé. J'allumai la TV en sourdine et mis Brava la chaîne de musique classique : le bon Kurt Masur dirigeait du Bernstein avec une verticalité minimaliste, mais le sourire et le plaisir au maximum, faisant swinguer Leipzig, un régal ! Mollement alangui, je me la jouai Récamier. Enfin, le mobile sonna.

— Xanti, ça y est, El Greco a craché le morceau. Il s'est défendu plus que je ne le croyais. Mais il est seulement malin, pas très intelligent. C'est bien Escobar le commanditaire : il lui a promis 300 000 € pour supprimer Jésuslin. Et c'est bien à Leon et à Albacete pendant la deuxième quinzaine d'août que les détails de l'assassinat ont été réglés. Il a pris les gants à l'infirmerie et les a jetés dans les toilettes après le meurtre. L'arme du crime, il l'a volée à la cuadrilla de Fermin Pamplona pendant une corrida à Murcie, nous allons vérifier tout ça. Mais El Greco n'a encore rien touché. Il trempe jusqu'au cou dans une affaire de drogue avec des gens trop costauds pour lui : il a étouffé de la came pour dealer à son compte. Retour de bâton garanti et besoin d'argent. Et comme Escobar était lui aussi dans l'urgence, l'association a été conclue.

— Comment Escobar pouvait-il promettre 300 000 € qu'il n'avait pas, alors qu'il faisait des pieds et des mains pour récupérer les 500 000 € de la SCI ? $500 - 300 = 200$. Le compte est peut-être bon, mais léger. Le résultat me semble un peu maigre pour un type comme

Escobar.

— D'après El Greco, Escobar devait récupérer de l'argent provenant d'une opération immobilière. Mais effectivement ce n'est pas assez. Bon, je te laisse, Escobar est annoncé du côté d'Orthez. Je me prépare à l'accueillir.

— Merci Petit Poulet. Après Escobar, tu peux m'appeler, si tu veux. Je serai ravi de partager à distance cette nuit qui s'annonce fractionnée mais prometteuse.

— Je ne te promets rien.

J'appelai Pibale. Il était 2 h passé.

— Ça va ? Prépare-toi, le colis était à Orthez il y a dix minutes.

— Je suis en place. Qu'est-ce qu'il a dit El Greco ?

— Qu'Escobar est le commanditaire. Alors soigne-le bien.

— Ne t'inquiète pas Xanti, je suis équipé comme un espion et motivé comme un trader.

— Tant mieux ! Allez, ciao, dao, je t'appelle demain avant Arnaudin.

Ça, c'était fait. Mais le reste ? D'où Escobar allait-il pouvoir tirer cet argent ? J'entendais Geneviève me susurrer : « C'est Géraldine qui lui a promis. Le cul mon cher, il n'y a que ça. » Ce n'était pas faux. Mais entre elle et Escobar, il n'y avait pas que le cul, c'était évident.

C'est au milieu des coussins du divan, sultan apaisé à l'esprit aiguisé que me trouva ce brave Morphée. Cou cassé, reins meurtris, j'émergeai d'un assoupissement accompagné par Chopin et Martha Argerich cette fois. Il était 4 h. Le canapé, c'était bon pour la sieste, pas plus. J'éteignis la TV et gagnai mon lit que je colonisai, l'étalement avait du bon. Je ne dormis pas longtemps.

L'excitation sans doute, car vers 8 h, j'étais à nouveau sur le sentier de la guerre.

Je rejoignis Socca d'un coup de scooter incisif. L'immersion me calma et je nageai posément. Rien ne pressait. Ce dimanche de septembre déroulait ses fastes matinaux qui annonçaient des mauves sublimes auxquels je sacrifiais avec volupté. Le ciel, le soleil, et la mer : oui je venais dans son temple adorer l'Éternel. Même les cormorans trouvaient grâce à mes yeux.

Revenu chez moi, je me mis en configuration Bordagain : je pris mon ordinateur, mon calepin, un bermuda sec et je filai acheter des croissants. Arbre, aboiements las, tout était pour le mieux. Finalement ce chien n'était qu'un snob. J'envoyai mon spécial à la sonnette et j'entrai. Une voix ensommeillée me guida. Drapée de satin grège la

magicienne posait un demi-œil sur son monde.

— Madame L'Oréal, mes respects du matin.

— Pas trop de respect, ce serait bien. Mais un peu quand même, je ne suis qu'éveillée.

Je fis glisser le drap et je posai mes lèvres entre ses fossettes.

— Ça commence très bien, miaula Geneviève en se retournant.

Je ne pus que récidiver, sur son ventre cette fois. Je n'étais pas de marbre.

— J'attends un appel de Seignosse et j'ai beaucoup de trucs à te dire. Alors on va la jouer Couvent des Oiseaux, en oubliant la Terreur et en attendant Sagan. Mais je ne serai pas contre une séance de rattrapage.

— Ouf, tu m'as fait peur ! dit-elle en s'étirant comme une hétaïre.

— Bon, je vais sortir de cette chambre, sinon ça ne va pas le faire. Je descends préparer le petit-déjeuner.

Je l'attendais sur la terrasse quand elle arriva dans un peignoir immaculé qui ne cachait pas un sein que je savais voir : elle n'avait pas renoncé. Aussi je commençai tout de suite entre croissant et pain grillé. Je lui racontai tout de mon samedi basco-landais et de mes attentes pour ce dimanche.

— Et toi, Sarrasate et Arriaga ?

— Magnifique. Et le paseo qui a suivi aussi. Je pense que nous avons fait le même que toi vendredi avec Federico. À 1 h nous étions rentrées, Laurence jouait au golf ce matin. Et maintenant ?

— Maintenant, on va aller faire l'amour dans la piscine, il n'y a rien d'autre à faire.

— Quand même ! Tu es long à la détente.

— Tu verras que non.

Un double plouf donna le signal des festivités. Et, ma foi, ce fut bien agréable.

Geneviève remonta se remettre en ordre. Je me gardai bien de la suivre, je devais visionner tranquillement mes photos et les classer. Il était 11 h 30, j'appelai Pibale.

— Salut, toujours fidèle au poste ?

— Je suis de nouveau au commissariat. J'ai eu Escobar, impeccable. Il est arrivé vers 2 h 45. Je n'ai eu aucun problème, je l'ai shooté en rafale. Maintenant j'attends Arnaudin. On va cartonner demain avec les photos, Roland veut faire deux pages, la 4 et la 5. Les miennes plus les tiennes, ça va faire mal. On va encore se faire des

amis. Bon, je te laisse.

— Salut.

Redescendue de son paradis, Geneviève, bermuda et chemisier noirs, débarrassa la table. Je la regardai, amusé et ravi. Avec elle, j'avais touché le gros lot, c'était sûr.

— Rouletabille, cet intermède aquatique m'a ouvert l'appétit. Et puis c'est dimanche. Donc apéro et plus si affinité. Et avec toi, il y a toujours affinité. Et j'ai tout ce qu'il faut.

— Pour avoir tout ce qu'il faut, tu as tout ce qu'il faut.

— Je parlais du frigo, grand couillon ! Ne t'occupe de rien, réfléchis, échafaude, suppute...

— Pas de grossièreté s'il te plaît.

— Pauvre garçon.

Nous vaquâmes enfin, elle aux tâches apéritives, moi à mes inoccasions.

Jabugo arachnéen sur un lit d'huile d'olive saupoudrée d'origan, salade de crevettes, gambas frites à la gabardina, il n'avancait pas dans l'inconnu le txakoli de l'ami Etxaniz.

La vie se la coulait douce sur la colline enchantée. Ici tout n'était que luxe, calme et volupté. Mon mobile me raccorda à la vraie vie : Seignosse. Il était 14 h 14.

— Quoi de neuf docteur ?

— De quoi écrire un livre. Escobar s'est défendu pied à pied, niant tout et chargeant El Greco, mais celui-ci avait une parade. Jusqu'à ce qu'on lui parle de Géraldine et de leurs rendez-vous barcelonais, bilbaino et autres. Il s'est alors ouvert comme un livre. Accroche-toi. C'est Jésuslin qui a jeté Géraldine dans ses bras pour le calmer au sujet de la SCI. Mais là, crac, coup de foudre. Elle tombe raide dingue de lui. Et ils sont devenus amants, il y a un an à peu près. Et c'est là que ça a commencé à germer dans la tête d'Escobar. Il se dit alors que supprimer Jésuslin lui apportera le beurre, l'argent du beurre et le cul de la crémère. Surtout que la crémère fait preuve d'un sacré talent pour le passer dans sa baratte magique et lui faire comprendre qu'avec lui elle est moulée à la louche. D'autant que Géraldine se détache de Jésuslin, qui a fait de la golfeuse Amparo Elosegui sa maîtresse, et qu'elle ne supporte plus ces dérapages. C'est Escobar son homme maintenant. Bref, ils filent le parfait amour et c'est Géraldine qui pilote. Elle lui parle de la SCI, mais pas pour sécuriser les 500 000 €, non pour l'associer davantage, comme partenaire principal, ce qu'il est désormais dans sa vie, mais pas encore, hélas, unique. C'est ce qui va lui faire sauter le pas. Car Géraldine ne le lâche pas, elle lui téléphone

tous les jours. Et quand il torée, avant et après la corrida. Elle en a marre de Jésuslin et du vaisseau fantôme, c'est avec Escobar qu'elle veut jouer à Tristan et Isolde, il est son Siegfried, elle est sa Brünnhilde. Elle lui fait miroiter l'or du Rhin. Ah, s'il était son Parsifal ! En bonne Walkyrie elle le chevauche, et l'attend pour lui passer au doigt l'anneau du Nibelung. Les maîtres chanteurs, c'est elle. Avant le crépuscule des dieux.

— Il t'a dit tout ça ?

— Pas tout exactement, mais j'ai les enregistrements des appels de Géraldine. Une vraie pro du téléphone rose. Chauffé à blanc, Escobar organise donc la mise hors-jeu de Jésuslin pour libérer Géraldine et la garder dans ses seuls bras. Il a besoin d'un complice. Celui-ci est tout trouvé ; son cousin El Greco. Une petite frappe aux abois facile à impressionner et à appâter. Mais Escobar ne s'est allongé que ce matin vers 9 h. Nous nous sommes relayés pour le cuisiner Bruno et moi, et pour dormir un peu. Il fallait être en forme pour interviewer la standardiste.

— Et alors ?

— Les contes de Perrault. Elle a failli me faire pleurer. Elle a commencé par jouer du violon, son fils, l'œuvre de Jésuslin à continuer... Je l'ai laissée s'épancher et se répandre et puis j'ai sorti la grosse caisse : Escobar. Effet garanti, surtout avec les dates et les lieux de leurs dernières rencontres et leurs conversations téléphoniques ? Eh bien ! Non. Elle a agi sur ordre de Jésuslin, même au téléphone.

Oui, elle a dépassé les limites, mais c'était pour Jésuslin et pour son fils. Escobar ? Un type peu recommandable, mais avec beaucoup de charme, un séducteur aussi. Quand je lui ai dit qu'El Greco l'avait désigné comme étant le commanditaire de l'assassinat, elle ne l'a pas cru. Non, Escobar n'a pas pu faire ça. La trahir et profiter de l'emprise qu'il avait sur elle. Cul chaud, mais tête froide la petite.

— Mais on ne te l'a fait pas à toi !

— Non, pas à moi. Surtout que juste avant, mon ami Benitez m'avait appelé. Alors je l'ai remise à feu doux. La trahison, ce n'était pas ce que laissait entendre Escobar. Comment ça Escobar ? Et oui, Escobar. Il est dans la pièce à côté. Et il a avoué avoir organisé le meurtre avec El Greco pour se débarrasser de Jésuslin et plaire à sa dulcinée. Une dulcinée qui en avait assez des frasques de Jésuslin, notamment de sa liaison avec Amparo Elosegui. Horreur, malheur ! Escobar l'a bien trahie. Mais ce n'était pas une raison pour tuer Jésuslin. Il l'a manipulée. Elle ne veut surtout pas le voir. Comment a-t-elle pu s'amouracher d'un tel homme ? Ah, les hommes ! Elle a toujours été leur victime. Et maintenant elle est seule pour faire face.

Heureusement il y a son fils. C'est pour lui qu'elle va se battre.

— Une vraie Mater Dolorosa, la Géraldine !

— Oui, une pleureuse. Et je l'ai laissée pleurer. Pas trop quand même car j'ai enchaîné. Pourquoi faire croire à Escobar que c'est Jésuslin qui l'a poussée dans ses bras et qu'Amparo Elosegui est la goutte d'eau qui a mis le feu aux poudres, puisque c'est elle qui a proposé de séduire Escobar ? Ce que Jésuslin a accepté. Et pourquoi encore avancer son exaspération due à la liaison avec Amparo Elosegui, alors qu'elle était au courant, affirmant même que c'était une bonne chose, puisqu'elle détournait l'attention d'Ana-Maria Verdugo ? Eh oui ! Xanti, il n'y a pas que toi qui as des renseignements au-delà des frontières. Manuel Benitez a été à la hauteur, et le mot de la fin, on le doit à Bernardo. Étonnant, non ? Il n'était pas loin quand Géraldine a proposé à Jésuslin de s'occuper d'Escobar, mais pas jusque dans son lit. Et elle a toujours su sa liaison avec la golfeuse. Bernardo Mudo a tout expliqué. Lucide et attentif, il a vu dans le jeu de Géraldine. Sa déposition et les dires d'Escobar vont dans le même sens. Les ficelles, c'est elle qui les a tirées. Pas Escobar qu'elle a manœuvré par le bout de la queue. Le moteur de l'affaire, c'est elle. La manipulatrice, c'est encore elle. La grande bénéficiaire, c'est toujours elle, avec son fils. Mais comment le prouver ? Mentir n'est pas un crime. Un pousse au crime seulement. Et j'ai bien été obligé de la laisser repartir. Elle pourra donc assister aux obsèques de Jésuslin demain à Cacique, avec son fils. Mais elle sera tenue de servir quelques intérêts de la SCI à Escobar, comme ça il pourra cantiner. Le petit côté amusant de l'affaire. Tu as un sacré papier à écrire. Demain, point presse à 11 h aux arènes. Tu vois, je pense encore à toi.

— Tu peux.

— Je sais. La boucle sera bouclée : l'histoire finira là où elle a commencé. Mais cet El Greco, quel con ! Tuer un type pour rien, car il n'a pas touché un rond ! Pablo Escobar, le génie du mal, l'aurait fait marron, c'est sûr. Même si El Greco a enregistré leurs conversations sur son smartphone. Nous les avons récupérées car il n'a pas pensé à les enregistrer sur un autre support et les mettre en lieu sûr. Ce type a parfois de bonnes idées, mais il ne les applique pas jusqu'au bout. Quant à Géraldine Arnaudin, elle va assister au procès du bon côté de la balustrade. Un petit tour à la barre, quand même, où elle va bien être obligée de jurer qu'elle va dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, pour une fois. Ce sera intéressant. Mais on ne pourra même pas évoquer la complicité. Tout dans la tête et le coup de rein. Du grand art. J'espère qu'il se trouvera un avocat pour la bousculer et la faire rôtir un peu, elle nous doit bien ça.

— La suggestion suggestive, arme fatale pour beauté qui ne l'est

pas moins. Petit Poulet, tu es le roi du dénouement. Qu'est-ce qu'on va faire, maintenant que c'est fini ? On va s'emmerder, non ?

— Moi je n'ai pas tout à fait fini. Il faut que je m'affranchisse de la paperasse et que j'aille présenter mes résultats au proc. J'ai donc encore du boulot. Demain Benitez assistera aux obsèques et il me racontera. Et je te raconterai.

— J'y compte bien. Moi aussi j'ai un peu de boulot, les dernières cartouches. Et puis demain on se retrouve au point presse. Il me tarde de voir la tronche de la concurrence et ce que tu vas lui répondre si elle s'étonne de notre harmonie. Mais c'est vrai, nous formons un beau couple.

— Qui a droit à son jardin secret, comme tous les couples. Allez, à demain.

— Ciao, ciao. Petit Poulet. Et merci.

Pendant toute notre conversation, Geneviève nous avait écoutés, l'œil plissé d'intérêt, mais l'oreille en berne. Je me mis donc à lui dupliquer notre conversation. Elle m'écouta suçotant des crevettes et sirotant son txakoli.

— Le cul mène le monde, je te l'ai toujours dit, Rouletabille. Associé aux affaires, ça peut être redoutable, la preuve. Mais quand même, elle est très forte la petite Arnaudin. Car elle va tout récupérer et tout gérer, même l'argent d'Escobar, qui n'en aura plus vraiment besoin là où il est. Pas très moral tout ça. Le lampiste et l'allumeur de réverbères à l'ombre, mais le releveur de compteurs à l'air libre. Enfin, elle pourra continuer à élever son fils.

J'appelai Roland.

— *Ite missa est.* El Greco et Escobar ont avoué. Mais c'est Géraldine Arnaudin qui a tout manigancé. Elle s'est débrouillée pour qu'Escobar la débarrasse de Jésuslin, sans jamais le lui demander clairement. Et l'autre couillon qu'elle guidait par la queue a foncé. Mais comme il n'y a aucune preuve, elle va s'en tirer blanche comme neige et piloter seule le projet de la Corniche. Je t'envoie mon papier et mes photos en fin d'après-midi. Demain point presse aux arènes à 11 h.

— Nickel Xanti ! J'attends ton papier. Je prévois la une, la 4 et la 5

Puis ce fut au tour du *Parisien* qui me prit deux feuillets et trois photos d'El Greco, d'Escobar et de Géraldine. Je terminai par Pibale à qui je demandai d'envoyer une photo d'Escobar et de Géraldine au *Parisien*.

Geneviève me servit une rasade du nectar de Getaria tandis que je malmenai quelque peu une tranche de jabugo.

La vie était belle à Bordagain. Et Geneviève aussi. D'ailleurs, sourire en coin, elle haussa les sourcils et m'indiqua la piscine. Je fis non de la tête en montrant mon ordinateur sur la table voisine où je m'assis. Elle se colla à moi.

— À la fin de l'envoi, je touche, lui dis-je en pointant son ventre du bout de l'index.

Elle disparut et me laissa travailler.

Mais dès que j'eus effectué le dernier clic elle revint. C'était la fin de l'envoi, je touchai.

Comment faire autrement ? La piscine eut encore des clapots inattendus.

Tout finissait bien, surtout pour Géraldine Arnaudin. Mais si vous la croisie, vous lui diriez comme moi, non ? « Toi alors, tu es une drôle de salope ! »

La Salvetat, Ciboure

Mars 2014

DU NOIR AU SUD

Estocade sanglante

Jacques Garay

Jacques Garay (1949, Saint-Palais). Études secondaires classiques au lycée de Biarritz, puis fac de droit à Pau. Rien de ce qui enjolive le Pays basque n'est étranger à ce journaliste épicurien : beauté des paysages, convivialité, pelote, rugby, golf, surf, palombes, chant, tauromachie... Observateur de la vraie vie, préférant les livres aux calculettes, il pose un regard souvent amusé mais toujours aiguisé sur le joli monde qui l'entoure. Il a déjà publié aux éditions Cairn : Coup tordu à Sokoburu et Treu noir à Chanteco.

Dimanche de septembre, tori à Bayonne.

À la fin de la corrida le torero Jésuslin de Cacique est poignardé dans la chapelle des arènes. Crime passionnel, règlement de comptes, business qui tourne mal ? Le marasme économique qui secoue l'Espagne ne semble pas étranger à l'affaire. Et les suspects ne manquent pas dans ce mundillo, petit monde de la corrida frappé lui aussi de plein fouet par la crise.

Xanti Sopuerta (prononcez Chanti !) va devoir mettre de côté ses guides gastronomiques et ses chroniques pour, sur la pointe des zapatillas, enquêter côtés ombre et soleil, en tandem avec son ami le commissaire Seignosse. Tout en prenant l'avis de Geneviève, sa Geneviève, qui de son balcon de Bordagain, distribue les oreilles.

11,50 €

ISBN : 978-2-35068-351-5



9 782350 683515

www.editions-cairn.fr

[1] Voir Trou noir à Chantaco et Coup tordu à Sokoburu.

[2] Comité Radicalement Anti Corrida.